SCIENCES HUMAINES
N°349
JUILLET
2022
Comprendre l'humain et la société

ENTRETIEN

JEAN GUILAINE

Nouvelles hypothèses sur les femmes néolithiques

ARGENT EN VEUT-ON TOUJOURS PLUS ?

BEL/LUX 6,40 € - SUISSE 10,60 CHF - CANADA 10,99 $CAN - ESP/GR/ITA/ PORT CONT 6,90 € - D 7,40 € - DOM/S 6,90 € - TOM/S 950 XPF - MAROC 68 DH - TUNISIE 9,60 TND

L 18925 - 349 - F: 5,90 € - RD

WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

GÉOGRAPHIE

Vers un exode urbain ?

RÉFÉRENCE

L'écoféminisme, un mouvement international

LIVRE DU MOIS

Histoire mondiale de la philosophie

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

SCIENCES HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

SCIENCES HUMAINES
Comprendre l'humain et la société
HORS-SÉRIE N°12 | LES ESSENTIELS
LES SAGESSES ANTIQUES
De Socrate à Marc Aurèle, des philosophies pour gouverner nos vies

LES PHILOSOPHES NOUS LÈGUENT DES OUTILS POUR DÉMÊLER NOS CONFUSIONS.

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

LES LARMES DE CRÉSUS

Le roi Crésus vivait en Lydie, à l'est de la mer Égée, six siècles avant Jésus-Christ. On lui doit une invention majeure, qui précéda de peu la naissance de la démocratie : les premières pièces de monnaie, les créséides, qu'il faisait fabriquer à partir de paillettes d'or et d'argent charriées par la rivière locale, le Pactole. Notre langue conserve la mémoire de cette histoire à travers deux expressions bien connues : « être riche comme Crésus » et « toucher le pactole ».

Crésus était donc richissime. Mais était-il heureux ? Il s'en flattait, convaincu qu'on pouvait mesurer son bonheur à l'aune de son enrichissement personnel. Au faîte de sa gloire, il fit venir le législateur athénien Solon, lui enjoignant de désigner le « plus heureux des hommes ». Mais plutôt que lui, Solon préféra citer Tellons d'Athènes, ainsi que deux inconnus, Cléobis et Biton, morts en paix après une vie riche de sens. « *Avant qu'il soit mort, ne disons pas encore d'un homme qu'il est heureux ; disons que la fortune lui sourit*, avança Solon, sentence reprise par la suite par Aristote, puis Montaigne. « *Assez souvent, Dieu donne à un homme un aperçu du bonheur, puis le ruine complètement* ». Furieux, Crésus congédia Solon. La suite donna pourtant raison au sage. Peu après, Crésus perdit son fils Atys dans un terrible accident de chasse ; la Lydie tomba aux mains des Perses ; Crésus finit sur le bûcher où on l'entendit crier trois fois, entre ses larmes : « *O Solon !* »

Ce récit, rapporté par Hérodote, rappelle combien l'argent a partie liée dès l'origine avec l'*hubris* – il porte en lui la démesure et l'orgueil – et la *nemesis* – il implique le risque de chute. Quiconque prospère augmente son train de vie, ce qui l'appelle à gagner toujours plus, et ce de façon potentiellement illimitée. Aristote opère une distinction essentielle dans *La Politique* entre l'économie et la chrématistique. L'économie permet d'administrer la maisonnée ou la cité en reconnaissant la valeur d'usage des choses. La chrématistique désigne l'art d'acquérir des richesses. Elle mobilise la ruse pour tirer le maximum de profit. Il commence à y avoir un problème lorsque la quête d'enrichissement se substitue au juste partage des ressources, lorsque le désir de croissance détourne du bien-vivre, lorsque la chrématistique prend les commandes de l'économie et de la politique.

Dans une période où beaucoup s'interrogent sur le sens de leur vie, ce dossier scrute notre rapport ambivalent à l'argent. La plupart de nos responsables politiques demeurent enfants de Crésus : « *Travailler plus pour gagner plus* », fut un slogan de Nicolas Sarkozy ; « *Il faut des jeunes Français qui aient envie de devenir milliardaires* », a déclaré Emmanuel Macron. Souvenons-nous que la fortune a ses revers et écoutons Solon : « *Rien de plus commun que le malheur dans l'opulence et le bonheur dans la médiocrité.* » ●

© SAMUEL BERTHET

● **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**
DIRECTRICE
DE LA RÉDACTION

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

Pour transmettre vos valeurs au monde de demain,

léguez à l'Université catholique*

LES LEGS, DONATION ET ASSURANCE-VIE
permettent chaque année de transmettre des savoirs d'excellence à plus de 70 000 étudiants, de diffuser un projet universitaire unique fondé sur l'humanisme chrétien et la recherche du Bien commun, et de soutenir les formations de laïcs, clercs, et religieux engagés au service de l'Église. Par ce geste, vous pouvez transmettre bien plus que le savoir au monde de demain.

Je voudrais recevoir, en toute confidentialité, une brochure legs gratuite au profit de :

- ☐ L'Institut catholique de Paris
- ☐ L'Université catholique de l'Ouest
- ☐ L'Institut catholique de Toulouse
- ☐ L'Université catholique de Lyon
- ☐ L'Université catholique de Lille

Une fois l'établissement choisi, ce coupon est à renvoyer à Universités catholiques* - Service legs, 21, rue d'Assas, 75270 Paris Cedex 06

Réfléchir à ce qu'il adviendra des biens qui ont façonné votre vie est une étape importante. Chacun de nos établissements dispose d'un référent qui pourra vous accompagner. Pour obtenir ses coordonnées, rendez-vous sur ***transmettre.info***. Si vous ne souhaitez pas nous contacter, n'hésitez pas à consulter un notaire.

Nom : _____ Prénom : _____

Date de naissance (facultatif) : __ __ / __ __ / __ __ __ __

Adresse : _____

_____

Code postal : _____ Ville : _____

En tant qu'associations reconnues d'Utilité Publique, nos Universités catholiques* sont exonérées de droits et frais de mutation. Cela signifie que 100 % du patrimoine légué servira à transmettre les valeurs chrétiennes de génération en génération.

* Loi de 1875 sur la liberté de l'enseignement supérieur

Conformément au Règlement (UE) 2016/679, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de suppression, de limitation, de portabilité, de ne pas faire l'objet d'une décision automatisée en vous adressant à Universités catholiques*, services legs, 21, rue d'Assas, 75270 Paris. Vous pouvez vous opposer à l'utilisation de vos données en cochant la case ci-contre ☐

LEGS223HAP1 adfinitas - © C. Nicolle

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

RETROUVEZ SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
Nos émissions sont maintenant accessibles sur scienceshumaines.tv. Faites le plein de connaissances avec nos vidéos scientifiques et pédagogiques et posez vos questions aux chercheuses et chercheurs lors des directs hebdomadaires.

© BOLIGAN

© FEIFEI CUI-PAOLUZZO/GETTY

© DRFP 2022/BRIDGEMAN

24 ENTRETIEN
JEAN GUILAINE

6 ACTUALITÉS

- **6 Enquête**
  Un bon dessin, mieux qu'un long discours ?
- **9 Portrait**
  Maxou, l'histoire en chantant
- **16 Sociologie**
  Les inégalités cachées du travail du clic
- **18 CULTURE POP**
  Squid Game, le jeu de la mort

19 ENJEU

- **19** Vers un exode urbain ?

24 ENTRETIEN

- **Jean Guilaine**
  Nouvelles hypothèses sur les femmes néolithiques

29 DOSSIER
ARGENT : EN VEUT-ON TOUJOURS PLUS ?

- **30** Pourquoi voulons-nous gagner des millions ? **BENOÎT HEILBRUNN**
- **34** Les philosophes et l'argent, une relation ambivalente **PAULINE TRESSOLS**
- **36** L'argent fait-il le bonheur ? **FABIEN TRÉCOURT**
- **38** La sobriété volontaire est-elle l'avenir de la consommation ? **DOMINIQUE DESJEUX**
- **40** Le riche, une cible pour la littérature ? **JEAN-LOUIS FABIANI**
- **43** Les femmes, toujours lésées **MAUD NAVARRE**
- **44** Montre-moi tes comptes, je te dirai comment tu aimes **JUSTINE CANONNE**
- **46** Comment l'État veille sur votre argent **ENTRETIEN AVEC JEANNE LAZARUS**

49 RÉFÉRENCE

- L'écoféminisme, un mouvement international

54 LE JOUR OÙ...

- Michel Serres érigea la nature en sujet de droit

56 LIVRE DU MOIS

- Les cycles de la pensée

58 LIVRES

66 LE MOT QUI FÂCHE

- Race

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

© MASTER1305/GETTY

UN BON DESSIN, MIEUX QU'UN LONG DISCOURS ?

Infographies, cartes, schémas… La datavisualisation est partout, des médias aux expositions, jusqu'aux essais en sciences humaines. Ces représentations visuelles de l'information doivent être observées d'un œil aussi intéressé que critique. **JEAN-MARIE POTTIER**

Sur un écran géant incurvé à 180 degrés, des pourcentages défilent, tels les chiffres d'un compteur, pour décrire l'assèchement prévisible de nos sources d'approvisionnement énergétique. Des pixels beiges, orange, rouges s'imbriquent sur une mappemonde pour figurer l'ampleur du futur réchauffement climatique selon les régions. Longue d'une demi-heure, l'installation « Data du futur », qu'accueille depuis l'été dernier la Cité des sciences et de l'industrie à Paris, symbolise l'importance prise par ces outils à la fois distincts et complémentaires que sont la datavisualisation* et l'infographie*.

Ce déluge de courbes et de cartes, le visiteur de l'exposition le connaît aussi au quotidien grâce à des médias, écrits comme audiovisuels, qui leur accordent une place de plus en plus large. Voire lors de ses visites en librairies : il n'est désormais plus rare d'y feuilleter des essais de sciences humaines et sociales (SHS) mettant au premier plan l'infographie et la

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

MOTS-CLÉS

• **La datavisualisation** est une représentation visuelle de données chiffrées : diagrammes, courbes, cartographies, visualisation de réseaux…

• **L'infographie** utilise à la fois le texte et l'image. C'est une création graphique ayant pour but d'éclairer un sujet ou raconter une histoire.

© FLATICON

• **La carte choroplèthe** représente des chiffres sous la forme d'un dégradé de couleurs. C'est le cas par exemple des cartes d'incidence du virus covid-19 ou de celles représentant les performances d'un candidat lors d'une élection.

« dataviz », comme l'appellent ses adeptes. Les chercheurs semblent plus que jamais prêts à s'emparer « *d'innombrables données, ces* data *qui n'attendent plus qu'un graphiste de talent pour les transformer en frises, en schémas ou en arbres généalogiques* », s'enthousiasme le récent *Proustographe*, essai graphique consacré à la vie et l'œuvre de Marcel Proust.

« *La France a été la première à utiliser de manière intensive la datavisualisation dans l'édition* », pointe le *data designer* Nicolas Guillerat, coauteur de deux ouvrages sur la Rome antique et la Seconde Guerre mondiale, selon qui il peut s'agir d'« *une manière d'amener de nouveaux lecteurs rebutés par des pavés de cinq à six cents pages* ». Et ce grâce à une forme souvent colorée et dynamique dont s'amuse Christophe Schuwey, professeur assistant de littérature française à Yale et l'un des trois coauteurs d'un récent *Atlas Molière* : « *Certaines personnes pensent qu'il s'agit d'un livre de coloriage pour jeune public simplement parce qu'il y a des couleurs "pop". Ce qui est sûr, c'est qu'à partir du moment où il y a de la couleur, ça surprend, et qu'un certain public universitaire ou intéressé par Molière pense que ça n'est pas sérieux…* » À tort tant cette forme, en l'occurrence, permet de faire passer de manière digeste une foule d'informations, du budget d'un théâtre parisien du 18e siècle à la couverture médiatique des pièces du dramaturge.

À LA FOIS EXPLORATION ET REPRÉSENTATION

L'épidémie de covid-19 a participé de la prise de conscience de leur omniprésence : « *Jamais avait-on vu autant de courbes, de graphiques en barres et de cartes choroplèthes* à la une de l'actualité* », notait dès mai 2020 la chercheuse britannique Helen Kennedy ❶. Le constat vaut aussi pour l'information climatique, au point que le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (Giec) a insisté publiquement sur le travail de son équipe de *data designers* lors de la publication de son dernier rapport. « *Des revues comme* Science *ou* Nature *n'hésitent pas, de plus en plus souvent, à placer en tête d'un article le graphique qui le résume. Cela attire à la fois l'œil du chercheur et du chaland* », résume l'ingénieur de recherche Christophe Bontemps, cofondateur de l'association Toulouse Dataviz.

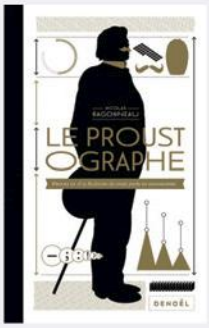
En apparence plus littéraires, les SHS sont aussi gagnées par ce phénomène. « *Il y a toujours eu des tableaux et des graphiques dans les thèses mais les outils pour faire de la datavisualisation sont devenus beaucoup plus accessibles* », résument Thomas et Benjamin Lecat. Ces deux frères, l'un *data analyst*, l'autre cartographe, ont lancé il y a un an LeCube SHS, agence proposant à des chercheurs et laboratoires d'« *exploiter autrement leurs données* ». En quelques clics de souris, les deux hommes présentent ainsi une base de données contenant quelques centaines de milliers de chiffres puis naviguent dans une litanie de lignes de code avant que s'affiche sur leur écran l'une de leurs créations, une carte colorée de la sociologie de la « petite couronne » francilienne dans les années 1950 : derrière une visualisation se cache parfois un travail substantiel de compilation de données, de programmation ou de graphisme.

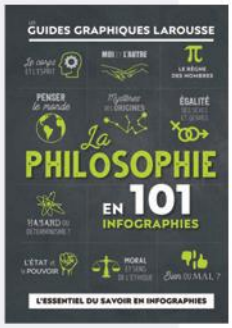
De son côté, N. Guillerat souligne que, pour ses essais historiques, « *le plus gros du travail est souvent le moins perceptible* » : « *Avant de commencer mon travail graphique, qui est de traduire visuellement les données de la manière la plus lisible, compréhensible et attrayante, même pour un néophyte, j'analyse l'ensemble, refais les calculs, cherche de nouveaux angles de perception, je trie, je me documente…* » La datavisualisation ne se résume pas à une représentation finale mais passe souvent par « *des tentatives pour voir si quelque chose fait sens, puis à partir de là mener d'autres tests* », explique T. Lecat. Un travail où les réseaux sociaux peuvent jouer un rôle de carnet de brouillon public, bien avant une éventuelle publication en revue : lors de la dernière présidentielle, des chercheurs ont ainsi utilisé Twitter pour exposer des représentations inventives des rapports de force géographiques entre Emmanuel Macron, Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon ou du poids électoral des 35 000 communes ❷.

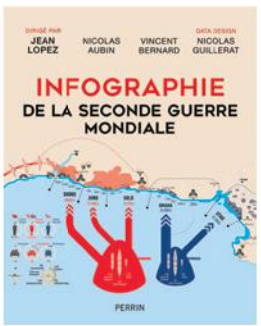
Si leur domaine d'expertise est aujourd'hui en vogue, des écrans de nos médias aux rayons des librairies, les *data designers* pointent le risque d'une perte de sens en cas d'utilisa-

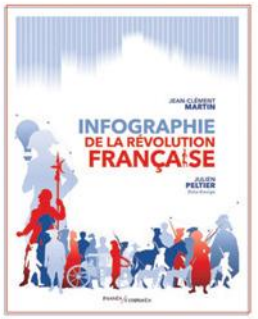
Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

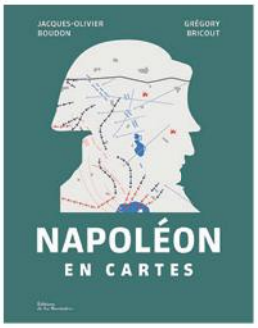
À LIRE











Plusieurs ouvrages récents font largement appel à la visualisation de données et d'informations :

- ***Infographie de la Rome antique***, John Scheid, avec la collaboration de Milan Melocco, *data design* de Nicolas Guillerat, Passés composés, 2020.
- ***Infographie de la Seconde Guerre mondiale***, Jean Lopez, Nicolas Aubin et Vincent Bernard (dir.), *data design* de Nicolas Guillerat, Perrin, 2021.
- ***Infographie de la Révolution française***, Jean-Clément Martin, *data design* de Julien Peltier, Passés composés, 2021.
- ***Napoléon en cartes***, Jacques-Olivier Boudon et Grégory Bricout, La Martinière, 2021.
- ***Le Proustographe. Proust et* À la recherche du temps perdu *en infographie***, Nicolas Ragonneau, infographies de Nicolas Beaujouan, Denoël, 2021.
- ***L'Atlas Molière***, Clara Dealberto, Jules Grandin et Christophe Schuwey, Les Arènes, 2022.
- ***La Philosophie en 101 infographies* et *Le Changement climatique en 101 infographies***, ouvrages collectifs, Larousse, 2022.

tion à tort et à travers. Dans un récent article, le chercheur Michael Correll estime ainsi que, comme il existe des « jobs à la con » (*bullshit jobs*) à l'utilité sociale douteuse, on voit de plus en plus de *bullshit visualizations*. Par cette formule, il désigne des infographies qui visent moins à faire passer des informations qu'à sacrifier à une mode : « *À chaque fois que vous faites une infographie des premières données qui vous passent sous la main sans vérifier si c'est un choix pertinent, utile ou approprié aux objectifs que vous avez en tête, une visualisation à la con est garantie* ❸. » Autre écueil : si, selon l'adage, un bon dessin vaut mieux qu'un long discours, les choix graphiques qu'il impose peuvent diffuser un message trompeur ou partiel. « *On produit des visualisations positivistes, qui ont tendance à transformer des données complexes en quelque chose qui a l'air simple, établi et sûr* », souligne C. Schuwey, selon qui il faut « *résister au pouvoir de la visualisation* » en questionnant l'origine des données puis « *mitiger sa force* » grâce au texte. Certains essais infographiques publiés ces dernières années accordent d'ailleurs une place substantielle aux textes d'accompagnement, à égalité avec les infographies.

Le sujet de la « graphicatie », c'est-à-dire la capacité à savoir lire d'un œil critique une infographie, s'impose aussi désormais, par exemple dans le cadre de l'éducation scolaire aux médias. « *On ne peut pas juste donner des graphiques en pâture, il faut accompagner les gens à décoder cette information dont ils sont abreuvés, comme on l'a vu avec le covid-19,* estime C. Bontemps. *Si on ne le fait pas, le risque est un rejet en masse de leur part et un freinage de la part du milieu académique.* » En guise de carton final, l'installation « Data du futur » incite d'ailleurs ses spectateurs à considérer ce qu'ils viennent de voir comme des « *futurs possibles* », pas comme des prédictions gravées dans le marbre. « *Les visualisations ne sont pas des réponses,* résume C. Schuwey. *Elles sont des modes d'accès.* »

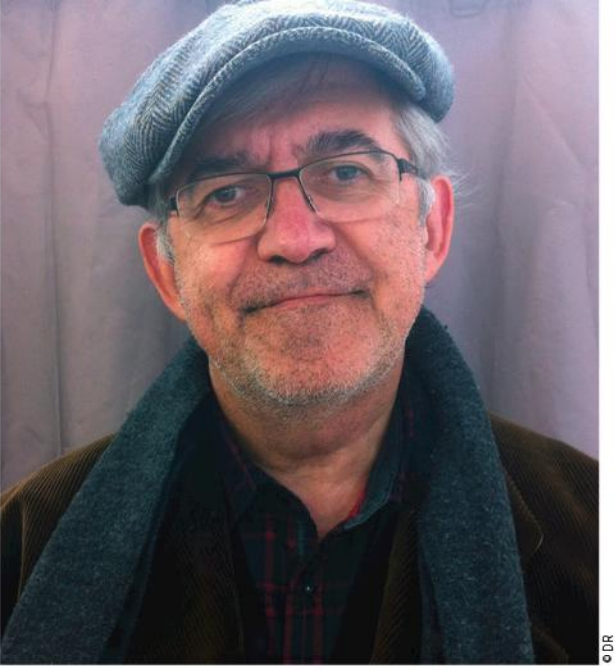
● **JEAN-MARIE POTTIER**

❶ Helen Kennedy, « Simple data visualisations have become key to communicating about the COVID-19 pandemic, but we know little about their impact », LSE Impact Blog, 4 mai 2020.

❷ Citons par exemple la carte « ternaire » des résultats du premier tour signée Étienne Côme et Baptiste Coulmont (www.comeetie.fr/galerie/presidentielle2022) ou la carte du second tour par commune et par nombre d'habitants signée Julien Gaffuri (@julgaf sur Twitter).

❸ Michael Correll, « Towards a theory of bullshit visualization », préprint, septembre 2021.

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM



© DR

BIOGRAPHIE
Professeur agrégé de mathématiques en lycée, Jean-François « Maxou » Heintzen a soutenu en 2007 une thèse de doctorat d'histoire : « Musiques discrètes et société. Les pratiques musicales des milieux populaires à travers le regard de l'autorité dans les provinces du centre de la France, 18e-19e siècle » (université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand). Ses recherches actuelles portent sur les musiques populaires aux 19e et 20e siècles.

PORTRAIT

Maxou, l'histoire en chantant

Jean-François Heintzen, dit « Maxou », est passé de l'enseignement des maths à la recherche en histoire criminelle. Musicien chevronné, il ne se contente d'ailleurs pas d'étudier les crimes d'antan ; il les chante. Faux, de préférence.

À Paris ou Périgueux, quand Jean-François Heintzen dédicace des exemplaires de son ouvrage *Chanter le crime. Canards sanglants et complaintes tragiques* (Bleu autour, 2022), il faut s'attendre à de l'animation. Pas question de se contenter d'un docte exposé sur son matériau de prédilection, les complaintes, ces textes naïvement rimés, riches de détails sur les faits divers passés. Comme les camelots (ou « canardiers ») qui parcouraient la France entre le Second Empire et la Seconde Guerre mondiale, l'historien de 65 ans crie ses complaintes. Ou plutôt, « *il les chante comme on les chantait alors dans les rues, sur les marchés..., c'est-à-dire faux, en beuglant* », sourit Patrice Rotig, son éditeur. « *J'explique et je donne à voir, à entendre* », confirme l'intéressé, surnommé Maxou, silhouette un peu massive et cheveux grisonnants. Illustrés de gravures au bois, les « canards » qu'il étudie mettent en scène le « *vil scélérat* », les « *parents infâmes* », le « *bandit féroce* », la « *pauvre jeune fille* » et d'« *horribles tortures* »... Un jour, se souvient-il, une femme lui a dit : « *Je viendrais bien à votre conférence, mais j'ai peur d'avoir peur !* » C'est précisément ce qui intéresse l'historien : « *La complainte suscite l'effroi pour l'exorciser.* »

« À 22 ANS, JE ME SUIS MIS À LA VIELLE »

Pour l'ambiance sonore, il s'accompagne aussi à la vielle. L'historien des musiques populaires extrait de ses archives une photo ancienne de mariage villageois. « *Vous voyez ?* » Dans un coin du cliché sépia se tient le vielleux, debout avec son volumineux instrument en bandoulière : « *La vielle est un instrument à cordes, frottées par une roue de bois qu'on tourne de la main droite avec une manivelle,* précise notre spécialiste. *De la main gauche, le musicien tapote le clavier* (placé au centre de ce qui ressemble un peu, vu de loin, à une guitare, ndlr). *Au Moyen Âge, on en jouait de la Galice à l'Ukraine. C'était très répandu dans le centre de la France.* »

Natif de Moulins, J.-F. Heintzen sait de quoi il parle. Il vit dans le Bourbonnais – très exactement à Valigny, 300 habitants au cœur de la forêt de Tronçais, à une cinquantaine de kilomètres de Bourges. Sa documentation, qui alimente la plateforme numérique du Clamor (Centre de recherche sur l'histoire de la justice), a d'abord été glanée dans la région. Ce fils d'un cheminot et d'une aide-soignante ne l'a quittée que quelques années. Le temps d'intégrer l'ENS-Cachan et de décrocher l'agrégation de mathématiques. La tête dans les équations, il lui a fallu « *un coup-e-feu* » : « *Pour certains matheux, c'est le sport. Moi, à 22 ans, je me suis mis à la vielle.* » En plein *revival* folk des années 1970, le jeune homme tâte d'abord de la guitare, découvre Bob Dylan, le folk américain, puis le groupe de rock français Malicorne qui combine guitare électrique, épinette et vielle à roue... « *Voilà comment je me suis retrouvé à jouer de la musique traditionnelle.* » Passion durable. Tout en enseignant les maths au lycée de Saint-Amand-Montrond, J.-F. Heintzen fait résonner la vielle (parfois la cornemuse) avec son groupe de La Chavannée, mène des recherches sur la musique populaire du 17e au 19e siècle, soutient une thèse « *pour (s)es 50 ans* » et découvre sa première complainte à la brocante de Venesmes (Cher). Aujourd'hui retraité, il en a accumulé plus d'un millier, fasciné par ce « *chaînon manquant* » entre « *tradition populaire orale et culture savante écrite* ». Rigoureux avec bonhomie, historien et bateleur, Jean-François « Maxou » Heintzen maîtrise les deux.

● ÈVE CHARRIN

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

Délivré à 353101 le 7/5/2022, 11:05:10 AM

© FONDATION HENRI-CARTIER-BRESSON/MAGNUM

IMAGE DU MOIS

LA GÉOMÉTRIE DU MONDE

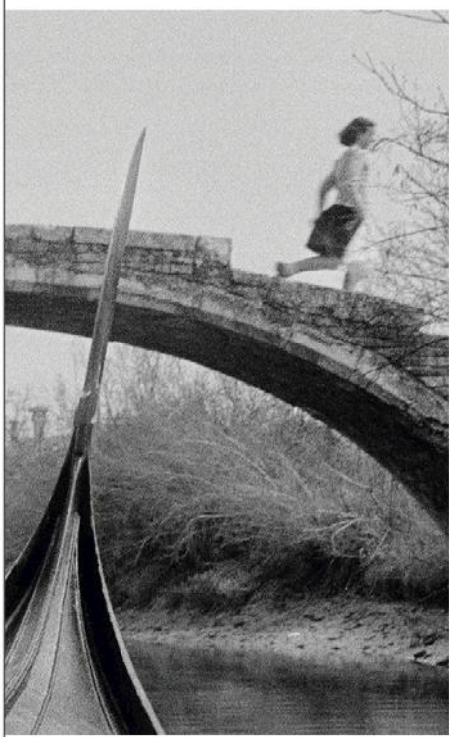
« *Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre.* » Le photographe Henri Cartier-Bresson (1908-2004) a fait sienne la devise de l'Académie de Platon, entendue dans l'atelier du peintre André Lhote, où il fut formé au début de sa (longue) carrière.

Cette photo du pont Torcello à Venise, capturée en 1953 depuis une gondole grâce à la légèreté de son précieux Leica, témoigne du soin apporté par l'artiste à la composition de ses images. Telle un glaive, la poupe de la gondole brise l'arc du pont, lui-même coupé en son milieu par la tour. À droite, la petite fille, vision fugace, s'est déjà évanouie. La superposition des plans, le respect des proportions et cette recherche d'harmonie sont caractéristiques de son œuvre, qui a inspiré de nombreux artistes après lui. Mais, derrière l'agencement parfait du réel, l'équilibre est sur le point de basculer.

L'image, publiée en 1954, en ouverture d'un reportage sur l'Europe pour le magazine américain *Holiday*, est en effet souvent associée à « l'instant décisif », ce moment suspendu qui précède l'action et porte en germe toute sa puissance à venir, si bien capté par l'objectif d'H. Cartier-Bresson. Ce dernier préférait à cette formule, forgée par la critique en référence à la citation du cardinal de Retz qui figurait en préface d'*Images à la sauvette* (1952) (*The Decisive Moment* en anglais), la métaphore du « tir photographique » pour qualifier son rapport à l'espace-temps : tel un chasseur aux abois, les sens en éveil, le photographe s'oublie pour capturer le réel.

Le Pont de Torcello fait partie des 70 clichés, pris entre les années 1930 et les années 1990, en Europe, en Asie et en Amérique, sélectionnés par H. Cartier-Bresson dans le cadre de l'ouvrage *Paysages*, paru en 2001. C'est lui qui sert de point de départ à l'exposition présentée à partir du 1er juillet 2022 à la fondation Cartier-Bresson. Un voyage contemplatif dans l'œuvre d'un artiste qui, à la fin de sa vie, délaissa la photo pour le dessin.

CÉCILE PELTIER



De ses photos surréalistes des années 1930 aux dessins de la maturité en passant par les reportages de la période Magnum, le paysage est un fil rouge de l'œuvre de Cartier-Bresson. Rural ou urbain, désert ou habité, il n'est pas seulement un décor pour observer l'humain, mais un sujet à part entière.

À VOIR

- « Henri Cartier-Bresson - L'expérience du paysage », du 1er juillet au 25 septembre 2022 à la fondation Henri-Cartier-Bresson, Paris 3e.

À LIRE

- Paysages
  Henri Cartier-Bresson, Delpire, 2001.

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

© RUBBERBALL PRODUCTIONS/ GETTY

COUPLE

Dormez-vous synchronisés ?

Vous allez rejoindre les bras de Morphée en même temps que votre moitié ? Rien de surprenant : la plupart des couples se couchent et se lèvent peu ou prou aux mêmes heures. Mais ce temps de sommeil partagé a diminué en vingt-cinq ans : en 2009, les conjoints dorment ensemble treize minutes de moins qu'en 1985. La cause ? La télévision. Ainsi, un conjoint passe en moyenne trente minutes devant l'écran pendant que l'autre dort en 2009, contre seulement quinze minutes en 1985.

Ce constat général cache des inégalités sociales dans la synchronicité du sommeil. Ainsi, les couples de classes sociales populaires dorment de façon moins synchronisée que les professions supérieures. Ceci s'explique principalement par le temps de travail et des trajets. En effet, les classes populaires ayant moins la possibilité de choisir leurs horaires professionnels, ils dorment moins souvent aux côtés de leur partenaire. Résultat, les couples de cadres ont en moyenne quinze minutes de sommeil désynchronisé par nuit quand les ouvriers et employés comptent une heure de désynchronisation. Autre inégalité constatée, celle du genre. Quand leur conjoint dort et qu'elles sont éveillées, les femmes consacrent plus de temps aux tâches ménagères : vingt minutes en moyenne contre seulement cinq pour les hommes. Ces derniers dédient davantage ces moments à des activités professionnelles. ● **CHLOÉ RÉBILLARD**

À LIRE

- Capucine Rauch, « Social inequalities and the desynchronisation of sleep within couples », *Économie et Statistique*, n° 522-523, avril 2021.

Le mot du mois

DOOMSCROLLING

Avant même la guerre en Ukraine, la pandémie de covid-19 avait mis un mot-valise à la mode : le *doomscrolling*, soit l'addiction au fait de voir défiler l'écran de son mobile ou de son ordinateur (*to scroll*) jusqu'à l'apocalypse (*doom*). Cet intitulé masochiste traduit la façon dont notre addiction aux écrans prend un tour particulier quand s'enchaînent les événements tragiques ou angoissants. La recherche a commencé à s'en emparer, intriguée, notamment, par les possibles répercussions de cette pratique sur notre santé psychologique. Mais le phénomène est aussi politique : comme l'écrivait récemment l'économiste Tyler Cowen, il risque de nous rendre plus impatients, prompts à exiger de nos élus des réponses immédiates à des événements complexes et qui nécessitent une analyse prudente.

● **JEAN-MARIE POTTIER**

À LIRE

- Tyler Cowen, « Doomscrolling has ruined our sense of time », *Bloomberg*, 22 mars 2022.

RÉSEAUX SOCIAUX

L'addiction aux *selfies*, un symptôme dépressif ?

C'est ce que suggère l'étude menée par Alexandra Valéria Sándor pendant les trois confinements dus au covid-19 en Hongrie. Usage des réseaux sociaux, habitude d'« autoreprésentations » et santé mentale ont été évalués par trois questionnaires envoyés à environ 120 personnes. Leur temps passé sur les réseaux mais aussi leur propension à partager des images d'eux ou de leurs proches a augmenté avec la mise en place des restrictions : 18 % des répondants postaient par exemple des photos ou vidéos plusieurs fois par jour *via* la messagerie Messenger pendant le premier confinement, contre 8 % auparavant.

Parmi les participants, 16 % semblaient avoir des passages dépressifs pendant le premier confinement ; 25 % puis 27 % lors des vagues suivantes. Surtout, la fréquence de symptômes dépressifs était presque deux fois plus importante chez ceux qui postaient quotidiennement des images d'eux sur les réseaux : 40 % puis 45 % des partageurs assidus en présentaient les signes pendant les deuxième et troisième confinements. ● **ADÈLE CAILLETEAU**

À LIRE

- Alexandra Valéria Sándor, « Self-representation on social media during lockdowns in the first, second, and third covid-19 pandemic waves », *The International Journal of Interdisciplinary Social and Community Studies*, vol. XVII, n° 1, mars 2022.

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

SANTÉ MENTALE

Comment va le monde ?

Une ONG, le Sapien Labs, a sondé le « quotient de santé mentale » de plus de 223 000 personnes issues de 34 pays différents. Il s'agit de l'étude la plus globale sur le bien-être mental. ● ADÈLE CAILLETEAU

© WITTHAYA PRASONGSIN/GETTY

L'Europe garde le moral

Avec un score moyen de 78 au quotient de santé mentale (MHQ), l'Europe continentale est la région du monde qui obtient les résultats les plus élevés. Viennent ensuite l'Amérique latine et l'Afrique de l'Ouest. En dernière place : le monde anglo-saxon notamment les États-Unis (63), le Canada (63), la Nouvelle-Zélande (56), l'Australie, (54) et la Grande-Bretagne (46).

Les jeunes en détresse

C'est le score moyen au MHQ des jeunes de 18-24 ans.
La santé mentale des jeunes se détériore partout. Pour 44 % d'entre eux, elle est si mauvaise (score inférieur à 0) qu'elle pourrait être considérée comme pathologique. À l'inverse, les adultes âgés de 65 ans et plus ont un score moyen de 107 et seulement 7 % d'entre eux ont un score inférieur à 0. Ce fossé entre les générations se creuse.

Le poids du genre

Les femmes obtiennent un moins bon score (62) que les hommes (68). Les personnes se disant « non binaires » ou appartenant à un troisième genre ont un score moyen au MHQ très bas (25).

Le rôle protecteur des études

Le bien-être mental augmente avec le niveau de diplôme. Avec un MHQ moyen à 101, les titulaires d'un doctorat sont ceux qui présentent le score le plus élevé. Ceux qui sont allés au lycée mais sans achever leur cursus secondaire présentent le score moyen le plus faible (47).

SOURCE
Tara Thiagarajan et Jennifer Newson, « Mental state of the World 2021 », Mental Health Million Project, Sapien Labs, mars 2022.

BOÎTE NOIRE

Le quotient de santé mentale (MHQ) est évalué par un questionnaire d'une centaine d'items sur notre capacité à gérer notre vie et à nous confronter à la difficulté. On obtient un score global, qui va de - 100 (détresse) à 200 (gestion idéale), et des scores détaillés selon les six dimensions évaluées : **humeur et attitude, soi social, volonté et motivation, cognition, adaptabilité** et **résilience, connexion corps-esprit.**

Source : https://sapienlabs.org/quotient-de-sante-mentale/

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

PSYCHOLOGIE
Les singes font-ils de l'introspection ?

Les singes pensent-ils à ce qui les rend tristes ou heureux ? Se demandent-ils, quand ils se reposent, à ce qu'ils pourraient faire le lendemain ? Pas tous, selon une étude de chercheurs du CNRS en association avec des laboratoires canadiens et américains. À l'aide de techniques d'IRM fonctionnelles, ces scientifiques ont comparé l'activité du cerveau de singes non humanoïdes (ouistitis, macaques et microcèbes murins) à celle d'humains. Ils se sont intéressés au « réseau du mode par défaut » qui s'active quand le corps et l'esprit sont au repos. Chez l'humain, ce stade implique de nombreuses interconnexions entre régions situées à l'avant du cerveau dont le cortex préfrontal médian, et le cortex cingulaire postérieur qui se situe plus au centre. Selon les chercheurs, ces interconnexions, qu'on ne retrouve pas chez les singes non humanoïdes, permettraient notamment de se dégager des distracteurs environnants pour se recentrer sur soi, faire de l'introspection et de la projection dans l'avenir. Cette organisation serait donc apparue plus tardivement dans l'évolution, ce qui pourrait expliquer les capacités cognitives moindres et l'absence de pensée abstraite chez les primates non humanoïdes. Chez les grands singes (gorilles, chimpanzés) cependant, les chercheurs supposent un fonctionnement cérébral proche de celui des humains.

● **MARC OLANO**

À LIRE

• Clément Garin *et al.*, « An evolutionary gap in primate default mode network organization », *Cell Reports*, vol. XXXIX, n° 2, 12 avril 2022.

© JOHN GOULD

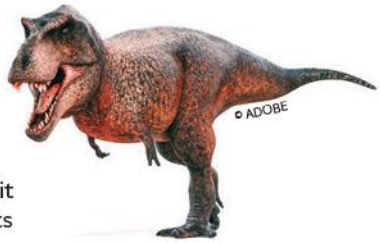
ORNITHOLOGIE
Les couleurs des tropiques

Au 19e siècle, Alexander von Humboldt ou Charles Darwin en avaient fait l'observation dans leurs voyages : sous les tropiques, les oiseaux présentaient des couleurs plus vives que leurs congénères de zones tempérées. Une constatation visible dans les planches des grands atlas des naturalistes de l'époque, mais difficile à vérifier à grande échelle. Grâce à « l'apprentissage profond », une forme d'intelligence artificielle, une étude a construit une base de données des couleurs des plumes de 4 500 espèces de passereaux, le plus grand ordre des oiseaux. Pour prendre en compte leurs capacités visuelles particulières, l'analyse a été réalisée sur des photographies avec ou sans filtre ultraviolet. Résultat : les chercheurs confirment que plus un oiseau est proche des latitudes tropicales, plus son plumage est vif. Mais pourquoi une telle différence ? L'étude montre un lien avec les habitats très denses que sont les forêts tropicales, les oiseaux s'adaptant à la végétation en permanence luxuriante, contrairement aux arbres nus des zones tempérées en période hivernale. D'autres facteurs sont avancés : un régime alimentaire avec plus de fruits, la nécessité de se distinguer dans des zones où une plus grande variété d'espèces existe. ● **OLIVIER BORIES**

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

ÉVOLUTION

Un petit bras, ce T-Rex !


© ADOBE

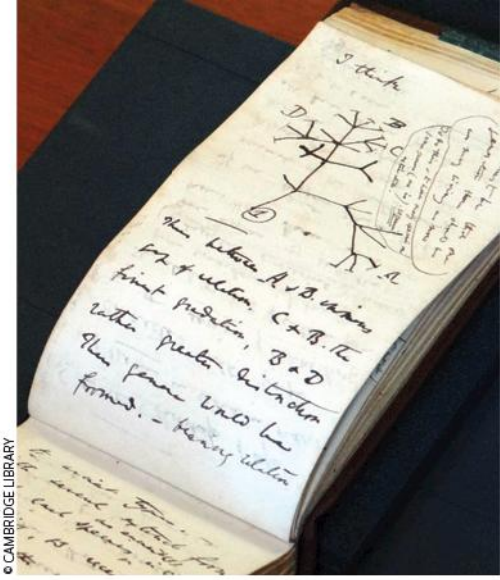
Le plus grand prédateur que la Terre ait connu avait de comiques petits bras. Des générations d'enfants se sont moquées de lui. Qui n'a jamais joué au tyrannosaure en repliant ses avant-bras ? Il fallait sauver l'honneur de notre dinosaure préféré ! Une nouvelle théorie se base sur de récentes découvertes à propos du comportement du T-Rex. Contrairement à ce qu'on pensait, ce n'était pas un chasseur solitaire ; il préférait taquiner le tricératops en meute. Un coup de dent mal dirigé aurait pu blesser ses congénères, ainsi qu'on l'observe chez les dragons de Komodo et les crocodiles. La petite taille des pattes avant serait un avantage évolutif : aucun risque de se les faire sectionner ! Comme un lord anglais boit son thé en levant le petit doigt, le tyrannosaure mangeait les bras en l'air. C'était vraiment le seigneur du Crétacé. ● **R.P.**

À LIRE

- Kevin Padian, « Why tyrannosaurid forelimbs were so short. An integrative hypothesis », *Acta Palaeontologica Polonica*, n° 67, 2022/1.

SCIENCES

On a retrouvé des carnets de Darwin !


© CAMBRIDGE LIBRARY

La théorie de l'évolution est une avancée majeure dans l'histoire des sciences. Ce fut le résultat d'une patiente construction élaborée durant plus de vingt années par Charles Darwin, depuis que jeune homme, il avait embarqué sur le *Beagle*. Ses cahiers, conservés à la bibliothèque universitaire de Cambridge, témoignent de tous ses efforts. Mais deux d'entre eux avaient été volés en septembre 2000, dont celui dans lequel le célèbre savant avait pour la première fois dessiné son « arbre de vie », une évocation de l'évolution ramifiée des espèces. Coup de théâtre ! Ils sont réapparus le 9 mars dernier, rendus par une main anonyme : celle du voleur repentant ? La précieuse relique, témoin d'une aventure intellectuelle hors normes, est ainsi rendue à la collectivité et à l'adoration des savants. ● **ROMAIN PIGEAUD**

À LIRE

- Stuart Roberts, « Missing Darwin notebooks returned to Cambridge University Library », université de Cambridge, 2022,

HISTOIRE

Coup de foudre en 1950

« *De-ci de-là Cupidon / Crible la foule de ces flèches / Et c'est comme un aiguillon / Qui traverse tout mon être* » : D. raconte ainsi le coup de foudre qu'il a pour J. au bal de Noisy-le-Sec en 1950. En 400 quatrains, il relate leur rencontre jusqu'à leur mariage et offre à sa compagne ce poème, accompagné d'autres vers érotiques. L'historienne Sandra Brée tombe sur ces archives après le décès de ses grands-parents et en fait une source de microhistoire. La démographe est séduite par la forme poétique, comme par le fond : le récit relate minute par minute la constitution d'un couple de gens « *non exceptionnels* » dans une banlieue des années 1950. De quoi éclairer l'histoire de l'intime à cette époque.

J. et D. se rencontrent pour la première fois au bal du 14 juillet, lieu où se forment nombre de couples des milieux populaires. Les amoureux se promettent rapidement l'un à l'autre mais continuent de se vouvoyer et n'osent pas se toucher dans la rue. C'est dans la salle obscure d'un cinéma que D. embrasse J. pour la première fois : « *Puis je m'enhardis dans mes décisions / J'approchai mes lèvres des tiennes / Alors ce fut si brusque et si doux cette sensation / Que tu t'abandonnais déjà mienne.* »

Les amoureux attendent le mariage pour avoir des relations sexuelles et D. doit se faire baptiser pour épouser J. Malgré le poids des valeurs traditionnelles, on devine dans leur histoire tissée lors de sorties nocturnes les prémices des bouleversements des années 1960-1970. C'est d'ailleurs J. qui ira insister auprès du père de D. pour épouser son fils : « *La jeune fille venant demander la main / De son futur fiancé.* » ● **A.C.**

© GEORGE MARKS/RETROFILE/GETTY

À LIRE

- Sandra Brée, « "Les amoureux des bancs publics" : histoire d'une rencontre en banlieue dans les années 1950 », *Revue historique*, n° 701, 2022/1.

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

GENRE
Les inégalités cachées du travail du clic

Ce sont les petites mains derrière le fonctionnement des plateformes numériques : les microtravailleurs, ou travailleurs du clic, sont payés à réaliser des tâches précises, afin d'entraîner les logiciels d'intelligence artificielle. Il peut s'agir de reconnaître une chanson, trier des images, transcrire ce qu'on demande à une enceinte connectée… En apparence, ce type d'emploi, accessible avec des compétences limitées, semble non discriminatoire en fonction du genre. Le microtravailleur est payé à la tâche, travaille depuis son domicile, et son profil est inconnu ou presque de son employeur. Le secteur n'échappe pourtant pas aux discriminations de genre, montre une étude qui s'est penchée sur un échantillon de microtravailleurs français. Le travail du clic des femmes représente une « triple journée » car il s'ajoute aux tâches domestiques et à un travail principal souvent à temps partiel, aboutissant à des horaires éclatés dans la journée et la semaine. Moins bien insérées dans le secteur du numérique, les microtravailleuses y ont un réseau moins étendu que les hommes, et y connaissent peu d'autres femmes, ce qui rend plus difficile la transformation de leur expérience en avantage professionnel. Les auteurs voient dans les travailleuses du clic un continuum avec les calculateurs humains des 19e et 20e siècles, avant le développement des ordinateurs électroniques : un travail essentiel au fonctionnement de la science, mais peu considéré, où les femmes et minorités jouent un rôle important. ● **OLIVIER BORIES**

© GODONG/UIG/GETTY

SCIENCE POLITIQUE
Les députés en visioconférence, ça changerait quoi ?

La nouvelle Assemblée nationale votera-t-elle un jour sur Zoom ? L'idée est dans l'air depuis l'examen, au printemps 2021, d'une réforme de son règlement, pour l'instant laissée en suspens : elle prévoit, dans des « *circonstances exceptionnelles* », la possibilité d'adapter les modalités de réunion et de vote des députés, si besoin par « *des outils de travail à distance* ». Au beau milieu d'une pandémie qui l'a laissée démunie, l'institution a ainsi tenté de réfléchir à sa continuité en cas de crise grave empêchant la présence physique de nombreux députés. Pour l'anthropologue du politique Jonathan Chibois, cet épisode en dit beaucoup sur l'Assemblée, et pas seulement au niveau organisationnel : il traduit « *une hésitation dans le fonctionnement des institutions de la République au sujet du projet démocratique national* ». Une telle réforme s'inscrirait en effet contre la mystique faisant, depuis le serment du Jeu de Paume du 20 juin 1789, de la réunion des députés en un même lieu l'incarnation du corps politique de la nation. Mais elle traduit aussi, dans une Ve République largement dominée par le pouvoir exécutif, une tension récurrente entre l'exercice par les députés de leur mandat à Paris et les heures passées à « labourer » leur circonscription. Sans oublier l'émergence d'une nouvelle culture chez des députés moins soumis, avec le non-cumul des mandats, au *cursus honorum* politique classique et désireux pour certains d'exercer leur fonction de manière plus souple. ● **J-M.P.**

À LIRE

• Jonathan Chibois, « Désincarner le corps législatif. Représenter, délibérer et voter à distance en temps de crise », *Condition humaine/Conditions politiques*, n° 3, janvier 2022.

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

des filles attribuent leurs échecs à leur manque de talent

contre seulement 47 % des garçons. À niveau égal, les garçons préfèrent invoquer des causes externes, tels que la malchance. Tel est le résultat mis en lumière pour les pays de l'OCDE par deux économistes français qui ont exploité les données relatives à 500 000 élèves âgés de 15 ans, collectées lors de la dernière évaluation internationale Pisa. Si l'ampleur de l'écart fille-garçon varie selon les pays, il se retrouve néanmoins dans la quasi-totalité des 72 systèmes éducatifs concernés par l'étude, y compris ceux considérés comme les plus égalitaires, tel le Danemark.

● B.K.

À LIRE

• Clotilde Napp et Thomas Breda, « The stereotype that girls lack talent. A worldwide investigation », *Science Advances*, vol. VIII, n° 10,11 mars 2022.

PARCOURSUP

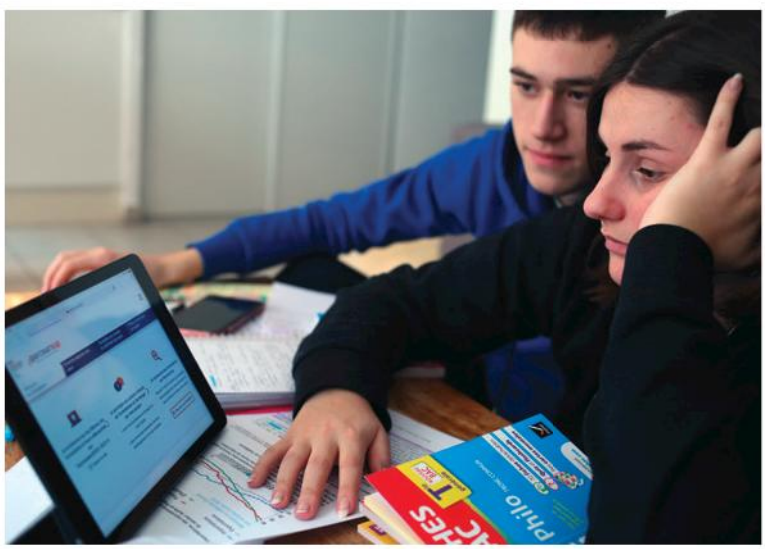
Une épreuve pour les nerfs

Longtemps, le baccalauréat a été la principale source de stress des lycéens. Au cours des années 2000, l'avènement des dispositifs centralisés d'orientation postbac a changé la donne. À la rudesse de la concurrence pour accéder aux filières sélectives se sont ajoutées l'opacité des algorithmes de classement des candidatures et les affres des listes d'attente. Pour mieux comprendre le vécu des jeunes, le sociologue Alban Mizzi a étudié pendant six mois les stratégies de gestion du stress de 34 jeunes depuis la formulation de leurs vœux sur la plateforme Parcoursup jusqu'à leur affectation définitive. Son analyse a mis en lumière quatre profils types d'élèves. Les deux premiers se montrent peu enclins à la pression. Les « aristocrates » tout d'abord, qui disposent des meilleures ressources, sociales et scolaires. Confiants sur l'issue de la procédure, ils peuvent en outre compter sur un fort soutien parental administratif et stratégique, qui allège leur charge émotionnelle. Viennent ensuite les « détaché/e/s » dont le flegme reflète d'abord leur sentiment de dépassement : faute de projet d'études et de résultats scolaires suffisants, ils désinvestissent le processus et préfèrent s'en remettre au hasard des affectations. Du côté des élèves victimes du stress, le sociologue distingue la famille des « contrarié/e/s », au vécu difficile malgré de bonnes notes : fragilités psychologiques, manque de confiance en soi ou désaccord avec les parents au sujet de l'orientation peuvent expliquer leur désarroi. Reste enfin les « compulsif/ve/s », rongés par la peur d'un faux pas dans la manipulation de l'interface numérique, qui consultent le site de manière obsessionnelle pour tenter de juguler l'angoisse de l'incertitude.

● BÉATRICE KAMMERER

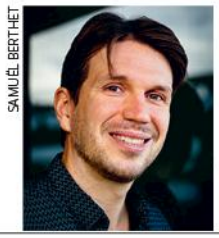
À LIRE

• Alban Mizzi, « La gestion émotionnelle de Parcoursup. Une épreuve entre inégalités de ressources et d'incertitudes », *L'Orientation scolaire et professionnelle*, 51/1, 2022. http://journals.openedition.org/osp/15873



© AURÉLIE AUDUREAU/PHOTOPQR/LE PARISIEN/MAXPPP

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM


SAMUËL BERTHET

● **FABIEN TRÉCOURT**
JOURNALISTE,
IDÉES, CULTURE, SOCIÉTÉ

CULTURE POP

Squid Game, le jeu de la mort

© TRUE PIXEL CREATIVE/AMMY

Personnage de *Squid Game*.

Dans cette série coréenne, des centaines de personnes endettées voire ruinées sont invitées à une compétition illégale pour tenter de gagner 45,6 milliards de wons (environ 32 millions d'euros). Chaque épreuve est littéralement un jeu d'enfant, parfois connu en Occident comme « 1, 2, 3... soleil », et parfois propre à la culture coréenne : le « *squid game* », ou « jeu du calamar », est ainsi un étonnant mélange de marelle et de rugby. Le hic, c'est que les règles de tous ces jeux sont aménagées pour que les perdants soient fusillés, écrabouillés ou encore déchiquetés. Ils peuvent même s'entretuer entre deux épreuves pour éliminer des rivaux. Les joueurs forment des alliances, certains se trahissent, d'autres se retrouvent malgré eux dans des duels à mort. À la fin, seuls les survivants se partageront la récompense. Et vous, que feriez-vous ? Si l'on en croit Jean-François Marmion, auteur d'un essai sur *La Psychologie selon* Squid Game et collaborateur de *Sciences Humaines*, vous tueriez comme tout le monde ! Tant cette compétition pousse à commettre « *l'irréparable à petits pas* ». « *Les jeux sont organisés pour favoriser cette gradation irréversible des actes violents, et parfois meurtriers, dont les auteurs ne se seraient pas crus capables.* » D'abord on court pour sauver sa peau, puis on gagne en sachant que les perdants seront exécutés ; de fil en aiguille, on finit par tuer pour ne pas être tué – et peut-être même par envie d'empocher la récompense, histoire de ne pas avoir traversé ces horreurs pour rien.

Ce désengagement moral repose sur trois ingrédients, estime J.-F. Marmion : l'autoexonération, soit notre tendance à inventer de nouvelles justifications morales quand on viole un interdit ; la déresponsabilisation, qui nous pousse à rendre les autres ou la situation responsables du mal qu'on a commis ; enfin la déshumanisation des victimes, dont on se convainc pour se dédouaner d'avoir agressé des *alter ego*. *Squid Game* met ainsi en scène la violence dont l'humanité est foncièrement capable. La référence aux jeux d'enfants rappelle d'ailleurs que cette agressivité est palpable dès la cour de récréation : à travers les « *pan, t'es mort* », les « jeux du foulard » ou encore les nombreuses formes de harcèlement. Comme dans *Squid Game*, résume J.-F. Marmion, « *le monde est brutal. C'est la règle. Les enfants la connaissent. À défaut de pouvoir la changer un jour, ils s'y adaptent déjà.* » ●

À LIRE

• Jean-François Marmion, *La Psychologie selon* Squid Game, L'Opportun, 2022.

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

ENJEU

VERS UN EXODE URBAIN ?

Depuis le début de la crise sanitaire, les départs de citadins des métropoles ont suscité l'hypothèse d'un « exode urbain ». Si elle ne se vérifie pas totalement dans les statistiques, les chercheurs observent les signes d'un regain d'intérêt pour certaines villes moyennes ou zones rurales attractives.

JEAN-MARIE POTTIER

© FEIFEI CUI-PAOLUZZO/GETTY

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

« Vivez mieux, vivez à Évreux », « Besançon, vous êtes bien partis pour rester »... Depuis le début de la pandémie de covid-19, les usagers des transports publics d'Île-de-France sont soumis à un flot de publicités les incitant à aller voir si l'herbe ne serait pas plus verte ailleurs, dans des métropoles régionales, dans des villes moyennes ou à la campagne. Les départs massifs de Franciliens pendant le premier confinement du printemps 2020 – l'Insee avait alors estimé que la région avait perdu plus de 450 000 résidents – ont nourri le récit d'un exil plus durable, alimenté par les gros titres de médias vantant « l'appel de la campagne ».

Pour le député MoDem des Yvelines Jean-Noël Barrot, auteur à l'été 2021 d'un rapport sur le rebond économique territorial, nous vivons « *une possible amorce d'"exode urbain"* » et la pandémie pourrait « *avoir des conséquences durables sur le développement des territoires par les nouvelles mobilités qu'elle entraîne* ». Autrice d'un essai en défense de la ruralité, *Plouc Pride. Un nouveau récit pour les campagnes* (L'Aube, 2021), la géographe nantaise Valérie Jousseaume affirme que ces départs des métropoles ne concernent pas seulement les cadres supérieurs mais aussi « *de jeunes diplômés en quête de sens à leur vie* », « *des descendants de paysans lassés des promesses de la modernité* », « *des pauvres espérant que la misère soit moins pénible au vert* » ou « *des survivalistes angoissés* »...

Le discours, politique, marketing, savant, sur l'exode urbain est omniprésent. Les indices de sa réalité, eux, sont pour l'instant épars. Les acteurs de l'immobilier ont été les premiers à dégainer. Selon l'indice trimestriel des prix Notaires-Insee, la province connaît, depuis le début 2020, des hausses de prix supérieures à l'Île-de-France, qu'il s'agisse de Paris ou des petites et grandes couronnes. Dans les agglomérations de moins de 10 000 habitants et les zones rurales, on constate même des variations comparables à celles des agglomérations de plus de 10 000 habitants. Mais qui dit achat immobilier ne dit pas forcément déménagement durable et, de ce point de vue, il faudra attendre un peu pour voir les traces d'un éventuel exode urbain émerger dans les éprouvettes de l'Insee : les derniers recensements de population publiés par l'institut, fin 2021, sont ceux de l'année 2019.

PAS D'EXODE URBAIN MASSIF

Des chercheurs se sont donc mis en quête, ces derniers mois, d'autres sources statistiques. C'est notamment le cas de trois équipes coordonnées par le programme de recherche Popsu Territoires. En plus d'un travail qualitatif sur le terrain, ses chercheurs ont décortiqué les données de plusieurs sites d'annonces immobilières et des réexpéditions définitives de courrier. Leur première étude pointe que la France, toujours largement structurée par les métropoles, n'a pas connu de « *grande rupture territoriale* » et que l'exode urbain, quoique « *largement et bruyamment annoncé* », ne semble pas, « *pour l'instant, revêtir un caractère massif* » ❶. Le phénomène

Délivré à 353101 le 7/6/2022, 8:12:58 PM

© R. TYLER GROSS/GETTY

> LE TÉLÉTRAVAIL BOULEVERSE L'ORGANISATION DES ENTREPRISES, MAIS POURRAIT ÉGALEMENT RECOMPOSER LES DYNAMIQUES TERRITORIALES ».
>
> ● MAGALI TALANDIER
> ÉCONOMISTE

n'est pas non plus inexistant : « *On peut quand même s'interroger sur de petits flux, minoritaires par rapport à des grandes masses qui restent les mêmes* », précise Hélène Milet, responsable du programme. Les chercheurs ont ainsi constaté un « effet covid » dans trois types d'espaces dont le dynamisme démographique s'est accru pendant la crise : les villes petites et moyennes ; les couronnes des villes, gagnées par la « méga-périurbanisation », notamment en Île-de-France ; et certains espaces ruraux, qui connaissaient déjà un mouvement de renaissance depuis une quarantaine d'années, notamment à proximité des centres urbains et sur les littoraux atlantique et méditerranéen.

Ces résultats convergent avec ceux de deux autres études publiées cet hiver à partir de données différentes. Les économistes Olivier Bouba-Olga et Étienne Fouqueray ont analysé la mobilité des Français à partir des inscriptions scolaires : les métropoles, qui étaient les seules collectivités à connaître une hausse du nombre d'élèves dans le primaire entre 2016 et 2019 en ont, depuis, davantage perdu que les autres intercommunalités, ce qui tendrait à indiquer des départs de jeunes parents pour des zones moins peuplées ❷. « *Ce qu'on observe c'est un petit mouvement, parfois pas négligeable, de gens qui partent des grandes villes pour aller ailleurs* », explique O. Bouba-Olga, aujourd'hui détaché au service études et prospective de la région Nouvelle-Aquitaine. Des chiffres qui indiquent que le covid-19 a pu constituer un « *accélérateur de choix* » chez ceux qui songeaient déjà à déménager.

« LA VILLE ZOOM »

La Dares, le service d'études statistiques du ministère du Travail, a quant à elle étudié les déménagements des salariés du privé entre les printemps 2018 et 2021 ❸. Si leur proportion est restée relativement stable – environ un salarié sur huit chaque année –, ils semblent plus volontaires, et parfois plus lointains : la proportion de salariés déménageant sans changer d'entreprise a bondi de 57 % à 68 % en trois ans, et de ceux déménageant de plus de 100 km sans changer d'entreprise est passée d'un sur 40 l'année précédant la pandémie, à un sur 30 un an après son éclatement. Une catégorie qui peut notamment concerner les nomades convertis au télétravail.

Dans une étude sur les « villes Zoom », l'économiste Magali Talandier estime que « *le télétravail bouleverse l'organisation des entreprises et des ménages, mais pourrait également recomposer les dynamiques territoriales* », en attirant dans « *les espaces ruraux, mais également les petites villes et les villes moyennes* »,

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

de nouveaux habitants, « *télétravailleurs à domicile ou recherchant des tiers-lieux adaptés* ❹ ». Avec le risque que cette recomposition territoriale s'opère sur des bases socialement très inégalitaires : si 78 % des cadres et professions intellectuelles occupent un poste compatible avec le télétravail, ce n'est le cas que de 29 % de la population. Plus généralement, selon le géographe Max Rousseau, le sociologue Vincent Béal et le démographe Nicolas Cauchi-Duval, « *tout laisse à penser que les mobilités résidentielles actuelles seront tout aussi inégales que celles des décennies précédentes* », car les départs des métropoles risquent entre autres « *de durcir les hiérarchies territoriales locales* », avec une hausse des prix de l'immobilier au détriment des populations les plus modestes ❺.

Quant au scénario d'un rééquilibrage territorial profond, il impliquerait un réaménagement drastique. « *Retrouver la France d'avant l'industrialisation et l'urbanisation massive se traduirait par huit barres d'immeubles au milieu du Cantal* », résume ainsi M. Talandier, qui a cartographié le « *scénario exagéré et fantasmé d'un Hexagone peuplé comme dans le dernier quart du 19e siècle* ❻. *Si l'on dit qu'il faut 3 millions de personnes en moins en Île-de-France et en plus dans les campagnes, cela signifie combien d'infrastructures en plus, combien de terres agricoles en moins ? Il est très bien que nos villages soient vivants et habités mais la démétropolisation que certains appellent de leurs vœux peut avoir des conséquences sociales et environnementales extrêmement dures.* »

La notion d'exode urbain, conçue en miroir de celle d'exode rural, laisse parfois croire à un mouvement symétrique qui viderait les villes au détriment des campagnes là où les modes de vie et les territoires sont aujourd'hui profondément imbriqués. Le terme d'exode urbain porte aussi en lui la promesse optimiste d'un rééquilibrage quand, dans le scénario pessimiste, il déboucherait avant tout sur une extension du domaine de la métropole sous l'impact du télétravail et sur une accentuation des inégalités entre territoires dynamiques, urbains comme ruraux, et France(s) en crise.

Un balancement qu'exprime l'essayiste Jean-Laurent Cassely, coauteur avec Jérôme Fourquet de l'essai *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie* (Seuil, 2021) : « *D'un côté, il y a un aspect terres à défricher, avec l'arrivée sur des territoires considérés comme de seconde zone de gens avec un fort pouvoir d'achat et de prescription,* estime-t-il. *De l'autre, il y a un constat d'échec résidentiel, un déclassement immobilier face aux réalités financières des grandes métropoles : les gens ne peuvent plus vivre à Paris ou Bordeaux et vont dans la couronne, ne peuvent pas s'installer sur le littoral et vont 30 km plus loin…* » Avec cependant la possibilité que ce « *réinvestissement symbolique dans les périphéries* », voulu ou contraint, provoque, comme l'exode rural en son temps, un changement de mentalités après des années de domination des métropoles.

● JEAN-MARIE POTTIER

❶ Hélène Milet, Aurore Meyfroidt et Eva Simon (coord.), « Exode urbain ? Petits flux, grands effets : les mobilités résidentielles à l'ère (post-)covid », Popsu Territoires, février 2022.
❷ Olivier Bouba-Olga et Étienne Fouqueray, « Géographie du monde d'après : assiste-t-on à un "exode urbain" ? », université de Poitiers, janvier 2022.
❸ Victor Barry et Justine Obser, « Quelles mobilités géographiques des salariés du privé durant la crise sanitaire ? », Dares Analyses, mars 2022.
❹ Magali Talandier, « Télétravail et recompositions territoriales : les Zoom towns », *Constructif*, n° 60, 2021/3.
❺ Max Rousseau, Vincent Béal et Nicolas Cauchi-Duval, « Abandon des territoires et politisation du ressentiment », *AOC*, 3 février 2022.
❻ Magali Talandier, « Tous au vert ? Scénario rétro-prospectif d'un exode urbain », *The Conversation*, 7 juin 2020.

NOTIONS CLÉS
DE L'EXODE RURAL À L'EXODE URBAIN

À partir du milieu du 19e siècle, la France connaît, sous l'impact des crises agricoles, de la mécanisation ou encore du changement des mentalités, un processus d'exode rural. À l'époque, plus des trois quarts de ses habitants vivent dans des espaces ruraux et un quart dans les espaces urbains. À la fin des années 1960, les chiffres se sont inversés : en 120 ans, 12 millions de personnes ont quitté les campagnes pour les villes.

Très vite, cependant, le balancier repart dans l'autre direction, avec dès le début des années 1980, les prémices d'un exode urbain. Le recensement de l'Insee pour les années 1975-1982 indique ainsi, pour la première fois depuis un siècle, une croissance démographique plus forte des communes rurales que des communes urbaines. Moins dynamiques en termes de naissances car plus âgées, ces zones rurales bénéficient en revanche, pour celles situées à proximité des centres urbains, de l'arrivée de nombreux citadins qui peuvent continuer de travailler en ville grâce à la généralisation de la voiture individuelle.

De nouveaux termes enrichissent alors notre lexique, comme la « **périurbanisation** », qui désigne l'émergence d'un espace intermédiaire entre campagnes et villes-centres, ou la « **rurbanisation** », c'est-à-dire l'importation des modes de vie urbains dans les campagnes. S'il s'avère d'une ampleur substantielle (plus de 5 millions de personnes sont concernées entre 1968 et 2009), cet exode urbain ne s'accompagne ni « *d'un changement de style de vie ni, le plus souvent, d'un changement d'activité, voire d'emploi* » ❶.

● J.-M.P.

❶ Pierre Merlin, *L'Exode urbain. De la ville à la campagne*, La Documentation française, 2009.

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

© MICHEL CLEMENTZ/PHOTOPQR/L'INDÉPENDANT/MAXPPP

Désertification de commerces en centre-ville. Ici la rue de la Cloche à Perpignan.

GÉOGRAPHIE

L'INÉGALE « REVANCHE » DES VILLES MOYENNES

Le dynamisme concerne surtout la côte atlantique, le pourtour méditerranéen ou la vallée du Rhône.

Rideaux de fer abaissés, fenêtres murées, panneaux « À vendre » ou « À louer » omniprésents : tel est le portrait médiatique des villes moyennes qui a prévalu pendant la dernière décennie, notamment après la prise, en 2014, de plusieurs d'entre elles, comme Béziers, Hayange ou Hénin-Beaumont, par le Rassemblement (alors Front) national. Dix ans plus tard, c'est désormais un autre refrain qui domine : celui de la « revanche » présumée de cette France des préfectures et sous-préfectures, idéalement placée pour accueillir les télétravailleurs venus des métropoles grâce à ses logements vacants et à son réseau de services publics.

Selon une étude Ifop pour le dernier Baromètre des territoires sur l'attractivité des villes moyennes, 87 % des Français affirment d'ailleurs préférer vivre dans une de ces villes plutôt que dans une métropole. « *Pendant la décennie 2010, les palmarès immobiliers s'affichaient sur le mode "Quitter Paris, le classement des métropoles régionales"*, résume l'essayiste Jean-Laurent Cassely. *Le filon s'est épuisé car ces villes sont devenues des répliques de Paris avec un immobilier trop cher, des embouteillages, de forts écarts de revenus… et la mode s'est déplacée vers des villes moyennes, satellites de ces métropoles.* »

Les récentes études viennent cependant tempérer tout excès d'optimisme, tout en nuançant le catastrophisme de la décennie précédente. Prolongeant un retournement amorcé avant la pandémie, les villes-centres de ces agglomérations ont vu, selon le programme Popsu Territoires, leur solde migratoire tripler dans l'année qui a suivi le premier confinement. Mais la tendance ne vaut évidemment pas pour l'ensemble de ces villes moyennes. Il est « *difficile de conclure, à ce stade, à un effet positif général de la pandémie* » sur elles [1]. À partir d'une étude de la démographie, du bassin d'emploi et du marché immobilier de 202 villes moyennes, l'organisme en distingue quatre types : dynamiques, dans la moyenne, en déclin ou atypiques.

POURTOUR LITTORAL

La géographie des premières, majoritaires, dessine, sans grande surprise, un « U » sur la carte de France, passant par le littoral atlantique, le pourtour méditerranéen et remontant le long de la vallée du Rhône. On y trouve la plupart des noms qui trustent les palmarès des villes moyennes publiés à flot continu par des associations, médias et cabinets de conseil : Vannes, Angers, Angoulême, Niort, Poitiers, Bayonne, Pau, Valence, Annecy, Chambéry, Villefranche-sur-Saône…

Les villes moyennes en retrait, elles, s'inscrivent pour l'essentiel dans la « diagonale du vide » du centre et du quart nord-est : Nevers, Châteauroux, Charleville-Mézières, Épinal, Sedan…

Si la pandémie va peut-être profiter aux villes moyennes les mieux connectées aux grandes métropoles ou inscrites dans des régions déjà dynamiques, il serait donc franchement aventureux de dire qu'elle va les renforcer en général. Doctorant à l'EHESS, où il prépare une thèse sur la trajectoire de trois villes moyennes (Montluçon, Nevers et Vierzon), Achille Warnant insiste donc sur la nécessité de nuancer les « lectures catégorielles » des villes moyennes : « *Les exemples mis en avant pour décrire leur crise étaient des villes plutôt populaires du sud-est ou du centre de la France, et ceux qui le sont pour souligner leur retour sont souvent des villes du sud-ouest qui étaient déjà dynamiques avant, alors que celles qui allaient mal en 2014 vont sans doute toujours mal aujourd'hui*, résume-t-il. *On peut faire l'hypothèse que les territoires qui allaient bien sont ceux qui vont le plus profiter des départs des grandes villes, que les Parisiens qui s'en iront de Paris iront plutôt en Bretagne ou sur la côte basque.* » Dans ce récit médiatique fait de hauts et de bas, lui voit l'éternelle « histoire du verre à moitié vide ou à moitié plein » : « *Tant mieux, car la manière dont on parle d'un territoire peut avoir un impact sur sa trajectoire, mais le risque est de survaloriser ce retour des villes moyennes, avec un possible effet boomerang.* » ● **J.-M.P.**

[1] Coline Bouvart, Philippe Frocrain, Claire Rais Assa et Cyril Gomel, « La revanche des villes moyennes, vraiment ? », *La Note d'analyse*, n° 106, 2022/1.

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

JEAN GUILAINE
NOUVELLES HYPOTHÈSES SUR LES FEMMES NÉOLITHIQUES

L'archéologue Jean Guilaine, professeur honoraire au Collège de France, enquête sur la condition féminine au Néolithique et à l'âge du bronze. Par l'intermédiaire d'un média en particulier : celui des statuettes féminines.

L'un des objectifs de votre livre est de redonner de la valeur à la parole des archéologues, trop souvent « *démonétisée* », selon vous.

C'est tout à fait cela. Les archéologues sont arrivés après les autres : anthropologues, historiens des religions, mythologues, philosophes ont élaboré des théories très spéculatives sur la position sociale des femmes ainsi que sur les croyances au Néolithique, et ce dès le 19e siècle. Lorsque les archéologues ont commencé à trouver des figurines et à leur donner sens, ils se sont raccrochés à ce qui existait déjà comme modèle interprétatif. Ce faisant, ils se sont mis en position d'infériorité, devenant de simples pourvoyeurs de documents pour justifier des discours qui n'étaient pas les leurs. Non qu'il ne faille faire d'hypothèses. Par exemple, la plupart des figurines retrouvées étaient considérées comme des « déesses ». Qu'est-ce qui autorise à systématiser cette hypothèse ? Au plan de l'analyse archéologique, rien. Seul le fragment conservé de statue féminine de dimensions au-delà du réel, retrouvé dans le temple tarxien à Malte, pourrait être à la rigueur interprété comme une déité. Mais regardez la « déesse » de Çatal Höyük (Turquie), assise sur un trône formé de deux félins. De très petite taille, elle fut découverte dans une boîte à l'intérieur d'un silo à grain. Pas vraiment un sanctuaire ! Il s'agissait peut-être tout simplement d'une amulette protectrice des récoltes.

Finalement, ce que vous réclamez, c'est que les archéologues puissent parler eux-mêmes de ce qu'ils connaissent le mieux.

L'archéologie n'a pas à être minorée par rapport aux autres sciences sociales. Elle possède son propre langage et ses propres méthodes, pour passer des faits bruts à l'observation, préalable indispensable à la formulation d'hypothèses crédibles. La question que je dois me poser est celle-ci : « *En tant qu'archéologue, de quoi est-ce que je dispose ?* » Avec cela, j'essaie de bâtir quelque chose de solide.

Votre livre présente un catalogue de tous les types de statuettes féminines au Néolithique : il en est des « dodues », des maigres, debout, assises, parturientes, etc. Existait-il un principe féminin ?

Ce sont les cas particuliers qui m'intéressent. Je me méfie des globalisations qui finissent par engendrer des stéréotypes qu'on a ensuite du mal à évacuer. J'aime les originalités, qui ne suivent pas la norme globale et même la transgressent. Prenons le concept de « déesse mère » et celui, dérivé et plus ample, de « grande déesse ». Que la terre ait été louée ou implorée comme matrice de la germination des plantes est une possibilité. Mais cela n'implique pas que la femme ait été déifiée comme personnalisation de la fertilité du sol, à travers son propre pouvoir procréateur, thème longtemps à la mode. La documentation archéologique est sur ce plan peu probante : très peu de femmes enceintes sont proposées par l'iconographie. Pourquoi donc la prégnance d'un tel concept développé au moins dès le 19e siècle, sinon plus tôt ? Il semble que les auteurs

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

BIOGRAPHIE
Jean Guilaine est professeur honoraire au Collège de France et membre de l'Institut. Dernier ouvrage paru : *Femmes d'hier. Images, mythes et réalités du féminin néolithique*, Odile Jacob, 2022.

DRFP 2022/BRIDGEMAN

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

qui ont défendu cette idée tournant autour de la maternité, de la génitrice, de la mère vue comme élément vital (Gerhard, Briffault, James, Neuman) ont perçu le féminin comme essentiellement défini par sa fonction biologique de donneuse de vie et par l'affectivité qui en résulte. D'où cette assimilation à la terre nourricière. Mais en quoi les figurines seraient-elles la concrétisation miniature de déités en lien avec un tel culte de type « fertilité/fécondité » puisqu'elles n'expriment guère de telles notions ? Certains auteurs insistent sur l'adiposité de certaines statuettes pour soutenir la notion de fertilité mais ils oublient qu'il existe de nombreuses représentations de femmes maigres. Ce n'est pas très scientifique de mettre une partie de sa documentation de côté lorsqu'elle infirme votre opinion !

© DEA/DAGLIORTI/GETTY

La « déesse » de Çatal Höyük (7e-5e millénaire av. J.-C.), découverte dans un silo à grains, en est-elle vraiment une ?

Cette idée de « Grande Déesse » a pu inspirer certaines théories féministes.

C'est l'effet inverse qui s'est produit. En survalorisant l'activité génitrice de la femme, on finit par en faire le symbole déterminant de ce sexe. Le féminin se trouve réduit à la seule image de la mère. On en oublie que la femme est apte à exercer toute forme de fonction tant elle est prédéterminée par sa capacité biologique. En les louant à travers la notion de « déesse mère », bien des auteurs n'ont pas rendu service aux femmes : ils les ont cataloguées une fois pour toutes dans un cliché réducteur. Au lieu de contribuer à les émanciper, ils ont donné des armes au machisme qui considéraient que les femmes avaient pour fonction essentielle d'être mères et surtout de ne pas s'occuper de décisions plus générales. Les défenseurs de la déesse mère ont été, sans le vouloir, les agents de la domination masculine.

Les figurines sont parfois hermaphrodites (signe peut-être d'une égalité homme-femme). Mais surtout, elles sont aussi souvent non genrées, ce que vous appelez « le troisième genre ».

On a parfois eu tendance à interpréter les anthropomorphes non genrés comme des figures masculines, par défaut en quelque sorte, car nous pensons en fonction d'un découpage binaire : ce qui n'est pas féminin est automatiquement masculin. Or, les auteurs des figurines savaient très bien représenter des poitrines, des vulves ou des pénis. Il y a donc eu peut-être dans certains cas la volonté de ne point sexuer la statuette, ce qui signifie que ces objets pouvaient être utilisés plusieurs fois, sous différentes identités sexuelles, pour divers rites ou commémorations, pas forcément toujours dans le même contexte. Par ailleurs, nous avons d'autres témoignages qui nous indiquent que la frontière entre les sexes n'était pas toujours étanche. Par exemple aux 3e et 2e millénaires, on peut observer quelquefois des femmes enterrées avec des poignards, symbole masculin la plupart du temps : peut-être des femmes de haute position sociale ? Dans les tombes de la « civilisation à céramique cordée » (Néolithique final d'Europe du Nord et du Centre, entre 2 900-2 400 avant notre ère) où l'orientation de la position des cadavres est nettement genrée (les hommes sont enterrés sur leur flanc droit, tête à l'ouest, et les femmes sur leur flanc gauche, tête à l'est, les deux face au sud), nous avons, en Bohême, des hommes inhumés selon le protocole féminin : parce qu'ils avaient accompli des tâches féminines durant leur vie ?

Que peuvent nous apprendre finalement statuettes, statues-menhirs, sépultures sur la condition féminine au Néolithique et à l'âge du bronze ?

Les archéologues considèrent en général que les espaces essentiellement féminins sont la maison et le champ. Nuançons toutefois : ce sont les hommes qui abattent les arbres et préparent la terre. Avec la révolution du Néolithique final (ou Chalcolithique : 4e-3e millénaires), l'invention de l'araire – outil tracté et dont la conduite impose une certaine dépense physique – semble exclure, si l'on se fie à certaines représentations rupestres, les femmes de ce type de labour, même si elles peuvent continuer à ameublir le sol, récolter, etc. La domination masculine est alors en pleine accentuation. Trois sources

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

sont ici parlantes : les stèles anthropomorphes, érigées de l'Ukraine jusqu'à la péninsule ibérique ; les données funéraires de la culture à céramique cordée (au décor fait avec une corde passée sur l'argile fraîche avant cuisson) ; celles du complexe à vases campaniformes (en forme de cloches) qui caractérisent l'espace européen au 3e millénaire. Stèles et statues-menhirs affichent parfaitement la dichotomie entre les sexes : aux mâles les armes, allégorie du guerrier et/ou du chasseur, aux femmes l'expression de leur anatomie, de leur intimité et des parures. Or, cette même image nous est renvoyée par l'examen des équipements funéraires des cultures à poteries cordées et à vases campaniformes : des engins pour se battre, blesser ou tuer aux hommes, des bijoux ou des instruments de confection d'habits pour les femmes. La sphère de chaque sexe est ainsi balisée. Seule exception chez certaines femmes du campaniforme ou du bronze ancien sud-ibérique : quelques-unes étaient dotées d'un poignard, marqueur généralement masculin. Ce paradoxe tient-il au fait qu'une telle dérogation leur était due en raison de leur exercice de fonctions traditionnellement considérées comme masculines ? C'est une hypothèse.

Et quels sont, sur ces questions, les apports de la génétique ?

Les analyses génétiques aujourd'hui disponibles sur les défunt/e/s du Chalcolithique (âge du cuivre) européen nous livrent des exemples peu discutables de patrilocalité (l'homme reste dans le village de ses parents, la femme vient d'ailleurs). Les hommes d'une communauté ont des marqueurs génétiques proches, reproduits sur plusieurs générations, indice de leur homogénéité d'origine et de transmission. À l'inverse, les femmes des mêmes cimetières présentent des haplogroupes (marqueurs génétiques) très diversifiés, signe d'origines et de filiations très variées. Les hommes sont donc allés prendre épouses dans diverses contrées et ont fait venir celles-ci dans leurs villages. Parmi ces « étrangères » figurent des femmes de haut rang, probablement des filles de notables, géographiquement proches ou parfois lointains, avec lesquels avaient été conclues des politiques d'alliances, entretenues par des mariages. Mais parmi ces intruses se trouvent aussi des « domestiques », peut-être prises en otage lors d'expéditions meurtrières. On connaît l'exemple de Talheim (Allemagne), où 34 personnes (18 adultes, hommes et femmes, et 16 enfants) ont été massacrées à la hache et jetées pêle-mêle dans une fosse : seules manquent dans le charnier les femmes de l'une des familles éliminées. Car compétitions intra et intercommunautaires, conflits et rivalités n'étaient pas rares en ce temps comme divers exemples archéologiques récents l'ont montré. Adoubées ou asservies, les femmes étaient donc diversement positionnées sur l'échelle sociale. Les moins favorisées étaient, après leur mort, jetées sans ménagement dans des fosses dépotoirs, comme de vulgaires déchets, ainsi qu'on le voit dans les sépultures chasséennes du Pirou (Valros, Hérault) ou du Crès à Béziers.

Les femmes du Néolithique ont-elles systématiquement occupé des positions subalternes ?

Pas forcément et, là encore, il faut se méfier des généralisations. Je pense qu'une analyse affinée de certaines

© DEA/DAGLI ORTI/GETTY

Figurine de femme en terre cuite, France.

© DEA/DAGLI ORTI/GETTY

Statuette non genrée, Malte.

© DEA/DAGLI ORTI/GETTY

« Déesse » d'argile, République tchèque.

© ROBERT HARDING/ALAMY

Statue du site préhistorique de Filitosa, Corse.

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

données peut nous éclairer sur la vie sociale mais en gardant bien à l'esprit qu'un exemple ne fait pas une règle générale. Prenez la maquette de maison découverte à Platia Magoula Zarkou, en Grèce. Elle représente divers éléments humains d'une probable famille, dans une structure cloisonnée en deux pièces. Dans la première, nous avons un couple d'adultes, la femme (la grand-mère ?) étant plus grande, sur un lit, tandis que son compagnon couche sur le sol. Dans la seconde, se trouve un couple plus petit (parce qu'il est de la génération suivante ?), la femme également plus grande, avec trois enfants blottis dans un angle de la pièce et un quatrième lové contre sa mère. Il semble en effet que toute cette organisation n'est pas fortuite et que les détails de représentation des personnages ont leur importance. C'est l'aïeule qui semble être la maîtresse des lieux, qui a droit à une vraie couche, tandis que les autres dorment sur le sol. Était-elle une sorte de matrone, une « *mamma* » à l'italienne, toute-puissante au cœur de la maisonnée ? La question qui reste ouverte, c'est de savoir si cette position hiérarchique, bien traduite par les détails iconographiques, était valable aussi à l'extérieur de l'espace domestique.

De même, nous avons, en Europe orientale, des « assemblées » : des groupes de statuettes en argile, de sexe féminin ou masculin. Citons par exemple « l'assemblée des femmes » de Poduri-Dealul-Ghindaru (Roumanie), découvertes réunies dans un vase. Il y a des femmes de grande taille, au fessier énorme, peintes de motifs rouges (des vêtements d'apparat ?), d'autres plus petites, à peine esquissées. Cela montre un souci de catégorisation par la taille, traduction d'une forme de hiérarchisation interne, fondée sur l'âge ou la fonction. Plus tard, à l'âge du bronze ancien, sur l'île de Chypre, nous observons à l'inverse la présence d'assemblées uniquement masculines.

À quoi servaient donc ces statuettes, selon vous ?

Leurs rôles pouvaient être très variés autant dans le domaine du sacré que dans celui du profane. Dans un contexte domestique, elles devaient être utilisées lors de pratiques rituelles comme des santons ou les dieux lares des Romains, ou bien de manière plus triviale, comme des jouets. Mais leurs fonctions ont pu être beaucoup plus diverses : représentations d'ascendants ou de membres de la famille, *ex-voto*, personnages de mythes, porte-bonheur, amulettes protectrices, outils de relations sociales ou politiques, etc. Longtemps considérées comme des représentations de déités ou des objets de culte, l'interprétation des figurines s'est peu à peu « laïcisée ». On les croyait « divines », elles sont surtout vues aujourd'hui comme « humaines » et impliquées dans les relations sociales.

Et les religions néolithiques, comment les voyez-vous ?

Je pense qu'au Néolithique se développèrent surtout des religions d'ancêtres. Pour qu'un groupe se légitime, il lui faut une histoire, qui s'entretient et s'enrichit de génération en génération : « *Nous exploitons ce territoire car nos ancêtres l'ont occupé avant nous.* » Une sorte de religion généalogique faisant référence à des ancêtres fondateurs, ceux-ci vus comme une caution de l'existence même du groupe. On peut penser que si les ascendants ont été d'abord honorés dans un contexte domestique, peu à peu les « élites » ont récupéré à leur profit cette croyance populaire en la convertissant en une religion au profit des aïeux des dominants, des protecteurs : connivence du sacré et du politique.

> « POUR QU'UN GROUPE SE LÉGITIME, IL LUI FAUT UNE HISTOIRE. »

Vous distinguez quatre étapes principales dans l'histoire genrée de l'iconographie anthropomorphe néolithique. Au début, les statuettes étaient autant anthropomorphes que zoomorphes ; puis, avec l'installation des agropasteurs sur leurs nouveaux territoires, le thème féminin est devenu prépondérant ; ensuite, ces figurines deviendraient de plus en plus abstraites ; enfin elles s'effaceraient devant les débuts de la véritable statuaire.

Comme je le précise dans mon livre, il faut nuancer immédiatement ce modèle. Rien n'est simple ! Et toute généralisation se heurte à la diversification culturelle dans le temps et l'espace. L'évolution peut aller dans les deux sens. Par exemple, en Grèce, nous passons plutôt du naturalisme à l'abstraction, tandis qu'à Malte, c'est le contraire. D'autre part, schématisation et naturalisme ont souvent « cohabité » au sein des mêmes cultures.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **ROMAIN PIGEAUD**

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

DOSSIER

ARGENT : EN VEUT-ON TOUJOURS PLUS ?

Depuis l'invention de la monnaie au 7e siècle avant notre ère, la conception de la richesse a évolué. Si philosophie et littérature n'ont eu de cesse de critiquer le désir d'accumulation qui joue un rôle central dans les logiques de hiérarchie et de pouvoir, cette course à la fortune et à l'acquisition tend plutôt à s'accélérer. Entre besoin d'amasser et peur de manquer, la gestion de nos porte-monnaie est révélatrice de notre état d'esprit et décisive dans nos relations à autrui. L'argent des ménages, carburant de la consommation, fait l'objet d'un encadrement des pouvoirs publics, afin notamment de lutter contre les inégalités. Le retour en force d'un appel à davantage de sobriété pousse à s'interroger sur l'avenir de la consommation et, une fois encore, sur le rapport entre bonheur et possessions.

DOSSIER COORDONNÉ PAR **PAULINE TRESSOLS** ET **CÉCILE PELTIER**

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

POURQUOI VOULONS-NOUS GAGNER DES MILLIONS ?

L'argent joue un rôle important dans les processus de distinction et de hiérarchie. Mais plus que l'acquisition en elle-même, c'est le désir de possession qui procure du plaisir… BENOÎT HEILBRUNN

En janvier 1848, James Marshall construisait une scierie au bord d'une rivière près de l'actuel Sacramento. Il trouve un morceau de métal incandescent sur le sol : de l'or ! En quelques semaines, des dizaines de milliers de personnes frappées par la fièvre de l'or affluent dans la région, abandonnant au passage des navires sur toute la côte californienne, fermant leurs entreprises et désertant des villes entières. La course à la richesse et aux possessions, ici semble-t-il irrépressible, est-elle pour autant une donnée universelle de l'être humain ?

L'évolutionnisme est souvent invoqué pour légitimer le désir d'accumulation. Les ressources étant limitées, il faudrait nécessairement se battre pour essayer d'en capter le plus possible aux dépens d'autrui. Pourtant, ce désir n'a rien de naturel. Il suffit de penser aux chasseurs-cueilleurs : leur problématique était surtout de ne pas se surcharger avec des possessions inutiles pour ne pas entraver leur mobilité. Le retour en force d'une idéologie de la sobriété et du minimalisme qu'emblématisent le succès d'une marque comme Muji ou celui de l'ouvrage de Marie Kando, *La Magie du rangement* (2010), doit nous rappeler que ce désir d'accumulation d'argent et de possessions est historique et culturel. « *Le désir illimité d'argent n'est pas une passion innée ; il a fallu rien moins qu'une morale, une économie, une politique nouvelles pour l'implanter dans le cœur de l'individu moderne et lui faire (bien) comprendre son intérêt* », souligne le philosophe Camille Riquier ❶.

PLÉONEXIE *VS* PHILOSOPHIE

Historiquement, la notion de pléonexie, c'est-à-dire le fait d'en vouloir toujours plus, qui apparaît en Grèce antique trahit une nature viciée, ce désir d'avoir plus que les autres. Or la philosophie grecque, qui est avant tout une morale de la prudence et de la juste mesure (lire l'encadré), condamne toutes les formes d'*hubris*, cet orgueil démesuré qui pousse l'homme à se comparer aux dieux et à courir après des désirs insatiables. C'est justement contre la pléonexie que s'est construit le projet philosophique grec qui vise une sorte d'ascèse.

Platon est l'un des premiers critiques de la tendance à accumuler les richesses, source de méfiance et de haine entre les citoyens, qu'il considère néfaste pour la cité car elle ruine toute forme de gouvernement efficace (p. 35). Non content de répéter que l'argent est profondément corrupteur, il dresse une analogie entre l'argent et la parole : tels de faux-monnayeurs, les sophistes qui se font souvent payer très cher leurs leçons de rhétorique, trompent pour ainsi dire sur la marchandise en falsifiant la réalité, comme les marchands trompent sur la valeur réelle des produits ❷. À la suite de la plupart des philosophes antiques, les moralistes de toutes obédiences et de toutes traditions l'ont répété : la faim d'or est insatiable, une sorte de « *mauvais infini* » semblant habiter ce toujours plus qui n'est jamais assez.

Les moralistes chrétiens et les Pères de l'Église n'ont d'ailleurs fait que relayer les moralistes grecs sur le chapitre de la tempérance. Parmi les textes sacrés de la tradition chrétienne, les Évangiles multiplient les reproches adressés à l'argent. Jésus place ses auditeurs devant une alternative qui n'admet pas d'échappatoire : « *Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon* », nom sous lequel est personnifié l'argent dans l'Évangile selon saint Luc. Ces admonestations entraînent une valorisation très originale de la pauvreté par la

Délivré à 353101 le 7/7/2022, 2:04:11 PM

© R.TYLER GROSS/GETTY

> « LE TÉLÉTRAVAIL BOULEVERSE L'ORGANISATION DES ENTREPRISES, MAIS POURRAIT ÉGALEMENT RECOMPOSER LES DYNAMIQUES TERRITORIALES ».
>
> ● MAGALI TALANDIER
> ÉCONOMISTE

n'est pas non plus inexistant : « *On peut quand même s'interroger sur de petits flux, minoritaires par rapport à des grandes masses qui restent les mêmes* », précise Hélène Milet, responsable du programme. Les chercheurs ont ainsi constaté un « effet covid » dans trois types d'espaces dont le dynamisme démographique s'est accru pendant la crise : les villes petites et moyennes ; les couronnes des villes, gagnées par la « méga-périurbanisation », notamment en Île-de-France ; et certains espaces ruraux, qui connaissaient déjà un mouvement de renaissance depuis une quarantaine d'années, notamment à proximité des centres urbains et sur les littoraux atlantique et méditerranéen.

Ces résultats convergent avec ceux de deux autres études publiées cet hiver à partir de données différentes. Les économistes Olivier Bouba-Olga et Étienne Fouqueray ont analysé la mobilité des Français à partir des inscriptions scolaires : les métropoles, qui étaient les seules collectivités à connaître une hausse du nombre d'élèves dans le primaire entre 2016 et 2019 en ont, depuis, davantage perdu que les autres intercommunalités, ce qui tendrait à indiquer des départs de jeunes parents pour des zones moins peuplées ❷. « *Ce qu'on observe c'est un petit mouvement, parfois pas négligeable, de gens qui partent des grandes villes pour aller ailleurs* », explique O. Bouba-Olga, aujourd'hui détaché au service études et prospective de la région Nouvelle-Aquitaine. Des chiffres qui indiquent que le covid-19 a pu constituer un « *accélérateur de choix* » chez ceux qui songeaient déjà à déménager.

« LA VILLE ZOOM »

La Dares, le service d'études statistiques du ministère du Travail, a quant à elle étudié les déménagements des salariés du privé entre les printemps 2018 et 2021 ❸. Si leur proportion est restée relativement stable – environ un salarié sur huit chaque année –, ils semblent plus volontaires, et parfois plus lointains : la proportion de salariés déménageant sans changer d'entreprise a bondi de 57 % à 68 % en trois ans, et de ceux déménageant de plus de 100 km sans changer d'entreprise est passée d'un sur 40 l'année précédant la pandémie, à un sur 30 un an après son éclatement. Une catégorie qui peut notamment concerner les nomades convertis au télétravail.

Dans une étude sur les « villes Zoom », l'économiste Magali Talandier estime que « *le télétravail bouleverse l'organisation des entreprises et des ménages, mais pourrait également recomposer les dynamiques territoriales* », en attirant dans « *les espaces ruraux, mais également les petites villes et les villes moyennes* »,

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

de nouveaux habitants, « *télétravailleurs à domicile ou recherchant des tiers-lieux adaptés* ❹ ». Avec le risque que cette recomposition territoriale s'opère sur des bases socialement très inégalitaires : si 78 % des cadres et professions intellectuelles occupent un poste compatible avec le télétravail, ce n'est le cas que de 29 % de la population. Plus généralement, selon le géographe Max Rousseau, le sociologue Vincent Béal et le démographe Nicolas Cauchi-Duval, « *tout laisse à penser que les mobilités résidentielles actuelles seront tout aussi inégales que celles des décennies précédentes* », car les départs des métropoles risquent entre autres « *de durcir les hiérarchies territoriales locales* », avec une hausse des prix de l'immobilier au détriment des populations les plus modestes ❺.

Quant au scénario d'un rééquilibrage territorial profond, il impliquerait un réaménagement drastique. « *Retrouver la France d'avant l'industrialisation et l'urbanisation massive se traduirait par huit barres d'immeubles au milieu du Cantal* », résume ainsi M. Talandier, qui a cartographié le « *scénario exagéré et fantasmé d'un Hexagone peuplé comme dans le dernier quart du 19e siècle* ❻. *Si l'on dit qu'il faut 3 millions de personnes en moins en Île-de-France et en plus dans les campagnes, cela signifie combien d'infrastructures en plus, combien de terres agricoles en moins ? Il est très bien que nos villages soient vivants et habités mais la démétropolisation que certains appellent de leurs vœux peut avoir des conséquences sociales et environnementales extrêmement dures.* »

La notion d'exode urbain, conçue en miroir de celle d'exode rural, laisse parfois croire à un mouvement symétrique qui viderait les villes au détriment des campagnes là où les modes de vie et les territoires sont aujourd'hui profondément imbriqués. Le terme d'exode urbain porte aussi en lui la promesse optimiste d'un rééquilibrage quand, dans le scénario pessimiste, il déboucherait avant tout sur une extension du domaine de la métropole sous l'impact du télétravail et sur une accentuation des inégalités entre territoires dynamiques, urbains comme ruraux, et France(s) en crise.

Un balancement qu'exprime l'essayiste Jean-Laurent Cassely, coauteur avec Jérôme Fourquet de l'essai *La France sous nos yeux. Économie, paysages, nouveaux modes de vie* (Seuil, 2021) : « *D'un côté, il y a un aspect terres à défricher, avec l'arrivée sur des territoires considérés comme de seconde zone de gens avec un fort pouvoir d'achat et de prescription,* estime-t-il. *De l'autre, il y a un constat d'échec résidentiel, un déclassement immobilier face aux réalités financières des grandes métropoles : les gens ne peuvent plus vivre à Paris ou Bordeaux et vont dans la couronne, ne peuvent pas s'installer sur le littoral et vont 30 km plus loin…* » Avec cependant la possibilité que ce « *réinvestissement symbolique dans les périphéries* », voulu ou contraint, provoque, comme l'exode rural en son temps, un changement de mentalités après des années de domination des métropoles.

● **JEAN-MARIE POTTIER**

❶ Hélène Milet, Aurore Meyfroidt et Eva Simon (coord.), « Exode urbain ? Petits flux, grands effets : les mobilités résidentielles à l'ère (post-)covid », Popsu Territoires, février 2022.
❷ Olivier Bouba-Olga et Étienne Fouqueray, « Géographie du monde d'après : assiste-t-on à un "exode urbain" ? », université de Poitiers, janvier 2022.
❸ Victor Barry et Justine Obser, « Quelles mobilités géographiques des salariés du privé durant la crise sanitaire ? », Dares Analyses, mars 2022.
❹ Magali Talandier, « Télétravail et recompositions territoriales : les Zoom towns », *Constructif*, n° 60, 2021/3.
❺ Max Rousseau, Vincent Béal et Nicolas Cauchi-Duval, « Abandon des territoires et politisation du ressentiment », *AOC*, 3 février 2022.
❻ Magali Talandier, « Tous au vert ? Scénario rétro-prospectif d'un exode urbain », *The Conversation*, 7 juin 2020.

NOTIONS CLÉS
DE L'EXODE RURAL À L'EXODE URBAIN

À partir du milieu du 19e siècle, la France connaît, sous l'impact des crises agricoles, de la mécanisation ou encore du changement des mentalités, un processus d'exode rural. À l'époque, plus des trois quarts de ses habitants vivent dans des espaces ruraux et un quart dans les espaces urbains. À la fin des années 1960, les chiffres se sont inversés : en 120 ans, 12 millions de personnes ont quitté les campagnes pour les villes.

Très vite, cependant, le balancier repart dans l'autre direction, avec dès le début des années 1980, les prémices d'un exode urbain. Le recensement de l'Insee pour les années 1975-1982 indique ainsi, pour la première fois depuis un siècle, une croissance démographique plus forte des communes rurales que des communes urbaines. Moins dynamiques en termes de naissances car plus âgées, ces zones rurales bénéficient en revanche, pour celles situées à proximité des centres urbains, de l'arrivée de nombreux citadins qui peuvent continuer de travailler en ville grâce à la généralisation de la voiture individuelle.

De nouveaux termes enrichissent alors notre lexique, comme la « **périurbanisation** », qui désigne l'émergence d'un espace intermédiaire entre campagnes et villes-centres, ou la « **rurbanisation** », c'est-à-dire l'importation des modes de vie urbains dans les campagnes. S'il s'avère d'une ampleur substantielle (plus de 5 millions de personnes sont concernées entre 1968 et 2009), cet exode urbain ne s'accompagne ni « *d'un changement de style de vie ni, le plus souvent, d'un changement d'activité, voire d'emploi* » ❶.

● **J.-M.P.**

❶ Pierre Merlin, *L'Exode urbain. De la ville à la campagne*, La Documentation française, 2009.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

© MICHEL CLEMENTZ/PHOTOPQR/L'INDÉPENDANT/MAXPPP

Désertification de commerces en centre-ville. Ici la rue de la Cloche à Perpignan.

GÉOGRAPHIE

L'INÉGALE « REVANCHE » DES VILLES MOYENNES

Le dynamisme concerne surtout la côte atlantique, le pourtour méditerranéen ou la vallée du Rhône.

Rideaux de fer abaissés, fenêtres murées, panneaux « À vendre » ou « À louer » omniprésents : tel est le portrait médiatique des villes moyennes qui a prévalu pendant la dernière décennie, notamment après la prise, en 2014, de plusieurs d'entre elles, comme Béziers, Hayange ou Hénin-Beaumont, par le Rassemblement (alors Front) national. Dix ans plus tard, c'est désormais un autre refrain qui domine : celui de la « revanche » présumée de cette France des préfectures et sous-préfectures, idéalement placée pour accueillir les télétravailleurs venus des métropoles grâce à ses logements vacants et à son réseau de services publics.

Selon une étude Ifop pour le dernier Baromètre des territoires sur l'attractivité des villes moyennes, 87 % des Français affirment d'ailleurs préférer vivre dans une de ces villes plutôt que dans une métropole. « *Pendant la décennie 2010, les palmarès immobiliers s'affichaient sur le mode "Quitter Paris, le classement des métropoles régionales"*, résume l'essayiste Jean-Laurent Cassely. *Le filon s'est épuisé car ces villes sont devenues des répliques de Paris avec un immobilier trop cher, des embouteillages, de forts écarts de revenus… et la mode s'est déplacée vers des villes moyennes, satellites de ces métropoles.* »

Les récentes études viennent cependant tempérer tout excès d'optimisme, tout en nuançant le catastrophisme de la décennie précédente. Prolongeant un retournement amorcé avant la pandémie, les villes-centres de ces agglomérations ont vu, selon le programme Popsu Territoires, leur solde migratoire tripler dans l'année qui a suivi le premier confinement. Mais la tendance ne vaut évidemment pas pour l'ensemble de ces villes moyennes. Il est « *difficile de conclure, à ce stade, à un effet positif général de la pandémie* » sur elles [1]. À partir d'une étude de la démographie, du bassin d'emploi et du marché immobilier de 202 villes moyennes, l'organisme en distingue quatre types : dynamiques, dans la moyenne, en déclin ou atypiques.

POURTOUR LITTORAL

La géographie des premières, majoritaires, dessine, sans grande surprise, un « U » sur la carte de France, passant par le littoral atlantique, le pourtour méditerranéen et remontant le long de la vallée du Rhône. On y trouve la plupart des noms qui trustent les palmarès des villes moyennes publiés à flot continu par des associations, médias et cabinets de conseil : Vannes, Angers, Angoulême, Niort, Poitiers, Bayonne, Pau, Valence, Annecy, Chambéry, Villefranche-sur-Saône…

Les villes moyennes en retrait, elles, s'inscrivent pour l'essentiel dans la « diagonale du vide » du centre et du quart nord-est : Nevers, Châteauroux, Charleville-Mézières, Épinal, Sedan…

Si la pandémie va peut-être profiter aux villes moyennes les mieux connectées aux grandes métropoles ou inscrites dans des régions déjà dynamiques, il serait donc franchement aventureux de dire qu'elle va les renforcer en général. Doctorant à l'EHESS, où il prépare une thèse sur la trajectoire de trois villes moyennes (Montluçon, Nevers et Vierzon), Achille Warnant insiste donc sur la nécessité de nuancer les « lectures catégorielles » des villes moyennes : « *Les exemples mis en avant pour décrire leur crise étaient des villes plutôt populaires du sud-est ou du centre de la France, et ceux qui le sont pour souligner leur retour sont souvent des villes du sud-ouest qui étaient déjà dynamiques avant, alors que celles qui allaient mal en 2014 vont sans doute toujours mal aujourd'hui*, résume-t-il. *On peut faire l'hypothèse que les territoires qui allaient bien sont ceux qui vont le plus profiter des départs des grandes villes, que les Parisiens qui s'en iront de Paris iront plutôt en Bretagne ou sur la côte basque.* » Dans ce récit médiatique fait de hauts et de bas, lui voit l'éternelle « histoire du verre à moitié vide ou à moitié plein » : « *Tant mieux, car la manière dont on parle d'un territoire peut avoir un impact sur sa trajectoire, mais le risque est de survaloriser ce retour des villes moyennes, avec un possible effet boomerang.* » ● **J.-M.P.**

[1] Coline Bouvart, Philippe Frocrain, Claire Rais Assa et Cyril Gomel, « La revanche des villes moyennes, vraiment ? », *La Note d'analyse*, n° 106, 2022/1.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

JEAN GUILAINE
NOUVELLES HYPOTHÈSES SUR LES FEMMES NÉOLITHIQUES

L'archéologue Jean Guilaine, professeur honoraire au Collège de France, enquête sur la condition féminine au Néolithique et à l'âge du bronze. Par l'intermédiaire d'un média en particulier : celui des statuettes féminines.

L'un des objectifs de votre livre est de redonner de la valeur à la parole des archéologues, trop souvent « *démonétisée* », selon vous.

C'est tout à fait cela. Les archéologues sont arrivés après les autres : anthropologues, historiens des religions, mythologues, philosophes ont élaboré des théories très spéculatives sur la position sociale des femmes ainsi que sur les croyances au Néolithique, et ce dès le 19e siècle. Lorsque les archéologues ont commencé à trouver des figurines et à leur donner sens, ils se sont raccrochés à ce qui existait déjà comme modèle interprétatif. Ce faisant, ils se sont mis en position d'infériorité, devenant de simples pourvoyeurs de documents pour justifier des discours qui n'étaient pas les leurs. Non qu'il ne faille faire d'hypothèses. Par exemple, la plupart des figurines retrouvées étaient considérées comme des « déesses ». Qu'est-ce qui autorise à systématiser cette hypothèse ? Au plan de l'analyse archéologique, rien. Seul le fragment conservé de statue féminine de dimensions au-delà du réel, retrouvé dans le temple tarxien à Malte, pourrait être à la rigueur interprété comme une déité. Mais regardez la « déesse » de Çatal Höyük (Turquie), assise sur un trône formé de deux félins. De très petite taille, elle fut découverte dans une boîte à l'intérieur d'un silo à grain. Pas vraiment un sanctuaire ! Il s'agissait peut-être tout simplement d'une amulette protectrice des récoltes.

Finalement, ce que vous réclamez, c'est que les archéologues puissent parler eux-mêmes de ce qu'ils connaissent le mieux.

L'archéologie n'a pas à être minorée par rapport aux autres sciences sociales. Elle possède son propre langage et ses propres méthodes, pour passer des faits bruts à l'observation, préalable indispensable à la formulation d'hypothèses crédibles. La question que je dois me poser est celle-ci : « *En tant qu'archéologue, de quoi est-ce que je dispose ?* » Avec cela, j'essaie de bâtir quelque chose de solide.

Votre livre présente un catalogue de tous les types de statuettes féminines au Néolithique : il en est des « dodues », des maigres, debout, assises, parturientes, etc. Existait-il un principe féminin ?

Ce sont les cas particuliers qui m'intéressent. Je me méfie des globalisations qui finissent par engendrer des stéréotypes qu'on a ensuite du mal à évacuer. J'aime les originalités, qui ne suivent pas la norme globale et même la transgressent. Prenons le concept de « déesse mère » et celui, dérivé et plus ample, de « grande déesse ». Que la terre ait été louée ou implorée comme matrice de la germination des plantes est une possibilité. Mais cela n'implique pas que la femme ait été déifiée comme personnalisation de la fertilité du sol, à travers son propre pouvoir procréateur, thème longtemps à la mode. La documentation archéologique est sur ce plan peu probante : très peu de femmes enceintes sont proposées par l'iconographie. Pourquoi donc la prégnance d'un tel concept développé au moins dès le 19e siècle, sinon plus tôt ? Il semble que les auteurs

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

BIOGRAPHIE
Jean Guilaine est professeur honoraire au Collège de France et membre de l'Institut. Dernier ouvrage paru : *Femmes d'hier. Images, mythes et réalités du féminin néolithique*, Odile Jacob, 2022.

DRFP 2022/BRIDGEMAN

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

qui ont défendu cette idée tournant autour de la maternité, de la génitrice, de la mère vue comme élément vital (Gerhard, Briffault, James, Neuman) ont perçu le féminin comme essentiellement défini par sa fonction biologique de donneuse de vie et par l'affectivité qui en résulte. D'où cette assimilation à la terre nourricière. Mais en quoi les figurines seraient-elles la concrétisation miniature de déités en lien avec un tel culte de type « fertilité/fécondité » puisqu'elles n'expriment guère de telles notions ? Certains auteurs insistent sur l'adiposité de certaines statuettes pour soutenir la notion de fertilité mais ils oublient qu'il existe de nombreuses représentations de femmes maigres. Ce n'est pas très scientifique de mettre une partie de sa documentation de côté lorsqu'elle infirme votre opinion !

© DEA/DAGLIORTI/GETTY

La « déesse » de Çatal Höyük (7e-5e millénaire av. J.-C.), découverte dans un silo à grains, en est-elle vraiment une ?

Cette idée de « Grande Déesse » a pu inspirer certaines théories féministes.

C'est l'effet inverse qui s'est produit. En survalorisant l'activité génitrice de la femme, on finit par en faire le symbole déterminant de ce sexe. Le féminin se trouve réduit à la seule image de la mère. On en oublie que la femme est apte à exercer toute forme de fonction tant elle est prédéterminée par sa capacité biologique. En les louant à travers la notion de « déesse mère », bien des auteurs n'ont pas rendu service aux femmes : ils les ont cataloguées une fois pour toutes dans un cliché réducteur. Au lieu de contribuer à les émanciper, ils ont donné des armes au machisme qui considéraient que les femmes avaient pour fonction essentielle d'être mères et surtout de ne pas s'occuper de décisions plus générales. Les défenseurs de la déesse mère ont été, sans le vouloir, les agents de la domination masculine.

Les figurines sont parfois hermaphrodites (signe peut-être d'une égalité homme-femme). Mais surtout, elles sont aussi souvent non genrées, ce que vous appelez « le troisième genre ».

On a parfois eu tendance à interpréter les anthropomorphes non genrés comme des figures masculines, par défaut en quelque sorte, car nous pensons en fonction d'un découpage binaire : ce qui n'est pas féminin est automatiquement masculin. Or, les auteurs des figurines savaient très bien représenter des poitrines, des vulves ou des pénis. Il y a donc eu peut-être dans certains cas la volonté de ne point sexuer la statuette, ce qui signifie que ces objets pouvaient être utilisés plusieurs fois, sous différentes identités sexuelles, pour divers rites ou commémorations, pas forcément toujours dans le même contexte. Par ailleurs, nous avons d'autres témoignages qui nous indiquent que la frontière entre les sexes n'était pas toujours étanche. Par exemple aux 3e et 2e millénaires, on peut observer quelquefois des femmes enterrées avec des poignards, symbole masculin la plupart du temps : peut-être des femmes de haute position sociale ? Dans les tombes de la « civilisation à céramique cordée » (Néolithique final d'Europe du Nord et du Centre, entre 2 900-2 400 avant notre ère) où l'orientation de la position des cadavres est nettement genrée (les hommes sont enterrés sur leur flanc droit, tête à l'ouest, et les femmes sur leur flanc gauche, tête à l'est, les deux face au sud), nous avons, en Bohême, des hommes inhumés selon le protocole féminin : parce qu'ils avaient accompli des tâches féminines durant leur vie ?

Que peuvent nous apprendre finalement statuettes, statues-menhirs, sépultures sur la condition féminine au Néolithique et à l'âge du bronze ?

Les archéologues considèrent en général que les espaces essentiellement féminins sont la maison et le champ. Nuançons toutefois : ce sont les hommes qui abattent les arbres et préparent la terre. Avec la révolution du Néolithique final (ou Chalcolithique : 4e-3e millénaires), l'invention de l'araire – outil tracté et dont la conduite impose une certaine dépense physique – semble exclure, si l'on se fie à certaines représentations rupestres, les femmes de ce type de labour, même si elles peuvent continuer à ameublir le sol, récolter, etc. La domination masculine est alors en pleine accentuation. Trois sources

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

sont ici parlantes : les stèles anthropomorphes, érigées de l'Ukraine jusqu'à la péninsule ibérique ; les données funéraires de la culture à céramique cordée (au décor fait avec une corde passée sur l'argile fraîche avant cuisson) ; celles du complexe à vases campaniformes (en forme de cloches) qui caractérisent l'espace européen au 3e millénaire. Stèles et statues-menhirs affichent parfaitement la dichotomie entre les sexes : aux mâles les armes, allégorie du guerrier et/ou du chasseur, aux femmes l'expression de leur anatomie, de leur intimité et des parures. Or, cette même image nous est renvoyée par l'examen des équipements funéraires des cultures à poteries cordées et à vases campaniformes : des engins pour se battre, blesser ou tuer aux hommes, des bijoux ou des instruments de confection d'habits pour les femmes. La sphère de chaque sexe est ainsi balisée. Seule exception chez certaines femmes du campaniforme ou du bronze ancien sud-ibérique : quelques-unes étaient dotées d'un poignard, marqueur généralement masculin. Ce paradoxe tient-il au fait qu'une telle dérogation leur était due en raison de leur exercice de fonctions traditionnellement considérées comme masculines ? C'est une hypothèse.

Et quels sont, sur ces questions, les apports de la génétique ?

Les analyses génétiques aujourd'hui disponibles sur les défunt/e/s du Chalcolithique (âge du cuivre) européen nous livrent des exemples peu discutables de patrilocalité (l'homme reste dans le village de ses parents, la femme vient d'ailleurs). Les hommes d'une communauté ont des marqueurs génétiques proches, reproduits sur plusieurs générations, indice de leur homogénéité d'origine et de transmission. À l'inverse, les femmes des mêmes cimetières présentent des haplogroupes (marqueurs génétiques) très diversifiés, signe d'origines et de filiations très variées. Les hommes sont donc allés prendre épouses dans diverses contrées et ont fait venir celles-ci dans leurs villages. Parmi ces « étrangères » figurent des femmes de haut rang, probablement des filles de notables, géographiquement proches ou parfois lointains, avec lesquels avaient été conclues des politiques d'alliances, entretenues par des mariages. Mais parmi ces intruses se trouvent aussi des « domestiques », peut-être prises en otage lors d'expéditions meurtrières. On connaît l'exemple de Talheim (Allemagne), où 34 personnes (18 adultes, hommes et femmes, et 16 enfants) ont été massacrées à la hache et jetées pêle-mêle dans une fosse : seules manquent dans le charnier les femmes de l'une des familles éliminées. Car compétitions intra et intercommunautaires, conflits et rivalités n'étaient pas rares en ce temps comme divers exemples archéologiques récents l'ont montré. Adoubées ou asservies, les femmes étaient donc diversement positionnées sur l'échelle sociale. Les moins favorisées étaient, après leur mort, jetées sans ménagement dans des fosses dépotoirs, comme de vulgaires déchets, ainsi qu'on le voit dans les sépultures chasséennes du Pirou (Valros, Hérault) ou du Crès à Béziers.

Les femmes du Néolithique ont-elles systématiquement occupé des positions subalternes ?

Pas forcément et, là encore, il faut se méfier des généralisations. Je pense qu'une analyse affinée de certaines

© DEA/DAGLI ORTI/GETTY

Figurine de femme en terre cuite, France.

© DEA/DAGLI ORTI/GETTY

Statuette non genrée, Malte.

© DEA/DAGLI ORTI/GETTY

« Déesse » d'argile, République tchèque.

© ROBERT HARDING/ALAMY

Statue du site préhistorique de Filitosa, Corse.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

données peut nous éclairer sur la vie sociale mais en gardant bien à l'esprit qu'un exemple ne fait pas une règle générale. Prenez la maquette de maison découverte à Platia Magoula Zarkou, en Grèce. Elle représente divers éléments humains d'une probable famille, dans une structure cloisonnée en deux pièces. Dans la première, nous avons un couple d'adultes, la femme (la grand-mère ?) étant plus grande, sur un lit, tandis que son compagnon couche sur le sol. Dans la seconde, se trouve un couple plus petit (parce qu'il est de la génération suivante ?), la femme également plus grande, avec trois enfants blottis dans un angle de la pièce et un quatrième lové contre sa mère. Il semble en effet que toute cette organisation n'est pas fortuite et que les détails de représentation des personnages ont leur importance. C'est l'aïeule qui semble être la maîtresse des lieux, qui a droit à une vraie couche, tandis que les autres dorment sur le sol. Était-elle une sorte de matrone, une « *mamma* » à l'italienne, toute-puissante au cœur de la maisonnée ? La question qui reste ouverte, c'est de savoir si cette position hiérarchique, bien traduite par les détails iconographiques, était valable aussi à l'extérieur de l'espace domestique.

De même, nous avons, en Europe orientale, des « assemblées » : des groupes de statuettes en argile, de sexe féminin ou masculin. Citons par exemple « l'assemblée des femmes » de Poduri-Dealul-Ghindaru (Roumanie), découvertes réunies dans un vase. Il y a des femmes de grande taille, au fessier énorme, peintes de motifs rouges (des vêtements d'apparat ?), d'autres plus petites, à peine esquissées. Cela montre un souci de catégorisation par la taille, traduction d'une forme de hiérarchisation interne, fondée sur l'âge ou la fonction. Plus tard, à l'âge du bronze ancien, sur l'île de Chypre, nous observons à l'inverse la présence d'assemblées uniquement masculines.

À quoi servaient donc ces statuettes, selon vous ?

Leurs rôles pouvaient être très variés autant dans le domaine du sacré que dans celui du profane. Dans un contexte domestique, elles devaient être utilisées lors de pratiques rituelles comme des santons ou les dieux lares des Romains, ou bien de manière plus triviale, comme des jouets. Mais leurs fonctions ont pu être beaucoup plus diverses : représentations d'ascendants ou de membres de la famille, *ex-voto*, personnages de mythes, porte-bonheur, amulettes protectrices, outils de relations sociales ou politiques, etc. Longtemps considérées comme des représentations de déités ou des objets de culte, l'interprétation des figurines s'est peu à peu « laïcisée ». On les croyait « divines », elles sont surtout vues aujourd'hui comme « humaines » et impliquées dans les relations sociales.

Et les religions néolithiques, comment les voyez-vous ?

Je pense qu'au Néolithique se développèrent surtout des religions d'ancêtres. Pour qu'un groupe se légitime, il lui faut une histoire, qui s'entretient et s'enrichit de génération en génération : « *Nous exploitons ce territoire car nos ancêtres l'ont occupé avant nous.* » Une sorte de religion généalogique faisant référence à des ancêtres fondateurs, ceux-ci vus comme une caution de l'existence même du groupe. On peut penser que si les ascendants ont été d'abord honorés dans un contexte domestique, peu à peu les « élites » ont récupéré à leur profit cette croyance populaire en la convertissant en une religion au profit des aïeux des dominants, des protecteurs : connivence du sacré et du politique.

> « POUR QU'UN GROUPE SE LÉGITIME, IL LUI FAUT UNE HISTOIRE. »

Vous distinguez quatre étapes principales dans l'histoire genrée de l'iconographie anthropomorphe néolithique. Au début, les statuettes étaient autant anthropomorphes que zoomorphes ; puis, avec l'installation des agropasteurs sur leurs nouveaux territoires, le thème féminin est devenu prépondérant ; ensuite, ces figurines deviendraient de plus en plus abstraites ; enfin elles s'effaceraient devant les débuts de la véritable statuaire.

Comme je le précise dans mon livre, il faut nuancer immédiatement ce modèle. Rien n'est simple ! Et toute généralisation se heurte à la diversification culturelle dans le temps et l'espace. L'évolution peut aller dans les deux sens. Par exemple, en Grèce, nous passons plutôt du naturalisme à l'abstraction, tandis qu'à Malte, c'est le contraire. D'autre part, schématisation et naturalisme ont souvent « cohabité » au sein des mêmes cultures.

● PROPOS RECUEILLIS PAR **ROMAIN PIGEAUD**

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

DOSSIER
ARGENT : EN VEUT-ON TOUJOURS PLUS ?

Depuis l'invention de la monnaie au 7e siècle avant notre ère, la conception de la richesse a évolué. Si philosophie et littérature n'ont eu de cesse de critiquer le désir d'accumulation qui joue un rôle central dans les logiques de hiérarchie et de pouvoir, cette course à la fortune et à l'acquisition tend plutôt à s'accélérer. Entre besoin d'amasser et peur de manquer, la gestion de nos porte-monnaie est révélatrice de notre état d'esprit et décisive dans nos relations à autrui. L'argent des ménages, carburant de la consommation, fait l'objet d'un encadrement des pouvoirs publics, afin notamment de lutter contre les inégalités. Le retour en force d'un appel à davantage de sobriété pousse à s'interroger sur l'avenir de la consommation et, une fois encore, sur le rapport entre bonheur et possessions.

DOSSIER COORDONNÉ PAR **PAULINE TRESSOLS** ET **CÉCILE PELTIER**

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

POURQUOI VOULONS-NOUS GAGNER DES MILLIONS ?

L'argent joue un rôle important dans les processus de distinction et de hiérarchie. Mais plus que l'acquisition en elle-même, c'est le désir de possession qui procure du plaisir… BENOÎT HEILBRUNN

En janvier 1848, James Marshall construisait une scierie au bord d'une rivière près de l'actuel Sacramento. Il trouve un morceau de métal incandescent sur le sol : de l'or ! En quelques semaines, des dizaines de milliers de personnes frappées par la fièvre de l'or affluent dans la région, abandonnant au passage des navires sur toute la côte californienne, fermant leurs entreprises et désertant des villes entières. La course à la richesse et aux possessions, ici semble-t-il irrépressible, est-elle pour autant une donnée universelle de l'être humain ?

L'évolutionnisme est souvent invoqué pour légitimer le désir d'accumulation. Les ressources étant limitées, il faudrait nécessairement se battre pour essayer d'en capter le plus possible aux dépens d'autrui. Pourtant, ce désir n'a rien de naturel. Il suffit de penser aux chasseurs-cueilleurs : leur problématique était surtout de ne pas se surcharger avec des possessions inutiles pour ne pas entraver leur mobilité. Le retour en force d'une idéologie de la sobriété et du minimalisme qu'emblématisent le succès d'une marque comme Muji ou celui de l'ouvrage de Marie Kando, *La Magie du rangement* (2010), doit nous rappeler que ce désir d'accumulation d'argent et de possessions est historique et culturel. « *Le désir illimité d'argent n'est pas une passion innée ; il a fallu rien moins qu'une morale, une économie, une politique nouvelles pour l'implanter dans le cœur de l'individu moderne et lui faire (bien) comprendre son intérêt* », souligne le philosophe Camille Riquier ❶.

PLÉONEXIE *VS* PHILOSOPHIE

Historiquement, la notion de pléonexie, c'est-à-dire le fait d'en vouloir toujours plus, qui apparaît en Grèce antique trahit une nature viciée, ce désir d'avoir plus que les autres. Or la philosophie grecque, qui est avant tout une morale de la prudence et de la juste mesure (lire l'encadré), condamne toutes les formes d'*hubris*, cet orgueil démesuré qui pousse l'homme à se comparer aux dieux et à courir après des désirs insatiables. C'est justement contre la pléonexie que s'est construit le projet philosophique grec qui vise une sorte d'ascèse.

Platon est l'un des premiers critiques de la tendance à accumuler les richesses, source de méfiance et de haine entre les citoyens, qu'il considère néfaste pour la cité car elle ruine toute forme de gouvernement efficace (p. 35). Non content de répéter que l'argent est profondément corrupteur, il dresse une analogie entre l'argent et la parole : tels de faux-monnayeurs, les sophistes qui se font souvent payer très cher leurs leçons de rhétorique, trompent pour ainsi dire sur la marchandise en falsifiant la réalité, comme les marchands trompent sur la valeur réelle des produits ❷. À la suite de la plupart des philosophes antiques, les moralistes de toutes obédiences et de toutes traditions l'ont répété : la faim d'or est insatiable, une sorte de « *mauvais infini* » semblant habiter ce toujours plus qui n'est jamais assez.

Les moralistes chrétiens et les Pères de l'Église n'ont d'ailleurs fait que relayer les moralistes grecs sur le chapitre de la tempérance. Parmi les textes sacrés de la tradition chrétienne, les Évangiles multiplient les reproches adressés à l'argent. Jésus place ses auditeurs devant une alternative qui n'admet pas d'échappatoire : « *Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon* », nom sous lequel est personnifié l'argent dans l'Évangile selon saint Luc. Ces admonestations entraînent une valorisation très originale de la pauvreté par la

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 5:20:40 PM

tradition chrétienne, quitte à valoriser le dénuement absolu, comme l'illustrent les ordres mendiants franciscains et dominicains ❸.

LA VALEUR EXCRÉMENTIELLE DE L'ARGENT

On se souvient de Lénine promettant dès l'avènement du communisme de créer des toilettes en or pour tous, une fois ce métal dépouillé de toute valeur. Son idée ? Anoblir les intérieurs les plus triviaux et se soulager sur le maudit or, incarnation par excellence de la cupidité et de la rapacité humaines ❹. Ironie de l'histoire, c'est Kim Kardashian et Kanye West qui se sont fait construire un tel trône dans leur résidence de Los Angeles, en 2014, pour la modique somme de 550 000 dollars !

Les psychanalystes ont d'ailleurs très tôt fait le lien entre la circulation de l'argent et le transit intestinal. Les excréments représentent la première expérience d'échange de l'enfant. Les matières fécales sont sa possession la plus précieuse lorsqu'il entame un commerce relationnel avec sa mère. C'est une monnaie d'échange dans la mesure où il peut décider de donner ou au contraire de retenir. La satisfaction du désir est alors vécue comme une urgence et les fantasmes sont d'évidence organisés autour du désir d'avoir. À ce stade de la vie, le fait d'éprouver un manque ne peut se concevoir que comme lié au refus de la mère de donner. Les angoisses liées à ce stade sont représentées sous la forme d'un danger d'être vidé, asservi, exploité. Déplacées sur l'argent, elles s'expriment par une boulimie de gains et par la peur de manquer. C'est pourquoi les jeux de billes aident l'enfant à comprendre les règles de l'échange et permettent de construire une relation plus apaisée à la circulation fluide de l'argent.

À l'inverse, de nombreuses pathologies comme la dépense compulsive traduisent une relation violente à l'argent et à la possession. D'autant que l'argent peut être considéré comme un symbole ou un substitut de la puissance sexuelle, permettant par exemple de compenser

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

des failles narcissiques. Il peut alors devenir une drogue, en comblant imaginairement un manque, qu'il s'agisse de sécurité ou d'un pouvoir sur les autres. C'est pourquoi la cure psychanalytique est payante et chère, car il s'agit de payer à chaque séance, une somme conséquente, de manière à ce que le patient n'ait pas l'impression d'avoir une dette envers son analyste ou ne le contraigne à multiplier les séances comme s'il était à sa disposition par pure bienveillance.

FÉTICHISME ET SACRALISATION DE L'ARGENT

Dans les *Manuscrits de 1844*, Karl Marx dénonce le pouvoir octroyé à l'argent qu'il assimile à un dieu tout-puissant, capable de changer tout en son contraire et de pervertir les hommes. Le problème essentiel est, selon lui, que l'argent se substitue à la réalité des êtres et des objets. Cette idée n'est pas nouvelle car on la retrouve déjà dans la littérature du 17e siècle. Ainsi dans la comédie de Ben Johnson, *Volpone*, ce riche célibataire sans héritier qui feint d'être à l'article de la mort pour attirer et moquer les prétendants à sa succession, s'exclame-t-il à propos de l'argent : « *Laisse-moi t'embrasser, toi qui es ce qu'il y a de mieux, dépassant toutes les formes de vie.* » La possession d'argent joue un rôle important dans les processus de distinction et de hiérarchie et permet de construire le sentiment de soi, si bien qu'une personne sans argent se voit reléguée au rang « *d'ustensile jetable* » ❺. Mais son rôle ne se limite pas à l'évaluation et à la quantification des êtres.

L'argent, au même titre que la marchandise, est un fétiche, il relève du sacré, c'est-à-dire ce qu'il convient de vénérer, ce qui fomente le désir de transgression ; il est « numineux », pour reprendre les termes de l'historien allemand Rudolf Ott, à savoir qu'il a cette puissance agissante de la divinité qui suscite le mystère, l'effroi voire la terreur. Le psychologue Eugène Enriquez défend même l'idée que l'argent est (avec l'État) un nouveau sacré transcendant de nos sociétés modernes qui a progressivement remplacé le sacré divin et le sacré royal ❻. Ce sacré signifie que l'argent régit nos conduites sous la forme d'une souveraineté en exigeant tout de nous, tout en étant présent dans notre vie intime et quotidienne. Il occupe en fait une place intermédiaire, entre le sacré et le profane, source d'anxiété, d'inquiétude et de menace. L'argent renvoie donc à ce sacré-transcendant immanent dont on peut se demander s'il doit être révéré ou, au contraire, détruit dans la mesure où il peut générer des pulsions agressives voire autoagressives ❼.

> « LE DÉSIR ILLIMITÉ DE L'ARGENT N'EST PAS UNE PASSION INNÉE ; IL N'A FALLU RIEN MOINS QU'UNE MORALE, UNE ÉCONOMIE, UNE POLITIQUE POUR L'IMPLANTER DANS LE CŒUR DE L'INDIVIDU MODERNE. »
> **CAMILLE RIQUIER**
> PHILOSOPHE

LA ROUE DE L'INSATISFACTION

L'argent nous fascine parce qu'il nous permet d'accroître l'étendue de nos possessions et par là même,

NOTIONS

• MATÉRIALISME
Le matérialisme est, à l'origine, un mouvement philosophique de la pensée antique qui postule que seule la matière et son mouvement existent. L'usage populaire le rattache à une attention démesurée apportée aux possessions matérielles, à l'achat et à la consommation aux dépens de questions plus spirituelles. C'est en quelque sorte un système culturel dans lequel les intérêts matériels ne sont pas subordonnés à d'autres intérêts sociaux plus objectifs.
Les possessions sont valorisées pour leur prix davantage que pour la satisfaction intrinsèque qu'elles procurent et permettent d'évaluer les autres sur le critère de leurs styles de vie. Les études montrent que les individus très matérialistes sont davantage centrés sur eux-mêmes et moins satisfaits de leur existence que la moyenne dans la mesure où ils souffrent d'un cycle de dépendance à la nouveauté qui les empêche en définitive de jouir de leurs possessions. ❶

• PLÉONEXIE
La pléonexie, à savoir ce désir d'en vouloir toujours plus, n'a pas toujours eu mauvaise presse. Liée à l'essor de l'économie politique au 18e siècle, c'est l'un des logiciels les plus puissants du capitalisme. Adam Smith est l'un des premiers à réhabiliter le luxe en montrant qu'il n'est pas lié à des dépenses superfétatoires et improductives, mais qu'au contraire il permet de créer de la richesse pour tous.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

L'un des plus ardents défenseurs de la pléonexie est ensuite le philosophe anglais, Bernard de Mandeville, auteur de *La Fable des abeilles* (poème écrit en 1705, mis à l'index en 1745 et brûlé par le bourreau) et de la formule : « *Les vices privés font les vertus publiques.* » Selon lui, la passion et les vices privés peuvent conduire à la pléonexie qui, non seulement, « *ne dessert pas la cité en la livrant à l'insatiabilité de quelques-uns* », mais « *va favoriser son développement, et cela dans des proportions encore jamais imaginées* ». ❷ ● B.H.

❶ Marsha Richins et Scott Dawson, « A consumer value orientation for materialism and its measurement. Scale development and validation », *Journal of Consumer Research*, vol. XIX, n° 3, février 1992.

❷ Dany-Robert Dufour, *Pléonexie*, Le Bord de l'eau, 2015. Voir également sa préface à Bernard de Mandeville, *La Fable des abeilles*, Pocket, coll. « Agora », 2017.

l'emprise que nous souhaitons avoir sur le monde. Or, la possession est une des pulsions humaines les plus puissantes et ne se soumet pas docilement à la raison. Son paradoxe est que si nous étions comblés, nous cesserions d'acquérir de nouveaux biens. L'acquisition procure du plaisir certes, mais c'est en fait surtout l'anticipation de l'acquisition qui est le moteur le plus puissant. La psychologie a longtemps laissé planer l'idée que nous étions chacun la somme de nos possessions, la déclinant sous la forme d'un « *je possède donc je suis* » au fondement de l'idéologie consumériste américaine. Pourtant, comme le disait Jean-Paul Sartre, « *l'homme n'est point la totalité de ce qu'il a, mais la totalité de ce qu'il n'a pas encore* ». Cela signifie que c'est la poursuite d'objectifs, davantage que l'acquisition qui nous motive ❽.

Cette analyse est d'ailleurs tout à fait cohérente avec les découvertes de la neuroscience sur les ressorts de la motivation. Tous les objets que nous possédons et qu'on considère comme des extensions symboliques de nous-mêmes sont incorporés à des réseaux neuronaux qui génèrent la conscience de soi. Il n'en va pas de même pour les objets que l'on désire ardemment. Ceux-ci activent des systèmes de neurones qui sont liés à l'excitation de la quête et à la nouveauté. C'est ce qui explique par exemple que le plaisir que l'on peut ressentir en participant à une enchère est nettement supérieur à la joie de tenir l'objet convoité dans ses mains. Mais comme le rappelle Paul Ricœur, l'humain a non seulement des besoins, qui se limitent les uns les autres, mais également des passions dans lesquelles il se jette tout entier ❾. Le capitalisme serait-il alors une machine à fabriquer de l'insatisfaction en s'appuyant sur l'*hubris* accumulative ?

Il faut se rendre à l'évidence, le système marchand ne peut prospérer que sur l'insatisfaction des individus. Il s'agit d'entretenir en permanence la roue de l'insatisfaction pour susciter de nouveaux désirs consommatoires. Sinon, pourquoi continuerait-il à dépenser pour des biens dont il n'a de toute façon pas fondamentalement besoin ?

Le désir d'accumulation nous aimante vers des biens dont nous attendons qu'ils apaisent notre mécontentement intérieur. L'accumulation nous donne une sorte de frisson temporaire d'acquérir quelque chose de nouveau que nous pourrons ensuite utiliser pour gonfler notre *ego*. Notre désir de richesse est une réaction au sentiment de manque et de vulnérabilité qui génère un désir de devenir davantage nous-mêmes. Avoir plus nous donne le sentiment d'être plus intensément. C'est d'ailleurs l'un des grands tours de passe-passe du marketing d'avoir substitué à une logique de l'avoir et de l'accumulation, une fiction de l'être et de l'identité qui explique finalement pourquoi nous risquons toujours d'être possédés par nos possessions.

● BENOÎT HEILBRUNN
Docteur en sciences de gestion et professeur assistant de marketing.

C'est l'un des grands tours de passe-passe du marketing d'avoir substitué à une logique de l'avoir et de l'accumulation, une fiction de l'être et de l'identité qui explique finalement pourquoi nous risquons toujours d'être possédés par nos possessions.

❶ Camille Riquier (coord.), « L'argent, maître invisible », *Esprit*, n° 456, juillet-août 2019.

❷ Florian Laurençon *et al.*, *L'Argent*, Atlande, 2009.

❸ Voir Damien de Blic et Jeanne Lazarus, *Sociologie de l'argent*, nouv. éd., La Découverte, coll. « Repères », 2021.

❹ Voir Pascal Bruckner, *La Sagesse de l'argent*, Grasset 2016.

❺ Cité par Eugène Enriquez, « L'argent, fétiche sacré », *in* Jean-Philippe Bouilloud et Véronique Guienne (dir.), *Questions d'argent*, Desclée de Brouwer, 1999.

❻ Eugène Enriquez, *De la horde à l'État. Essai de psychanalyse du lien social*, Gallimard, 1983.

❼ Dans son discours d'octobre 1936 au Madison Square Garden, Franklin Roosevelt, candidat à sa réélection après quatre ans de New Deal, déclarait : « *Nous savons maintenant qu'il est tout aussi dangereux d'être gouverné par l'argent organisé que par le crime organisé.* »

❽ Sur ce sujet, voire notamment Bruce Hood, *Posséder. Pourquoi nous voulons toujours plus que ce que nous avons*, FYP, 2021.

❾ Paul Ricoeur, « D'un soupçon à l'autre », *in* Antoine Spire. (ed.), *L'Argent. Pour une réhabilitation morale*, Autrement, coll. « Mutations », p. 56-71, 1992.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

POINTS DE REPÈRE

LES PHILOSOPHES ET L'ARGENT, UNE RELATION AMBIVALENTE

De Platon à Marx, les philosophes ont fait de l'argent un thème central de leur pensée, parfois en opposition avec leur style de vie. ● PAULINE TRESSOLS

© MARIE-LAN NGUYEN/ WIKICOMMONS

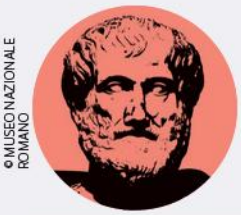
PLATON, ENTRE MÉPRIS DE L'ARGENT ET NOTES DE FRAIS (428-348 AV. J.-C.)

Le penseur grec oppose vigoureusement le modèle du sage, incarné par Socrate, pur, vertueux et désintéressé, aux sophistes, des « savants » dont les leçons d'art oratoire étaient payantes. Mais cette condamnation perpétuelle de la richesse, facteur de corruption intellectuelle et morale, opposé à la beauté de la pensée « gratuite », cache la situation financière confortable d'un personnage issu d'une famille aristocratique fortunée. Platon n'a jamais eu à travailler et n'hésitait pas à réclamer d'importantes sommes ou à présenter des notes de frais au prince dont il était le conseiller.

© MUSÉE DU PRADO

SÉNÈQUE, UN ASCÈTE QUI AIMAIT LA RICHESSE (4 AV. J.-C.-65 APR. J.-C.)

Le penseur stoïcien reprend la critique de l'usure d'Aristote. Il prône la sobriété, signe de sagesse, et le détachement envers toutes possessions, au point de faire l'éloge du philosophe Diogène, connu pour son extrême dénuement. Dans les faits, Sénèque était l'un des hommes les plus riches de son temps.
Conscient de cette contradiction et pour répondre aux reproches qui lui étaient adressés, il crée la « théorie des préférables » : comme la santé, la richesse n'est pas un bien absolu et ne doit pas être recherchée pour elle-même. Mais il reste préférable d'être riche et bien portant que pauvre et malade…



© MUSEO NAZIONALE ROMANO

ARISTOTE CONTRE LA SPÉCULATION (384-322 AV. J.-C.)

Aristote oppose l'acquisition naturelle des biens nécessaires à la vie, limitée, et la chrématistique qu'il condamne – du grec, « *chremata* », désignant chez lui une accumulation artificielle et une cupidité sans bornes. Cette dénonciation d'un excès (« *hubris* ») est consensuelle dans la philosophie grecque antique. Plus originale est la critique que fait Aristote de l'usure. L'argent ne fait pas de petit, explique-t-il dans *Politique*, « *car la monnaie a été inventée en vue de l'échange, tandis que l'intérêt multiplie la quantité de monnaie elle-même* » – une absurdité à ses yeux ; une valeur monétaire devrait toujours correspondre à des biens ou à des activités tangibles.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

© NATIONAL GALLERY

THOMAS D'AQUIN ET LE JUSTE PRIX (1225-1274)

Le « juste prix », délimité à l'intérieur d'une fourchette qui varie selon le temps et le lieu, est une notion économique et théorique, qui permet d'assigner une valeur à un bien. Lorsque le troc ne suffit plus, il faut traduire une qualité en quantité de monnaie, appréciée à partir d'éléments objectifs (coût, utilité, rareté…), du prix du marché et de l'estimation commune. Or, vendre un bien plus cher qu'il vaut, ou acheter moins cher que la valeur de l'objet est une injustice tant pour le vendeur que pour l'acheteur. Dans le même esprit, le théologien reprend la critique aristotélicienne de l'usure.

© INTERNATIONAL INSTITUTE OF SOCIAL HISTORY

MARX ET L'ARGENT « TOUT-PUISSANT » (1818-1883)

Au cours de sa vie, Karl Marx aura connu des périodes de prospérité mais aussi de misère. Conscient de la « *toute-puissance de l'argent* », il place cette thématique au cœur de son œuvre. Si le capital permet l'obtention d'une plus-value à travers l'exploitation des travailleurs (salariés), l'argent se caractérise notamment par sa forme abstraite et participe à la création de besoins artificiels qui accroissent la dépendance de l'individu à ces derniers. Ce faisant, l'argent, qui n'est au départ qu'un moyen, est cause d'une aliénation spécifique : la transformation d'une quantité pure en une valeur à l'aune de laquelle tout est réévalué.

KANT OU L'IMPÉRATIF CATÉGORIQUE DE GÉNÉROSITÉ (1724-1804)

Kant était une personne très généreuse. Pour lui, l'argent n'avait d'autre valeur que de faire le bien, à condition d'être employé à bon escient. De même que la morale consiste à toujours traiter l'autre comme une fin et non un moyen, l'argent doit, de façon symétrique, être traité uniquement comme un moyen et jamais comme une fin en soi. D'où sa vigoureuse critique de l'avarice dans un texte intitulé « La fièvre de posséder ».

© SCHILLER NATIONALMUSEUM

© DR

GEORG SIMMEL ET L'ARGENT COMME VECTEUR DE SOCIABILITÉ (1858-1918)

Chez le sociologue, l'argent contribue à l'autosuffisance et donc à la liberté individuelle : le travailleur salarié est plus indépendant que le paysan. L'échange monétaire, qui suppose d'évaluer un bien et de le payer par une somme exacte, favorise le calcul, l'exactitude et la rationalité. Il n'est donc pas nécessaire d'avoir confiance en l'autre : il suffit d'avoir confiance en la valeur de l'argent. La monnaie rend ainsi possibles des échanges entre individus éloignés géographiquement et étend le nombre d'interactions sociales. S'il permet le développement de l'individualité, l'argent favorise aussi l'élargissement des groupes sociaux.

SOURCES

- *Le Portefeuille des philosophes. Essai intempestif* Henri de Monvallier, Le Passeur, 2021.
- « Aristote et le pouvoir corrosif de l'argent » Gilles Dostaler, *Alternatives économiques*, n° 276, 2009.
- « Argent et désir d'argent chez Aristote et Marx » Arnaud Berhoud, *Cahiers d'économie politique*, n° 13, 1987.
- « D'Aristote à Thomas d'Aquin : les grands thèmes » Jean-Pierre Potier, *La Pensée économique*, ENS-Lyon, 2007.
- *Georg Simmel. L'argent dans la culture moderne et autres essais sur l'« économie de la vie »* Alain Deneault, 2e éd., Presses de l'université Laval, 2018.
- « Argent et aliénation dans les *Manuscrits de 1844* de K. Marx » Matthieu Dubost, *Archives de philosophie*, n° 71, 2008.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

L'ARGENT FAIT-IL LE BONHEUR ?

En psychologie comme en économie, les rapports entre niveau de richesse et bien-être font l'objet d'études détaillées. Il serait même possible de définir un seuil optimal de revenu, au-delà duquel le niveau de satisfaction ne progresse presque plus.

« *Non, mais il y contribue* » est une réponse consacrée. L'argent est souvent présenté comme une cause nécessaire mais non suffisante de bonheur. Indispensable pour se libérer de la crainte de manquer de l'essentiel, à savoir se nourrir et se loger, il est aussi utile pour « se faire plaisir ». Sur ce point, la recherche conforte nos intuitions *(encadré)*. La grande pauvreté est associée à d'importantes difficultés matérielles ou sociales, à un épuisement ou encore à une mauvaise santé, incompatibles avec la sérénité et le bonheur. L'apport des études en psychologie et en économie est surtout d'avoir identifié un effet de seuil. À partir d'un certain niveau de revenus, gagner davantage d'argent ne rendrait pas tellement plus heureux. D'après un sondage de l'Insee par exemple ❶, les 5 % les plus pauvres de la population française, touchant au mieux 800 euros par mois, évaluent en moyenne leur satisfaction de vie à 6,43 sur une échelle de 10 – zéro correspond à « pas satisfaits du tout », et dix à « très satisfaits ». Cet indice grimpe progressivement jusqu'à 7,5 pour des revenus d'environ 2 100 euros par mois. Un constat surprenant : alors que les salaires ne sont pas loin de tripler, la satisfaction de vie déclarée, elle, n'augmente que de 16 %.

C'est encore plus frappant au-delà de ce seuil, où cet indice n'évolue quasiment plus. Les 1 % les plus riches, qui gagnent 6 500 euros par mois ou plus, notent leur satisfaction de vie à 7,6 seulement. Au-delà, ce chiffre reste stable. Évidemment cette enquête doit être nuancée : nous ne sommes pas forcément les mieux placés pour estimer notre propre bien-être, notion par ailleurs peu définie dans l'enquête Insee... Pour autant, l'idée tend à faire consensus depuis une cinquantaine d'années. En 1974, dans une enquête comparant différents pays du monde ❷, l'économiste Richard Easterlin montre déjà que l'augmentation du produit intérieur brut par habitant ne se traduit pas forcément par une hausse du bonheur déclaré. Au-delà d'un seuil d'environ 15 000 dollars par an à l'époque (entre 75 000 et 90 000 dollars aujourd'hui, avec l'inflation), une personne ne se disait pas plus heureuse ou de façon marginale.

> « DES INSTANTS DE SATISFACTION PEU INTENSES FRÉQUENTS POURRAIENT PRODUIRE UN EFFET DIFFÉRENT DE MOMENTS DE FORTE EXALTATION PLUS RARES. »
>
> ● YVES-ALEXANDRE THALMANN
> PSYCHOLOGUE ET FORMATEUR

ADAPTATION HÉDONIQUE

Comment l'expliquer ? Toujours dans les années 1970, le psychologue Paul Brickman compare des gagnants au loto et des victimes d'accidents graves. Avec son collègue Donald Campbell, son but est de montrer que, face à des évènements positifs comme négatifs, les individus s'adaptent à leur nouvelle situation et reviennent vers un même niveau de satisfaction dans la vie. C'est ce qu'ils appellent le « tapis roulant hédonique » ❸ – on parlerait plutôt « d'adaptation hédonique » aujourd'hui. Quels que soient

LA PYRAMIDE DE MASLOW

D'après le psychologue Abraham Maslow (1908-1970), nos besoins peuvent être représentés sous forme de pyramide. Le socle comporte les besoins physiologiques de base (manger, s'abriter...). Suivent le sentiment de sécurité, d'appartenance à un groupe, d'estime de soi, couronnés par le besoin de s'accomplir. Cette représentation simple permet de comprendre pourquoi l'argent serait une cause nécessaire mais non suffisante au bien-être : le sentiment de réalisation de soi est certes essentiel au bonheur, mais nécessite au préalable d'avoir gravi tous les échelons de la pyramide. ● F.T.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

© BOLIGAN

les bouleversements qui affectent notre existence, le seuil de ce qu'on considère comme une situation neutre ou ordinaire finirait par être redéfini, et avec lui ce qui nous rend triste ou heureux. L'hypothèse de P. Brickman et D. Campbell explique ainsi qu'un millionnaire puisse trouver normal de partir aux Philippines, sans que cela lui apporte beaucoup de bonheur, tandis qu'une personne pauvre se réjouisse de voyager tout court, même à côté de chez elle.

La théorie de l'adaptation a cependant été remise en question et affinée. Selon le psychologue Yves-Alexandre Thalmann ❹, des études plus récentes montrent que les gagnants au loto voient généralement leur niveau de stress diminuer et les affects positifs augmenter, durant les deux années qui suivent leurs gains. Il existe certes un effet de seuil : la satisfaction de vie croît de moins en moins vite quand on gagne de plus en plus d'argent. Mais elle progresse tout de même. Pour expliquer ces tendances apparemment contradictoires, Y.-A. Thalmann suggère de distinguer la fréquence du bonheur et son intensité : « *Des instants de satisfaction peu intenses, mais plus fréquents, pourraient produire un effet différent de moments de forte exaltation, quoique plus rares.* » Autrement dit, l'aisance financière permettrait de multiplier les plaisirs du quotidien, accroissant le bien-être général, tout en rendant plus exceptionnels des écarts positifs par rapport à cette norme. Autre nuance importante : les personnes riches ont généralement des loisirs actifs (sport, musique…), tandis que les plus pauvres ont davantage tendance à regarder la télévision, à surfer sur Internet ou à se reposer. Or les occupations actives et intentionnelles sont connues pour procurer davantage de petits moments de satisfaction. Il faudrait donc ajouter une troisième branche au proverbe : « *L'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue, à condition de bien le dépenser.* »

CAPITAL SOCIAL

La question a aussi une dimension culturelle et sociale, si l'on en croit les auteurs de *Les Français, le bonheur et l'argent* (2018). Leur enquête indique que la France est le pays d'Europe où l'argent joue le plus grand rôle dans le bien-être des individus. À revenus et conditions de vie similaires, les Français se déclarent moins heureux que les autres Européens. En France, la mobilité sociale joue peu et la défiance envers les institutions et les figures d'autorité reste importante. Le capital financier tendrait dès lors à se substituer au capital social : en acquérir rassurerait sur notre capacité à nous projeter dans l'avenir et à pouvoir profiter de la vie. De ce point de vue, revaloriser les liens sociaux et l'égalité des chances aiderait à ce que l'argent compte moins dans le sentiment de réussite et de bien-être des Français.

● FABIEN TRÉCOURT

❶ L'Observatoires des inégalités/Insee, « L'argent fait-il le bonheur ? », 14 avril 2022.

❷ Richard Easterlin, « Does economic growth improve the human lot ? Some empirical evidence », *in* Paul David et Melvin reder (dir.), *Nations and Households in Economic Growth. Essays in honor of Moses Abramovitz*, Academic Press, 1974.

❸ Paul Brickman et Donald Campbell, « Hedonic Relativism and Planning the Good Society », *in Adaptation Level Theory*, Academic Press, 1971.

❹ Yves-Alexandre Thalmann, « Et si l'argent faisait – finalement – le bonheur ? », *Cerveau & Psycho*, n° 139, janvier 2022.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

© BOLIGAN

LA SOBRIÉTÉ VOLONTAIRE EST-ELLE L'AVENIR DE LA CONSOMMATION ?

Au nom de l'urgence écologique, de plus en plus de citoyens prônent un mode de vie plus frugal. Mais le vrai salut pourrait venir de la crise énergétique mondiale qui oblige à faire des économies. **DOMINIQUE DESJEUX**

« *Acheter plus ne rend pas plus heureux* » est le leitmotiv des tenants de la frugalité volontaire, de la décroissance et de la déconsommation. Cette aspiration, qui s'inscrit pour une bonne part dans des pratiques quotidiennes en faveur d'une transition énergétique, fait régulièrement la « une » des médias, et tient une bonne place dans les discours de certains hommes et femmes politiques. En travaillant moins, en consommant moins et mieux, il s'agit de contribuer à sortir nos sociétés d'une trop forte dépendance aux énergies fossiles.

Véritables « pionniers », ses défenseurs sont dotés d'une forte croyance – ici écologique – qui leur permet d'agir en faveur des énergies alternatives ou du maintien de la biodiversité, tout en pratiquant une vie frugale malgré les contraintes qui se dressent devant eux.

Certains vont acheter des légumes locaux dans une Amap, pratiquer le vélo, développer la permaculture, faire la cuisine, laver les couches en tissu de leur bébé, vendre dans un vide-grenier ou acheter des produits de seconde main ❶. D'autres, plus attachés à l'action collective, vont construire leurs logements, se retirer dans un village pour vivre en commun ou mutualiser l'usage de la machine à laver le linge afin d'économiser l'eau et les matériaux nécessaires à leur fabrication. Ils représentaient 14 % des Français sans problème de revenu, en 2014 ❷. En 2019, *Le Monde* confirme que la consommation n'a pas baissé et que les Français ne sont pas plus frugaux.

Si cet idéal de frugalité bénéficie d'une forte visibilité, il ne concerne en pratique qu'une frange limitée

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

de la population. C'est surtout un sujet conflictuel : 21 % des Français déclarent vouloir consommer plus et 27 % moins ❸. En effet, près d'un Français sur deux (48 %) déclarait en 2014 – c'est-à-dire après la dernière grande crise économique qu'a été 2008 – ne pas consommer autant qu'il le souhaiterait en raison d'un pouvoir d'achat jugé insuffisant pour atteindre la consommation minimale visée par les défenseurs de la frugalité volontaire.

Or, l'expérience nous montre justement que sans une contrainte forte, d'ordre économique notamment, les individus ont peu de chance de diminuer leur consommation.

NAISSANCE DE LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION

L'histoire nous en donne une bonne illustration à travers la crise économique qui, au milieu du 18e siècle, annonce la révolution industrielle. L'Angleterre est en pleine crise démographique. Elle n'arrive plus à nourrir, habiller et équiper sa population faute d'une surface suffisante pour l'élevage des moutons dont la laine est nécessaire à la confection des vêtements. Elle manque de bois pour la construction des maisons, des navires et de la petite industrie. Elle surmontera la crise grâce une nouvelle énergie fossile, le charbon, qui détrône les bioénergies, et à la conquête de nouveaux territoires coloniaux dont l'Amérique du Nord.

C'est le début d'une nouvelle expansion mondiale qui donnera naissance à la société de consommation. D'abord réservée à la bourgeoisie et à la classe moyenne, elle s'étend aux classes populaires à partir de 1920 aux États-Unis, de 1945 en Europe de l'Ouest et des années 1990 en Asie. L'émergence des énergies fossiles – charbon, pétrole et gaz – puis, après 1945, de

21 % des Français déclarent vouloir consommer plus et 27 % moins.

l'énergie nucléaire joue un rôle central dans le développement de la production des biens de consommation et des services que nous connaissons aujourd'hui.

La question énergétique est désormais un enjeu global puisque c'est l'ensemble de la classe moyenne mondiale qui utilise de l'électricité pour faire fonctionner une centaine d'objets présents en moyenne à domicile. Cette situation contribue directement au réchauffement climatique tant que les énergies fossiles ne seront pas remplacées par des énergies alternatives. Dès lors, la révolution énergétique qui demande de diminuer la consommation ne peut être que mondiale.

Or, l'accès aux ressources énergétiques rares ou limitées est devenu de plus en plus conflictuel au fur et à mesure que la demande de consommation augmentait, faisant ces deux dernières décennies de la consommation un sujet brûlant.

VERS UNE ÉCONOMIE DE PÉNURIE

L'entrée des classes moyennes urbaines chinoises, brésiliennes, indiennes et russes dans la société de consommation provoque une forte hausse du prix des matières premières, de l'énergie et des « protéines » (soja). Cette flambée de l'essence et des produits alimentaires pèse sur les catégories les plus fragiles, accroissant les tensions entre classes sociales ❹, comme en témoigne le mouvement des Gilets jaunes.

Ces dernières années, trois crises majeures – sanitaire (covid-19, 2020), logistique (2021) et militaire avec la guerre en Ukraine (2022) – sont venues imposer de nouvelles contraintes. Le ralentissement du système d'approvisionnement mondial par manque de containers crée de l'inflation, notamment des prix de l'énergie, qui écorne le budget des ménages. Dans le même temps, l'inflation se traduit par la remontée des taux d'intérêt et donc du coût de la dette. Autant de facteurs qui concourent à la mise en place d'une économie de pénurie et donc à une consommation plus sobre.

Nécessaire pour limiter les conflits liés à la compétition autour des ressources naturelles et le réchauffement climatique, cette baisse de la consommation se heurte à la justice sociale et à la survie des entreprises. Une tension qui explique l'attraction des citoyens pour les régimes populistes, qui ne font pas de l'écologie leur priorité. Or, la bonne volonté des tenants de la sobriété volontaire ne suffira pas à diminuer la consommation d'énergie fossile. Elle nécessitera probablement une bonne dose de planification et de contrainte qui pèsera plus sur les classes moyenne et moyenne supérieure que sur les ultrariches.

DOMINIQUE DESJEUX
Anthropologue, professeur émérite à l'université de Paris-V, il a dirigé, avec Philippe Moati, *Consommations émergentes. La fin d'une société de consommation ?*, Le Bord de l'eau, 2016.

❶ Fabrice Clochard et Dominique Desjeux (dir.), *Le Consommateur malin face à la crise*, 2 t., L'Harmattan, 2013.
❷ Nicolas Siounandan, Pascal Hébel Pascal et Justine Colin, « En marge de la crise : émergence d'une frugalité choisie », Credoc, *Consommation et modes de vie*, n° 266, avril 2014.
❸ Dominique Desjeux, « Et si l'utopie de la décroissance devenait une pratique de masse ? » *in* Olivier Badot et Philippe Moati (dir.), *Utopies et consommation*, EMS, 2020.
❹ Dominique Desjeux, *L'Empreinte anthropologique du monde. Méthode inductive illustrée*, Peter Lang, 2018.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

LE RICHE, UNE CIBLE POUR LA LITTÉRATURE ?

Dès l'Antiquité, lorsque la littérature occidentale parle d'argent, c'est souvent pour en montrer les ressorts les plus sombres. Dominateurs, avares ou flambeurs, les riches sont guettés par le ridicule, et souvent par la chute. Tour d'horizon de quelques grands archétypes. JEAN-LOUIS FABIANI

Un spectre hante la littérature : celui de l'homme riche, dominant mais aussi dominé par cet argent. La puissance sociale conférée par la fortune ne préserve pas de la déchéance, au contraire. La quête de l'argent pour l'argent y est présentée comme une perversion : en évoquant dans *L'Énéide* la soif de l'or (*auri sacra fames*), le poète Virgile confère à ce thème une force qui transcende les contextes. De l'économie antique au capitalisme industriel en passant par la Renaissance, l'avidité du riche est un motif récurrent de la littérature, bien que les modes d'accumulation de la richesse soient très différents. Sans prétendre à l'exhaustivité, en voici quelques grandes figures.

USURE ET AVARICE

L'évocation d'une soif de l'or installe le goût de la richesse dans l'espace du dérèglement et du comportement compulsif. La critique de l'accumulation de l'argent ou des biens s'inscrit dans une longue tradition de dénonciation de l'ostentation, dont on peut trouver la première formulation en Occident sous la plume du Romain Pétrone dans *Satyricon* (fin du Ier siècle apr. J.-C.) : Trimalcion, esclave affranchi et enrichi, est le modèle du nouveau riche exhibitionniste et vulgaire, dont les dépenses et la conduite ne parviennent pas à donner le change ❶. L'idée selon laquelle l'argent récemment (et quelquefois mal) acquis est d'une autre nature que celui qui a été accumulé par une aristocratie puis une bourgeoisie de vieille roche, s'installe à ce moment et ne cessera plus d'irriguer la littérature.

En témoigne l'exploration des différentes pathologies de l'argent. Dans *Le Marchand de Venise* de William Shakespeare (1564-1616), usurier acharné, Shylock est considéré comme l'un des archétypes de l'antisémitisme littéraire, bien que l'auteur lui ait attribué une célèbre tirade sur l'humanité des Juifs et la stupidité de la haine qui les accable. Cette dernière vient nuancer l'image négative du personnage, pour part victime de son rival chrétien Antonio, qui le méprise et fait péricliter ses affaires avant d'être lui-même l'objet d'un revers de fortune. Dans cette Venise commerciale, où l'art de

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 8:04:16 PM

la rumeur, le goût pour les fortunes rapidement acquises règnent en maître, les violences sont constantes.

L'avarice d'Harpagon est une autre forme de pathologie régulièrement évoquée en littérature. Dans *L'Avare* (1668), Molière (1622-1673) s'inspire de *La Marmite* (elle aussi pleine d'or) de Plaute (254-184 av. J.-C.) pour décrire avec cruauté l'attitude d'un vieux bourgeois obsédé par sa cassette et prêt à tout pour la conserver en privant ses filles de leur dû. La comédie illustre le rétrécissement mental que suscite l'avarice tout en portant le regard sur l'obscène désir de jouir que le bourgeois éprouve aux dépens de son entourage. L'argent le fascine au point de le dépouiller de son humanité. Bien plus tard, dans *Gobseck* (1830) à l'origine intitulé *L'Usurier*, Honoré de Balzac (1799-1850) poursuit l'analyse de l'avarice, qu'il intègre à une critique plus vaste du rôle de l'argent dans la vie sociale.

Au 19e siècle, la relation à l'argent et à la richesse occupe une place centrale dans le roman, qui connaît alors une forme d'âge d'or en Europe. Balzac fut l'analyste méthodique des mécanismes de la rente – très présente à son époque – et de la frustration des ambitieux qui rêvent de s'élever dans l'échelle sociale grâce à leurs talents. Les conseils de Vautrin, ancien forçat échappé du bagne, sans foi ni loi, à Rastignac dans *Le Père Goriot* en sont une bonne illustration : « *Si donc vous voulez promptement la fortune, il faut être déjà riche ou le paraître. Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups ; autrement on carotte, et votre serviteur ! Si, dans les 100 professions que vous pouvez embrasser, il se rencontre dix hommes qui réussissent vite, le public les appelle des voleurs. Tirez vos conclusions. Voilà la vie telle qu'elle est.* »

La leçon d'immoralisme chez Balzac est un antidote à l'illusion méritocratique. En toutes circonstances, mieux vaut hériter que travailler. La richesse n'a pas de morale et, pire encore, n'a que faire du talent. Vautrin s'inscrit en faux contre l'idéologie de la mobilité

Delivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

et du mérite, qui constitue le moteur symbolique des sociétés modernes. La richesse au 19e siècle est en effet caractérisée par sa stabilité : l'intrigue des grands romans de la première moitié du siècle demeure centrée sur la question de l'héritage et secondairement sur celle du marché matrimonial qui permet de conserver ou d'augmenter les fortunes.

VANITÉ ET VACUITÉ

Dans *Orgueil et préjugés* (1813), Jane Austen (1775-1817) relate la quête désespérée d'un riche mari des jeunes filles sans fortune. Comme chez Balzac, l'argent et la richesse ont beaucoup plus d'importance que les qualités morales. Fitzwilliam Darcy, le jeune homme aisé au centre de l'intrigue, ressent une vraie sympathie pour Elizabeth, jeune femme sans grand revenu. Un intérêt que celle-ci ne saisit pas au premier abord, car elle n'a pas perçu qu'il était sur le marché matrimonial. La description grinçante d'une société dirigée par l'argent dans laquelle J. Austen excelle n'épuise pas la question des sentiments : l'orgueil et les préjugés sont fondés sur des évaluations de la qualité des individus qui ne sont pas entièrement liés à leur fortune.

C'est à Émile Zola (1840-1902) qu'il revient de décrire, en particulier dans *Au bonheur des dames*, les ressorts du nouveau capitalisme, qui émerge dans la seconde moitié du 19e siècle. L'homme de lettres analyse avec soin la mécanique de l'enrichissement et le caractère primordial de la circulation de l'argent dans les relations sociales, qui alimentent les succès les plus éclatants comme les chutes les plus brutales. Cependant, contrairement aux idées reçues, ce n'est pas la critique sociale qui intéresse Zola au premier chef : « *Je n'attaque ni ne défends l'argent, je le montre comme une force nécessaire jusqu'à ce jour, comme une force de civilisation et de progrès* », écrit-il ❷.

De son côté, lorsque Marcel Proust (1871-1922) rend compte dans ses romans des formes de circulation de la réputation au sein de la société parisienne du début du 20e siècle, il construit une véritable économie symbolique où la richesse est en interaction constante avec d'autres propriétés sociales. Comme l'a montré Jacques Dubois ❸, professeur émérite de philosophie à l'université de Liège, on ne peut pas comprendre les relations psychologiques entre les personnages (dont les « intermittences du cœur » constituent l'aspect le plus spectaculaire) si l'on ne met pas l'accent sur le fait que « *tout dans* La Recherche *est lisible selon la dure loi de l'échange commercial* ». La scène mondaine est une scène de théâtre, mais avant tout « *un marché sur lequel tout participant se comporte de façon vénale, n'y cherchant rien d'autre que ses avantages* », remarque-t-il. Les échanges symboliques sont des procédures d'évaluation réciproque affectées par la ruse et le bluff.

> « JE N'ATTAQUE NI NE DÉFENDS L'ARGENT, JE LE MONTRE COMME UNE FORCE NÉCESSAIRE JUSQU'À CE JOUR, COMME UNE FORCE DE CIVILISATION ET DE PROGRÈS. »
>
> **ÉMILE ZOLA**
> ÉCRIVAIN, AUTEUR DE DE LA SÉRIE DE ROMANS LES ROUGON-MACQUART

La lecture sociologique de Proust permet de mettre au jour l'entrelacs permanent des structures (formes et espèces de capital, positions objectives) et des conjonctures (effets de mode, disgrâces physiques, absence de finesse dans le jeu social).

Les différences de fortune entre riches sont souvent dépeintes de manière plus simple, voire simpliste. *Gatsby le magnifique* (1925) de Francis Scott Fitzgerald (1896-1940) reste le meilleur exemple d'une sorte de guerre des trains de vie qui consume la classe de loisirs de la côte est américaine, condamnée à la vanité et à la vacuité.

HORS DE L'OCCIDENT

Ces quelques remarques ne sauraient épuiser le sujet. Elles sont avant tout une invitation à identifier la vigueur de la critique sociale, morale ou politique de la richesse, qui travaille les représentations littéraires.

Les littératures non occidentales ouvrent ainsi sur d'autres visions de la richesse dans les œuvres de fiction. Dans *The Girl with a Louding Voice* (2020) ❹, peinture ravageuse des habitudes des nouveaux riches de Lagos (Nigeria) signée Abi Daré, la mécanique implacable de l'argent peut être déjouée par la prise de parole des dominés, loin du constat fataliste d'une bonne partie des exemples évoqués ici.

JEAN-LOUIS FABIANI
Professeur de sociologie à Central European University (Vienne, Autriche). Il a récemment publié *La Sociologie. Histoires, idées et courants* (éd. Sciences Humaines, 2021).

❶ Paul Veyne, « Vie de Trimalcion », *Annales*, vol. XVI, n° 2, mars-avril 1961.
❷ Colette Becker et Agnès Landes, *Au Bonheur des Dames. Émile Zola*, Hatier, 2002.
❸ Jacques Dubois, *Pour Albertine. Proust et le sens du social*, Seuil, 1997.
❹ Abi Daré, *The Girl with a Louding Voice*, Sceptre, 2020.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

LES FEMMES, TOUJOURS LÉSÉES

Salaires, héritage… Les femmes, en matière de patrimoine, restent souvent désavantagées par rapport aux hommes.

En 2015, l'écart de patrimoine entre les femmes et les hommes s'élevait à 16 %. Comment expliquer la persistance de telles disparités alors que sur le papier, les femmes ont acquis les mêmes droits que les hommes, qu'il s'agisse d'ouvrir un compte bancaire ou de travailler sans l'accord de leur mari ?

Une bonne partie du problème vient du fait qu'elles travaillent moins que leurs homologues masculins, notamment en raison du temps partiel, voulu ou subi, qui engendre une perte de salaire. Les femmes consacrent en moyenne 20 h par semaine à leur activité professionnelle, contre 33 h pour les hommes.

Et même lorsqu'elles exercent à temps plein, en moyenne, elles gagnent moins qu'eux : le différentiel était de 16,8 % en 2017 (Insee). Avec des rémunérations inférieures, les femmes peuvent moins recourir à l'épargne et à des placements financiers pour se constituer un patrimoine.

En cause également : le partage du patrimoine. Dans *Le Genre du Capital. Comment la famille reproduit les inégalités* (La Découverte, 2020), les sociologues Céline Bessière et Sibylle Gollac montrent que les représentations des familles comme celles des notaires concernant l'héritage restent marquées par la volonté de léguer tous les biens familiaux à un seul et même héritier, ce dernier étant le plus souvent un homme. Ainsi, lorsque les biens sont transmis à l'un des enfants – maison, entreprise, terres –, ce sont plus souvent les fils, notamment les fils aînés, qui les reçoivent. Les filles perçoivent de l'argent en compensation. Il s'agit bien d'une question de sexe, et non de position dans la fratrie, puisque les filles uniques héritent moins souvent de biens immobiliers que les garçons uniques (19 % contre 25 %).

…ET EN CAS DE SÉPARATION

Les dispositifs juridiques qui permettent cette transmission créent des inégalités de sexe. En effet, les notaires et les avocats recourent souvent au principe de la comptabilité inversée. Il consiste à déterminer le montant du patrimoine à partager non pas en fonction des prix du marché, mais selon les compensations financières que peut verser le repreneur potentiel aux autres ayants droit – parent survivant, autres frères et sœurs. Conséquence immédiate, le montant des biens à partager est souvent sous-évalué et ceci avec l'accord de tous les héritiers qui y trouvent un intérêt : payer moins d'impôts sur la succession.

Ce schéma se reproduit en cas de séparation d'un couple. Lorsqu'un des deux membres garde le domicile commun, c'est le plus souvent l'homme : 43 % des cas contre 32 % des cas pour la femme. Si le couple est propriétaire du bien, c'est le plus souvent le mari qui le rachète (46 % des cas contre 30 % des cas, la conjointe). De nouveau, la valeur du bien est fixée par rapport aux revenus dont dispose l'homme pour racheter la part de son ex-conjointe.

Certaines de ces inégalités de richesses pourraient se corriger, par exemple, en revoyant à la baisse l'imposition des successions, en particulier pour les plus modestes, afin d'éviter que les biens soient sous-évalués.

● MAUD NAVARRE

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

MONTRE-MOI TES COMPTES, JE TE DIRAI COMMENT TU AIMES

Organisation des comptes bancaires, répartition des dépenses... La gestion de l'argent au sein des couples est une question sensible qui en dit long sur la relation. JUSTINE CANONNE

« *La question s'est posée quand on a emménagé ensemble en 2008,* se souvient Aurore. *On a alors décidé d'ouvrir un compte commun tout en conservant nos comptes bancaires personnels : on payait nos dépenses communes, comme le loyer ou la nourriture, en partageant à 50/50 par des virements automatiques vers le compte joint. Cela s'est fait assez naturellement.* » Si Aurore et Frédéric, habitants de Saône-et-Loire, ensemble depuis une vingtaine d'années, évoquent spontanément l'organisation de leurs finances, le sujet, touchant directement à l'intimité des couples, reste souvent tabou. Comme si l'argent, perçu comme un peu « sale » *(p. 30)*, était inconciliable avec l'amour, forcément désintéressé ; comme si les sentiments ne pouvaient avoir affaire avec la gestion des deniers... La gestion de l'argent au sein du couple soulève de multiples questions, sur lesquelles la recherche en sciences sociales a décidé de se pencher.

L'organisation des comptes bancaires est un premier aspect important de la gestion pécuniaire conjugale. D'après une enquête de l'Insee datant de 2012 ❶, trois couples français sur cinq optent pour un compte commun, avec une surreprésentation des couples mariés et/ou avec enfants. Parmi ceux qui refusent ce mode de fonctionnement, la moitié utilise des comptes bancaires séparés, l'autre combinant comptes indivi-

© BOUGAN

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

duels et compte joint. S'il est difficile d'avoir des données plus récentes, c'est que « *le sujet est éminemment intime et délicat* », pointe la chercheuse en sciences de gestion Sarah Benmoyal-Bouzaglo qui, avec sa consœur Corina Paraschiv, étudie la manière dont les couples organisent leurs finances.

UNE CERTAINE CONCEPTION DE L'AMOUR

À partir de propos recueillis dans le cadre de leurs travaux ❷, elles montrent que cette organisation reflète, dans une certaine mesure, la conception de la relation amoureuse. Ainsi, les adeptes de la mise en commun sont souvent dans un idéal fusionnel, refusant d'adopter une logique comptable dans leur relation amoureuse. S'aimer est indissociable d'une sorte de partage inconditionnel, dans lequel les comptes d'apothicaire n'ont pas leur place. À l'inverse, les couples qui optent pour des comptes individuels cherchent davantage à préserver leur indépendance financière, à s'offrir une autonomie décisionnelle, ou encore à limiter les difficultés en cas de séparation.

Les chercheuses relèvent par ailleurs un souci d'équité qui pousse une majorité de conjoints à opter pour une répartition des dépenses proportionnelle au niveau de revenu de chacun. Un mode de gestion qui encore une fois reflète les valeurs du couple. « *Au début de notre relation, nous avions d'importantes différences de revenus : j'étais déjà salarié, Aurélia était étudiante,* se rappelle Quentin, marié, deux enfants, en couple depuis une douzaine d'années. *On a donc choisi un partage au* prorata *de nos revenus pour les dépenses les plus importantes, soit deux tiers/un tiers pour le loyer, et de payer chacun la moitié pour les dépenses courantes comme l'alimentation* », ajoute Aurélia.

Une organisation qui a perduré depuis, « *toujours en connaissance de cause* », complète Quentin : « *Après l'achat de notre maison à Poitiers, on a conservé cette proportion deux tiers/un tiers pour l'emprunt immobilier.* » En contrepartie, Quentin est propriétaire des deux tiers de la maison. « *On ne souhaite pas que l'un ou l'autre se sente lésé, que cette question de l'argent crée de la rancœur entre nous. Car, pour nous, une répartition équitable est un facteur de confiance dans notre couple* », précise Quentin.

Le mode de gestion financière au sein des couples évolue relativement peu avec le temps : toujours d'après l'Insee, 90 % des couples ne reviennent pas sur l'organisation initiale au cours de leur relation. Ce qui pourrait s'expliquer par la difficulté pratique à remettre en cause le « contrat de départ », tacite ou ouvertement discuté entre conjoints (et ce, même si l'un d'eux en fait expressément la demande).

UNE DIMENSION POLITIQUE

L'organisation des finances conjugales recouvre enfin une dimension politique. Elle soulève, par exemple, la question de la place des femmes dans le couple hétérosexuel, souvent caractérisé par des disparités de revenus hommes-femmes, ou encore celle d'un système de protection sociale originellement assis sur une logique d'ayants droit. Ainsi que l'a montré l'économiste Hélène Périvier dans son ouvrage *L'Économie féministe* (2020), le système social d'après-guerre est historiquement bâti sur les cotisations du travailleur, généralement masculin, l'épouse et les enfants étant ses ayants droit, dépendant de fait économiquement du premier. C'est d'ailleurs l'un des arguments mobilisés, aujourd'hui encore, en faveur d'une réforme du quotient conjugal. La question est revenue sur le devant de la scène en mars dernier, lorsqu'Emmanuel Macron a proposé de l'étendre aux couples en union libre.

Le débat sur la « déconjugalisation » de l'allocation pour adultes handicapés (AAH), également au cœur de l'actualité, en est aussi une bonne illustration, relève S. Benmoyal-Bouzaglo. L'AAH versée à une personne en situation de handicap prend en effet en compte le niveau de revenu du conjoint : plus le revenu de ce dernier est élevé, plus le montant de l'AAH versée diminue.

La déconjugalisation de l'AAH permettrait d'y remédier, en ne prenant plus en compte le revenu du conjoint dans le calcul du montant de l'allocation, contribuant ainsi à l'autonomie financière des personnes en situation de handicap. Une proposition qui ne va pas de soi. « *L'individualisation de l'AAH remettrait en cause l'ensemble de notre système sociofiscal* (...) *fondé sur la solidarité familiale, conjugale...* », s'était émue la députée de la majorité présidentielle, Véronique Hammerer, l'année dernière dans l'hémicycle lors des débats parlementaires sur le sujet. Des propos qui sous-entendent en couple une mise en commun totale et systématique des ressources. Ce qui, en pratique, n'est pas toujours la règle...

● JUSTINE CANONNE

❶ Sophie Ponthieux, « La mise en commun des revenus dans les couples », *Insee Première*, n° 1409, 26 juillet 2012.

❷ Sarah Benmoyal-Bouzaglo et Corina Paraschiv, « Quand amour et argent doivent rimer au quotidien... Un agenda de recherche sur la gestion des finances au sein des couples », *Gérer et comprendre*, n° 143, 2021/1.

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

BIOGRAPHIE
Jeanne Lazarus est chercheuse au CNRS, membre du Centre de sociologie des organisations de Sciences Po, spécialiste de la banque de détail et de l'argent des ménages, elle est l'autrice de plusieurs ouvrages, dont *Les Politiques de l'argent* (Presses universitaires de France, 2022).

ENTRETIEN

JEANNE LAZARUS
COMMENT L'ÉTAT VEILLE SUR VOTRE ARGENT

Depuis les années 1960, l'État s'appuie sur les banques pour sécuriser les finances des ménages, notamment les plus modestes. Avec la privatisation du secteur bancaire, l'encadrement a laissé place à une logique de responsabilisation, anxiogène et peu efficace.

Dans *Les Politiques de l'argent*, vous vous penchez sur la manière dont l'État encadre l'argent des ménages, carburant de la consommation. De quand ces politiques datent-elles ?

Elles remontent aux années 1960, au moment où les pouvoirs publics encouragent les ménages à recourir au compte bancaire. Les lois Debré de 1966-1967 simplifient l'ouverture des guichets : en cinq ans, le nombre de ménages possédant un compte passe d'à peine 20 % à 75 %.

Les plus grandes banques sont alors des entreprises publiques et ont pour mission de s'ouvrir aux particuliers, avec des produits bancaires peu nombreux et extrêmement régulés. La sphère publique, en lien avec le secteur privé, œuvre à la stabilisation des finances des ménages par l'épargne, notamment pour le logement ; par l'apprentissage de l'usage des outils bancaires ; et un développement prudent, mais réel du crédit à la consommation, comme immobilier. Les assurances sociales ont sécurisé l'argent des ménages du côté de la production ; les banques ont la mission de le faire du côté de la consommation.

Comment ces politiques ont-elles évolué ?

Ce modèle est ébranlé à partir des années 1980 et surtout 1990 par la libéralisation de la réglementation puis la privatisation des banques, qui prennent un tournant commercial : les usagers deviennent des clients à qui il s'agit de vendre des produits financiers.

Ce virage intervient alors que le marché du travail est lui aussi déstabilisé. Le fossé croissant entre les « inclus » de la société de marché, et les « exclus » qui ne parviennent pas ou plus à s'y arrimer, existe aussi dans les banques.

Des universitaires, hauts fonctionnaires et associations, à l'image du Secours catholique, se mobilisent alors pour permettre à tous les citoyens d'avoir accès au système bancaire dans de bonnes conditions. Cette mobilisation de plus de quinze ans conduira à faire de l'inclusion bancaire partie intégrante du plan de lutte contre la pauvreté de 2012, puis de la loi bancaire de 2013. Cette dernière instaure une série de mesures de protection des plus fragiles, notamment une offre spécifique, qui permet à cette clientèle d'avoir un compte bancaire et des services de base pour seulement quelques euros par mois.

Quel rôle les banques jouent-elles plus spécifiquement dans ce système ?

Longtemps pointées du doigt pour les frais exorbitants alors pratiqués, elles se sont faites, depuis le début des années 2000, les partenaires des associations et des pouvoirs publics dans la lutte contre l'exclusion bancaire. Elles ont notamment développé des systèmes de détection des clients en difficulté, mais aussi de l'accompagnement et parfois des initiatives d'éducation budgétaire et financière.

Par ces efforts envers les clients les plus fragiles, les banques ont aussi cherché à limiter la régulation de leurs pratiques commerciales « standard ». Cet enjeu est permanent pour elles : par exemple, dans la loi bancaire de 2013, certains parlementaires voulaient plafonner les frais bancaires pour tous les clients, mais les banques ont mené un intense *lobbying* pour s'assurer que ce plafonnement ne touche que les clients fragiles.

Assiste-t-on pour autant à un abandon des politiques sociales ?

Les politiques sociales ne disparaissent pas totalement mais évoluent. L'État ne renonce pas à protéger les ménages, en particulier les plus fragiles, mais il assure

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

© SAMUEL BERTHET

moins directement cette protection. Le secteur marchand est de plus en plus sollicité pour seconder les pouvoirs publics, dont le rôle devient notamment de préparer la population à affronter et à s'adapter aux risques de la société de marché, dans un climat de soubresauts économiques et financiers.

En termes théoriques, en suivant le sociologue danois Gosta Esping-Andersen, on a longtemps affirmé que la protection sociale se caractérisait par la « démarchandisation », c'est-à-dire des transferts d'argent qui répondent à des logiques sociales et non à des logiques de marché. Ici, au contraire, la nouveauté est de penser que l'accès au marché peut être protecteur. C'est ainsi, par exemple, que le marché du crédit s'est développé aux États-Unis. L'État américain considère que son rôle est de permettre aux citoyens d'accéder au crédit, notamment lorsqu'ils connaissent des accidents. En France, au contraire, on a longtemps pensé que le crédit devait être réservé aux individus suffisamment insérés économiquement pour ne pas prendre de risque.

De quelle manière ces mesures sont-elles vécues par les ménages ?

Mis en œuvre dans une logique de rationalisation budgétaire de l'État, ce modèle fondé sur la responsabilisation des ménages est bien plus anxiogène que celui qui prévalait jusqu'aux années 1980. Ces politiques, menées sans presque aucun transfert d'argent public en direction des plus modestes, apportent une protection insuffisante en pratique. Les mesures d'inclusion bancaire et d'éducation budgétaire ne peuvent pas pallier des difficultés structurelles.

Ces politiques s'adressent à ce que mes interlocuteurs – acteurs publics, associatifs ou banques – appellent les « classes moyennes fragiles ». Cette catégorie, floue, décrit une population en emploi ou proche de l'emploi qui a du mal à joindre les deux bouts, par opposition à une population stigmatisée comme étant « assistée », contribuant à dévaloriser l'image de l'aide publique.

Comment rendre ces politiques d'inclusion bancaire plus efficaces ?

L'efficacité de ces politiques dépend de ce que l'on en attend : j'ai assisté à des formations d'éducation budgétaire extrêmement efficaces, en ce qu'elles transmettaient des manières de faire ses comptes, d'organiser son budget, qui aidaient réellement les participants, notamment à trouver des marges de manœuvre dont ils et elles n'avaient pas conscience. De même, la médiation entre un créancier et un débiteur est souvent un moyen de trouver des solutions et d'alléger l'angoisse de personnes qui n'arrivent plus à faire face à leurs engagements financiers. En revanche, ces politiques ne sont pas efficaces pour réduire la pauvreté de façon structurelle.

● **PROPOS RECUEILLIS PAR JUSTINE CANONNE**

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

POUR PROLONGER LA LECTURE

Les sources de ce dossier

- ***Choisir rationnellement. Une introduction philosophique à la théorie de la décision***
  Mikaël Cozic, éd. Matériologiques, à paraître à l'été 2022.
- ***L'Argent***
  Michel Wieviorka (dir.), éd. Sciences Humaines, 2010.
- ***La Sagesse de l'argent***
  Pascal Bruckner, Grasset, 2016.
- **« L'argent, maître invisible »**
  Camille Riquier (coord.), *Esprit*, n° 456, juillet-août 2019.
- **« L'argent fait-il le bonheur ? »**
  Rapport de l'Observatoire des inégalités/Insee, 14 avril 2022.
- ***Posséder. Pourquoi nous voulons toujours plus que ce que nous avons***
  Bruce Hood, FYP, 2021.
- ***Pléonexie***
  Dany-Robert Dufour, Le Bord de l'eau, 2015.
- ***La Signification sociale de l'argent***
  Viviana Zelizer, Seuil, 2005.
- ***Le Genre du capital. Comment la famille reproduit les inégalités***
  Céline Bessière et Sibylle Gollac, La Découverte, 2020.
- ***Les Politiques de l'argent***
  Jeanne Lazarus, PuF, 2022.
- ***Sociologie de l'argent***
  Damien de Bric et Jeanne Lazarus, nouv. éd., La Découverte, coll. « Repères », 2021.
- **« Et si l'utopie de la décroissance devenait une pratique de masse ? Une rupture dans les processus d'innovation : de la recherche de l'hédonisme à la contrainte de frugalité »**
  Dominique Desjeux, *in* Olivier Badot et Philippe Moati , *Utopies et consommation*, EMS, 2020.
- **« Quand amour et argent doivent rimer au quotidien… Un agenda de recherche sur la gestion des finances au sein des couples »**
  Sarah Benmoyal-Bouzaglo et Corina Paraschiv, *Gérer et comprendre*, n° 143, 2021/1.
- ***Les Français et l'argent. 6 nouvelles questions d'économie contemporaine***
  Daniel Cohen et Claudia Senik (dir.), Albin Michel, 2021.
- ***Richesse et pauvreté chez les philosophes de l'Antiquité***
  Étienne Helmer (dir.), Vrin, 2016.
- **« Quelle place pour une "sobriété heureuse" ou un "hédonisme de la modération" dans un monde de consommateurs ? Entre (re) construction d'un *ethos* et tensions non résolues »**
  Yannick Rumpala, *L'Homme & la Société*, n° 208, 2018/3.
- ***L'Argent. Pour une réhabilitation morale***
  Antoine Spire, Autrement, 1992.

Pour faire un pas de côté

- ***L'argent a ses raisons que la raison ignore***
  Dan Ariely et Jeff Kreisler, Alisio, 2021.
- ***La Neuroéconomie. Comment le cerveau gère mes intérêts***
  Sacha Bourgeois-Gironde, Plon, 2008.

Les classiques à relire

- ***Sur la psychologie de l'argent* et *Philosophie de l'argent***
  Georg Simmel, 1900.
- ***Éthique à Nicomaque***
  Aristote, Flammarion, coll. « GF », 1997.

Podcasts, vidéos, articles en ligne

- **« Rends l'argent »**
  podcast de Titiou Lecoq, 2020, sur www.slate.fr/audio/rends-largent/

DANS LES ARCHIVES DE SCIENCES HUMAINES (WWW.SCIENCESHUMAINES.COM)

- **« L'argent »**
  Jean-François Marmion (coord.), *Le Cercle Psy*, n°36, mars-avril-mai 2020.
- **« Quand on aime, on ne compte pas… »**
  Martine Fournier, *Sciences Humaines*, n° 276, décembre 2015.
- **« Argent et transactions intimes »**
  Nicolas Journet, *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 16, septembre 2009.
- **« Gagner au loto, une "heureuse catastrophe" »**
  Xavier Molénat, *Sciences Humaines*, n° 216, juin 2010.
- **« Les métamorphoses de l'argent »**
  Philippe Cabin, *Sciences Humaines*, n° 112, janvier 2001.

ABONNEZ-VOUS

Sciences Humaines

Abonnement

1 an - 11 numéros

54 €* seulement

au lieu de ~~68,90 €~~*

Valable pour les particuliers en France métropolitaine.

Pour aller plus vite !
03 86 72 17 39
Code promo ESS12
(paiement par carte bancaire)

ÉTUDIANTS, INSTITUTIONS, ENTREPRISES, RETROUVEZ TOUTES NOS OFFRES EN SCANNANT CE QRCODE

Cochez les cases correspondantes :

☐ OUI, je m'abonne à l'offre 1 an - 11 numéros de Sciences Humaines au prix de _____ €
Je règle aujourd'hui la somme de _____ €

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par virement Banque Populaire Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 - BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom .....
Prénom .....
Société .....
Adresse .....
.....
CP Ville .....
Pays .....
Courriel .....

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :

Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

© BHAWAN SINGH/THE INDIA TODAY/GETTY

Membres du mouvement écoféministe indien Chipko enlaçant un arbre.

Ce courant philosophique et politique est né à la fin des années 1970 de la rencontre des luttes féministes et écologistes. Il postule que la domination patriarcale est à l'origine de la destruction de la planète. LAURENCE HANSEN-LØVE

RÉFÉRENCE

L'ÉCOFÉMINISME, UN MOUVEMENT INTERNATIONAL

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

Les théories écoféministes sont entrées comme par effraction dans le débat politique français au mois de novembre 2021. À l'occasion de la primaire écologiste organisée par le parti EELV (Europe Écologie Les Verts) en vue de l'élection présidentielle, une candidate, Sandrine Rousseau, s'est attiré les foudres de nombreux commentateurs en raison de certains de ses propos jugés extrémistes. « *Le monde crève de trop de rationalité, de décisions prises par des ingénieurs. Je préfère des femmes qui jettent des sorts* (référence aux sorcières, figures iconiques de l'écoféminisme) *plutôt que des hommes qui construisent des EPR* (des réacteurs nucléaires) », a-t-elle par exemple déclaré dans une interview au journal *Charlie Hebdo* le 25 août 2021. Des déclarations très critiquées par ses adversaires car jugées trop radicales, irréfléchies, voire obscurantistes.

Ce courant philosophique et politique, apparu dans les années 1970, part de l'hypothèse qu'il existerait un lien entre la domination masculine et le modèle économique responsable de la crise écologique. Selon les tenants de l'écoféminisme, l'oppression des femmes et la destruction de l'environnement sont toutes deux des produits de la société patriarcale.

L'écoféminisme s'est constitué aux États-Unis en tant que mouvement politique dans les années 1980. Aussi ample qu'hétérogène, il fédère à travers le monde des militants antinucléaires, écologistes, pacifistes et bien sûr des féministes de toute obédience.

Un groupe de femmes écoféministes manifeste dans le village inondé de Parthrad, Inde. Elles s'opposent à la construction de plusieurs milliers de barrages sur le fleuve Narmada (1999)..

LE POUVOIR MÂLE

En France, la théorie est d'abord mal accueillie. Et pour cause, l'influence de Simone de Beauvoir, entre autres, a contribué à enraciner l'idée que chaque individu est libre de choisir sa propre destinée. Dans l'existentialisme, la « nature » est une construction idéologique et sa mise en valeur philosophique une pure manipulation. « *On ne naît pas femme, on le devient* », écrivait la philosophe. De ce point de vue, l'écoféminisme a constitué le comble de l'hérésie.

Pourtant, c'est au pays de René Descartes et de S. de Beauvoir que les premières thèses écoféministes ont vu le jour à la fin des années 1970. Le 5 mai 1978, à la télévision, l'écrivaine et militante féministe française Françoise d'Eaubonne déclare : « *Les femmes se révoltent moins encore à cause du tort qu'on leur a fait qu'à cause du tort qui est fait à la nature, qui est un tel crime, qu'il devient finalement la disparition de toute l'espèce, hommes et femmes.* » F. d'Eaubonne est la première à employer le néologisme « écoféminisme » dans son livre *Le Féminisme ou la mort* (1974), en contrepoint de l'ouvrage *L'Utopie ou la mort*, écrit par René Dumont, le premier candidat écologiste à l'élection présidentielle en France, la même année.

Dans ce livre, elle montre comment les logiques de destruction de la nature et d'oppression des femmes trouvent toutes deux leur origine dans les normes du système patriarcal. Selon

Délivré à 353101 le 7/8/2022, 9:12:04 PM

© SAVITA KIRLOSKAR/REUTERS

elle, l'accaparement immémorial de la fertilité des sols et, par la même occasion, de la fécondité des femmes, qui repose sur l'exploitation et la destruction des ressources par le pouvoir mâle, n'est pas une conséquence d'un tel système puisqu'il en constitue la matrice.

F. d'Eaubonne se démarque ainsi du féminisme restreint des premières vagues (qui n'appelle pas à une transformation institutionnelle globale) et de toutes les formes de projets révolutionnaires qui, de son point de vue, se contenteraient de distribuer différemment le pouvoir mais sans changer fondamentalement le rapport entre les sexes. Il faut donc changer d'ère : « *Il s'agit d'arracher la planète au mâle d'aujourd'hui, pour la restituer à l'humanité de demain. C'est la seule alternative, car si la société mâle perdure, il n'y aura plus d'humanité demain* », proclame le manifeste de *Naissance de l'écoféminisme*, en 1974.

Le radicalisme subversif de F. d'Eaubonne ne fait pas école en France. Aux États-Unis, la philosophe américaine Mary Daly découvre la pensée de F. d'Eaubonne, dans les années 1980, puis la fait connaître. Dans le même temps, de nouvelles activistes féministes rejoignent le mouvement antinucléaire à l'occasion de scandales environnementaux. Ceux-ci en effet touchent toujours en priorité les populations les plus défavorisées et les plus vulnérables. Et les femmes se retrouvent en première ligne. Issues de cette mouvance, les premières activistes américaines se déploient hors des murs de l'université. L'une de leurs actions les plus spectaculaires, la Women's Pentagon Action, le 17 novembre 1980, se tient à Arlington en Virginie. Des milliers de femmes sont rassemblées sur ce lieu du pouvoir militaire : « *Elles chantaient, hurlaient de colère, pleuraient* (...) *; certaines étaient habillées en sorcières et lançaient des sorts au Pentagone* », relate la philosophe Émilie Hache ❶.

FEMMES ET NATURE

Au début des années 1990, des chercheuses anglo-saxonnes en sciences sociales ou des philosophes comme Susan Griffin ❷, Carolyn Merchant ou Karen Warren poursuivent la théorisation de l'écoféminisme. Dans un article intitulé « Le pouvoir et la promesse du féminisme écologiste » (1990), K. Warren montre pourquoi la cause écologique n'est pas dissociable de celle des femmes. Le monde moderne est marqué par une dualité entre l'homme, sujet conscient, et la nature, objet insensible et exploitable. Pour les écoféministes américaines, ce dualisme constitue précisément l'impensé, en même temps que le ressort d'une justification de l'exploitation illimitée des ressources naturelles. Cette démesure et cette violence reposent sur une similitude implicite entre la passivité de la nature et le statut inférieur des femmes.

Dans un livre publié en 1980, *The Death of Nature. Women ecology and the scientific revolution*, Carolyn Merchant, professeure d'histoire environnementale, de philosophie et d'éthique à l'université de Berkeley, souligne que de l'Antiquité à la Renaissance, la Terre a été représentée comme une mère nourricière portant la vie en son sein. Une représentation qu'elle associe à de fortes contraintes morales, comme celle de ne pas poignarder sa mère, de ne pas percer ses entrailles, de ne pas mutiler son corps. Concrètement, cela implique de ne pas surexploiter les sols ou encore de laisser les énergies fossiles là où elles sont. Au 17e siècle, avec Francis Bacon et Descartes, la nature devient une matière passive destinée à être contrôlée et arraisonnée au service des progrès de la science, de la technologie et de l'industrie. Peu de temps avant, à la fin du 16e siècle, l'Inquisition oblige les sorcières à livrer leurs secrets suivant une logique croisant interrogatoire judiciaire et domination sexuelle.

Pour certaines féministes, les femmes entrent naturellement en résonance avec la Terre. Il y aurait une affinité naturelle entre l'élément féminin et la nature à certains égards – la fécondité, la fragilité, la douceur. Si C. Merchant et Elizabeth Mayer mettent en garde contre toute forme de « naturalisme », cela ne les empêche pas d'en appeler à de nouveaux rapports, non hiérarchiques, non dominateurs, des femmes avec la nature. Pour E. Mayer ❸, il faut promouvoir une éthique « *qui fasse une place centrale à des valeurs de soin (*care*), d'amour, d'amitié et de réciprocité* », valeurs qui présupposent que

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

nos relations aux autres ont un rôle central dans la compréhension de notre rapport à la nature et à la société.

Un tel programme a été mis en œuvre depuis des années par les pratiques traditionnelles des femmes écologistes du monde entier : l'écoféminisme a été et demeure une pratique sociale et solidaire avant d'être une philosophie universitaire anticartésienne. Le mouvement Wicca en constitue l'une des branches les plus spectaculaires. La Wicca se présente comme la réappropriation contemporaine de rituels païens/sorciers organisés autour du culte d'une « Déesse » qui aurait existé en Europe avant l'apparition des grandes religions monothéistes. « *Pour les écoféministes néopaïennes, se nommer "sorcières", c'est tout à la fois* reclaim (revendiquer et réinventer) *cette ancienne religion de la Déesse et se présenter comme héritière(s) de ces milliers de femmes brûlées vives pour avoir refusé de plier devant l'éradication de leur monde par celui qui était en train de naître et sa logique de prédation* », explique Ynestra King, pionnière de l'écoféminisme. La fameuse « Déesse » invoquée par Starhawk *(encadré)* n'est pas conçue comme une puissance surnaturelle ou transcendante. Cette entité (ce n'est pas une personne), dite aussi « Danse spirale », désigne « *la puissance de vie et de changement à laquelle participent tous les êtres de cette Terre, chacun à sa manière.* (...) *Elle doit être cultivée, et cette culture, pour les sorcières, implique le sens d'une présence immanente* (...), *par exemple, dans ces moments de rire ensemble qui marquent les réunions de "prise de conscience féministe"* ».

Dans un article intitulé « La nature a-t-elle un genre ? » (*Les Cahiers du genre*, n° 39, 2015), la philosophe Catherine Larrère explore l'écoféminisme implanté dans les pays du Sud. Plus social, il associe aux dominations croisées des femmes et de la nature, une troisième, coloniale et postcoloniale. Dans *Staying Alive*, Vandana Shiva raconte l'histoire du mouvement Chipko, constitué de ces femmes indiennes qui, dans les années 1970, se sont battues contre la déforestation en protégeant les arbres avec leur corps. En Inde, la nature (*prakriti*) est un principe féminin. À travers la défense de la *prakriti*, V. Shiva nous engage à réinventer d'autres façons de vivre en rupture avec la dévastation du monde par le capitalisme et par le colonialisme.

« *Embrassons nos arbres*
Sauvons-les de l'abattage
Le domaine de nos collines
Sauvons-le du pillage »
(« Étreindre les arbres » de V. Shiva *in Reclaim*, 2016).

EMPATHIE ET RESPONSABILITÉ À L'ÉGARD DU VIVANT

Une philosophie de la non-violence, explicitement hédoniste, est aujourd'hui partagée par la plupart des mouvements écoféministes. Dans leur combat commun contre la domination patriarcale, ces activistes insistent toutes sur l'empathie et la responsabilité à l'égard du vivant. Val Plumwood, écoféministe australienne, dit l'importance de ces valeurs du *care* dans le rapport à la nature. « *Le souci* (care) *et la responsabilité pour des êtres déterminés, animaux, arbres, rivières, qui sont connus, qui sont bien aimés et que l'on rapporte à soi de façon appropriée sont un bon point de départ pour acquérir un souci* (concern) *plus large, plus généralisé* » (*Nature, Self and Gender. Feminism, Environmental Philosophy and the Critique of Rationalism*, 1998).

F. d'Eaubonne en appelait à une mutation mentale plutôt qu'à une révolution physique violente (*Naissance de l'écoféminisme*). Aujourd'hui, c'est la papesse du féminisme postmoderne, Judith Butler, qui vient rallier la part la plus tempérée et universaliste de l'écoféminisme. Dans son dernier ouvrage, elle invite à repenser la vulnérabilité et la résistance à l'aune d'un féminisme qui serait à la fois radical, révolutionnaire et résolument non-violent : « *La violence est préfigurée dans la domination sociale des femmes et des personnes féminisées* (...). *Le pouvoir de la non-violence, sa force, réside dans les modes de résistance à une forme de violence qui ne cesse de dissimuler son nom véritable* » (*La Force de la non-violence*, 2020).

Aussi différentes et éloignées soient-elles tant géographiquement que sur le plan culturel, voire idéologique, les grandes figures de l'écoféminisme telles que Vandana Shiva, Wangari Mathaaï, Starhawk ou Judith Butler sont unies dans leur volonté de promouvoir des valeurs qui ne sont l'apanage d'aucun sexe ni d'aucun genre. Elles se rejoignent dans leur désir d'imposer ce « *grand renversement* » qui ne fait pourtant que répondre *« au besoin indispensable de changer le monde, même pas pour l'améliorer, mais pour qu'il puisse encore y avoir un monde* » ❹.

● **LAURENCE HANSEN-LØVE**
Philosophe, autrice de *Planète en ébullition. Écologie, féminisme et responsabilité*, Écosociété, 2022.

❶ Emilie Hache, « Pour les écoféministes, destruction de la nature et oppression des femmes sont liés », *Reporterre*, octobre 2016.
❷ Susan Griffith, *La Femme et la Nature. Le rugissement en son sein*, Le Pommier, 2021.
❸ Elizabeth Mayer, « The power and the promise of ecofemisim revisited », *Environnemental Ethics*, n° 12, 1990.
❹ Françoise d'Eaubonne, *Naissance de l'écoféminisme*, PUF, 2021.

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

PORTRAIT

TROIS FIGURES DE L'ÉCOFÉMINISME

© DR

Starhawk.

1/ Starhawk, la spirituelle

Starhawk, née Miriam Simos en 1951, est une écrivaine et activiste écoféministe américaine associée au mouvement Wicca (la « religion de la Déesse »), Starhawk défend l'idée que la Terre est une entité vivante dont nous faisons partie et dont nous devons prendre soin. Les adeptes de ce mouvement prônent une revalorisation de la compassion, du soin, et de la non-violence, vertus traditionnellement associées aux femmes.

Active dans la communauté dite « néopaïenne » de la baie de San Francisco, Starhawk s'inscrit dans la tradition dite « *Reclaiming* » dont l'objectif est d'unifier spiritualité et politique. Elle va même jusqu'à revendiquer l'appellation de « sorcière ». Pour changer d'attitude envers la nature, elle considère que nous devons commencer par changer nous-mêmes radicalement, dans le respect des mystères et des interactions de la Terre et du monde vivant dans son ensemble.

Elle est l'autrice de nombreux best-sellers parmi lesquels *The Spiral Dance* (1979) et *Rêver l'obscur* (1982), qui font partie des textes fondateurs de ce mouvement.

2/ Vandana Shiva, l'altermondialiste

Vandana Shiva est une physicienne, docteure en philosophie des sciences, écrivaine et féministe indienne. Née en 1952, elle obtient une licence de physique en 1972. Dès l'enfance, elle brave les castes indiennes au prix de sa vie. Puis, elle crée différentes associations qui s'opposent à la construction de barrages sur le fleuve Narmada ou en faveur de la conservation de la biodiversité, des droits des fermiers et contre la prédation des pays du Sud inhérente à la brevetabilité du vivant.

© AMANDA EDWARDS/WIREIMAGE/GETTY

Vandana Shiva.

V. Shiva conjugue son militantisme en faveur de la biodiversité avec une promotion des institutions démocratiques indiennes.

Écologiste de terrain, elle est aussi une théoricienne reconnue de l'écoféminisme. Son engagement en faveur de la défense de l'agriculture traditionnelle indienne procède du constat d'une triple colonisation de la nature, des femmes et des peuples dans le cadre du capitalisme patriarcal. À l'universalisme eurocentrique, elle oppose un « universalisme de la subsistance » inspiré par les femmes du Sud en lutte pour leur survie et par Gandhi. Son livre le plus célèbre est *Restons vivantes. Femmes, écologie et lutte pour la survie* (1988).

3/ Wangari Muta Maathaï, l'icône africaine

© RAMIN TALAIE/CORBIS/GETTY

Wangari Muta Maathaï.

Wangari Muta Maathaï (1940-2011) était biologiste et professeure d'anatomie kényane. En 1977, en étroite collaboration avec des villageoises du pays, elle fonde le Mouvement de la ceinture verte en réaction aux phénomènes de déforestation et d'érosion des sols. Parallèlement, elle milite pour le droit des femmes et tout particulièrement pour l'éducation des filles. Parce qu'elle revendique une démocratie transparente, elle est plusieurs fois emprisonnée sous la présidence de Daniel arap Moi.

En 2003, elle fonde le parti vert Mazingira, puis est nommée ministre adjointe de l'Environnement. Elle continue inlassablement de mobiliser les femmes autour d'un projet visant à lutter contre la déforestation partout au Kenya.

Le Mouvement de la ceinture verte prône l'action directe – planter des arbres – tout en favorisant l'éducation populaire aux enjeux environnementaux. Cette organisation non gouvernementale, qui va bien au-delà d'un simple programme d'aide au développement, suscite un mouvement social d'ampleur, plaçant les femmes au centre des processus. Grâce à ce dispositif, plus de 51 millions d'arbres ont été plantés au cours des dernières décennies. Wangari Muta Maathaï a incité également l'Afrique à se détourner du modèle des pays occidentaux afin de privilégier les voies vertes du développement. La « maman des arbres » reçut le prix Nobel de la paix en 2004. ● L.H.L.

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

1990

Michel Serres publie *Le Contrat naturel* (ed. François Bourin). Ce tableau de Goya, *Duel au gourdin* (1820), représente pour le philosophe ce que devrait être notre éthique : éviter les combats stériles pour prévenir la catastrophe planétaire.

© MUSEE DU PRADO/WIKICOMMONS

Francisco Goya (1746-1828), *Duel au gourdin* ou *La Rixe* (1820), musée du Prado, Madrid.

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

© SAMUËL BERTHET

● FRANÇOIS DOSSE
HISTORIEN DES IDÉES, ÉPISTÉMOLOGUE

LE JOUR OÙ...

Michel Serres érigea la nature en sujet de droit

Ce tableau bien connu du peintre Francisco Goya, *Duel au gourdin*, date de 1820 et représente le combat à coups de bâtons de deux hommes. Alors que chacun des duellistes tente de prendre l'avantage sur l'autre, à chaque mouvement, les deux adversaires s'enfoncent de plus en plus profondément dans des sables mouvants qui vont finir par les avaler. Obnubilés par la volonté de vaincre leur *alter ego*, ils sont déjà ensevelis jusqu'aux genoux.

Pour le philosophe Michel Serres, ce tableau du début du 19e siècle représente une métaphore lumineuse de ce que devrait être notre éthique contemporaine : éviter les combats stériles et mortifères pour s'attaquer au vrai péril qu'est celui de prévenir la catastrophe planétaire. M. Serres, qui a été tôt conscient de l'enjeu et n'a cessé d'alerter ses contemporains sur les risques de la vision prométhéenne de domestication de la nature, a proposé d'ériger celle-ci en État de droit et de parfaire le contrat social par un contrat naturel ❶. Il avançait déjà cette proposition en 1990, et fut à l'époque accueilli par les quolibets de ceux qui voyaient en lui le restaurateur d'un panthéisme suranné. Aujourd'hui, ce cap est devenu un pari existentiel : si l'humanité le perd, elle disparaîtra. Le gagner nécessite une vraie révolution.

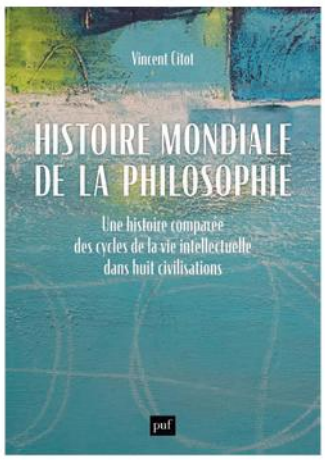
La montée des inquiétudes a fait naître la conviction que le sens de l'histoire s'est retourné, nous plongeant dans une attente et une crainte de la catastrophe à venir qu'il convient de conjurer. Comme le disait déjà Albert Camus en 1957 à l'occasion de la remise du prix Nobel à Oslo, le souci majeur devient tout autre : « *Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse* ❷. » À l'heure de l'Anthropocène, cette analyse de Camus, plus que jamais d'actualité, nous renvoie au principe de responsabilité tel que le définissait Hans Jonas ❸. Elle implique de lier l'impératif écologique à un contrat de justice sociale passant par la construction d'un Grand Récit, à la manière dont l'a dessiné M. Serres, réintroduisant l'homme dans l'histoire de très longue durée de notre univers, soit quelque 15 milliards d'années ❹. Ce contrat naturel préconisé par M. Serres institue une rupture majeure dans l'histoire des idées. Tout en invitant à revoir du tout au tout le contrat social pour intégrer la nature, il anticipe l'incapacité des politiques à prendre le tournant. Pour suppléer ce manque, il compte sur une véritable régulation juridique de la gestion de la planète. Devant une nature qui jadis tournait toute seule, aujourd'hui passée sous notre garde et devenant un trésor fragile que nous avons la responsabilité de sauver du chaos, ce contrat naturel porte en lui une véritable révolution métaphysique. ●

La montée des inquiétudes a fait naître la conviction que le sens de l'histoire s'est retourné, nous plongeant dans une attente et une crainte de la catastrophe à venir qu'il convient de conjurer.

❶ Michel Serres, *Le Contrat naturel*, François Bourin, 1990.
❷ Albert Camus, *Discours de Suède*, 1957, rééd. Gallimard, coll. « Folio », p. 17-18.
❸ Hans Jonas, *Le Principe responsabilité*, Flammarion, coll. « Champs », 2013.
❹ «Michel Serres, *Hominescence*, Le Pommier, 2001.

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

• *Histoire mondiale de la philosophie. Une histoire comparée des cycles de la vie intellectuelle dans huit civilisations*
Vincent Citot,
PuF, 2022, 516 p.,
29 €


Vincent Citot
HISTOIRE MONDIALE DE LA PHILOSOPHIE
Une histoire comparée des cycles de la vie intellectuelle dans huit civilisations
puf

LES CYCLES DE LA PENSÉE

L'histoire de la philosophie fait souvent la part belle aux intuitions géniales des penseurs. Vincent Citot préfère la rapporter à la dynamique des civilisations et de leurs institutions. Il révèle de singulières régularités dans le développement des savoirs humains.

Au 19e siècle, avec Georg Hegel, l'histoire de la philosophie a été investie d'une dimension spéculative. Lieu où l'esprit prend peu à peu conscience de lui-même, elle s'est trouvée dotée d'un sens irréversible et pourvue d'une fin. Bien qu'on ne l'envisage plus ainsi aujourd'hui, elle reste essentielle pour la philosophie, dont l'enseignement semble parfois se réduire à son histoire. La démarche de Vincent Citot est originale en ce qu'elle donne une nouvelle lecture de cette histoire. Tout d'abord, son ampleur est mondiale, et déborde largement la conception rétrécie selon laquelle la philosophie, en tant que mode d'appréhension rationnelle du monde, est grecque, puis occidentale, les autres modes de pensées relevant davantage de la spiritualité ou, au mieux, de la sagesse. Ensuite, l'auteur adopte une grille de lecture qui, dans sa simplicité, ordonne la vaste matière qu'il brasse et lui donne une nouvelle intelligibilité. Ajoutons qu'il fait preuve d'une érudition qui est habituellement l'apanage des ouvrages collectifs.

Sont étudiées dans ce livre les traditions grecque, romaine, islamique, occidentale, russe, indienne, chinoise et japonaise, de façon à dégager les lois qui président à leur développement. Non pas des lois au sens des trop fameuses « *lois de l'histoire* », empreintes de nécessité, mais des constantes qu'il s'agit de mettre au jour par-delà les différences de contextes. « *Voilà la finalité de ce livre : saisir les auteurs du passé dans les grands courants de la vie intellectuelle qui les portent et les emportent. Non pas les singularités et les exceptions, mais tout à l'inverse, les règles générales et les grandes tendances.* »

RELIGION, PHILOSOPHIE, SCIENCE

Ces philosophies sont donc ressaisies dans les contextes culturels, politiques et socioéconomiques où elles s'enracinent. Car les idées, *a fortiori* les idées philosophiques, entretiennent un rapport de dépendance relative vis-à-vis des sociétés. Elles ont besoin d'un minimum de conditions matérielles pour apparaître (« *Pas de pain, pas de Torah* », dit un proverbe juif), même si, simultanément, elles entendent mettre à distance ces conditions pour s'en émanciper. Tant il est vrai d'ailleurs que ces mêmes idées peuvent aussi bien justifier un ordre social existant que le remettre en cause.

Ce sont donc la curiosité et l'interrogation sur ce qui l'entoure qui apparaissent ici comme des données universelles de l'humanité, au-delà de la diversité de leurs manifestations sociohistoriques. C'est encore, plus profondément, le rapport à la vérité qui se joue à chaque fois. Or, de même qu'il existe différents régimes d'historicité, selon V. Citot, trois types de régimes prétendent à la vérité : le religieux, le philosophique et le scientifique. Et c'est de l'évolution des rapports entre ces trois domaines que dépend la configuration intellectuelle d'une époque. Chacun d'eux opère un « décentrement », soit une mise à distance des points de vue particuliers afin de fonder un rapport au vrai et à des valeurs reconnues respectées de tous. La religion fonctionne en donnant un sens, en légitimant un discours d'autorité et en le parant d'un cérémonial soudant le groupe. Démarche plus critique, la philosophie accroît le décentrement en pesant les opinions et en établissant des généralités notionnelles, théoriques et pratiques. La science, en revanche, ne traite ni des usages ni des valeurs mais, par le biais de l'expérimentation, de la mesure, de la quantification, établit des régularités et des modèles. Chaque régime de vérité forge donc son propre mode d'accès au réel. Ce faisant, il produit une dynamique de connaissance dont on peut suivre le tracé dans les civilisations dont l'histoire est suffisamment documentée.

Comme première illustration des cycles que connaît l'histoire de la philosophie, on peut prendre l'exemple

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

© DR

BIOGRAPHIE

Vincent Citot est philosophe et enseignant à l'Institut national supérieur de professorat et de l'éducation (INSPE) de Paris-Sorbonnes Université. Il a fondé et dirige la revue *Le Philosophoire*. Outre sur les méthodes historiographiques et épistémologiques en philosophie, il travaille sur les conditions de l'exercice de la pensée et de l'esprit critique aujourd'hui.

familier de la Grèce. Des origines connues à sa fin, le modèle grec connaît trois grandes phases : préclassique, classique et postclassique. Du 7e siècle av. J.-C. au milieu du 5e, alors qu'apparaît cette forme originale d'organisation politique qu'est la cité et que l'essor démographique conduit à l'expansion grecque, des cosmologies et des pensées naturalistes émergent en Ionie. Elles sont issues de l'assimilation d'influences mycéniennes, orientales et égyptiennes. Moins que de philosophes, on parle davantage de « sages ». C'est la période préclassique. La démocratie athénienne et la domination qu'elle exerce sur la Grèce, avec l'enrichissement qui en découle à la période suivante, l'ascension d'une nouvelle classe de marchands et d'entrepreneurs et la menace perse conduisent au déplacement du centre de la pensée philosophique vers le continent. C'est la phase classique que l'on connaît à travers les figures de Socrate, de Platon et des sophistes. Les réflexions sur la nature et les mathématiques se poursuivent, mais c'est la réalité humaine qui devient le centre des interrogations. Bien avant de devenir des disciplines à part entière, l'histoire, la géographie, la politique, l'économie et le langage se constituent en objets de savoir. La religion traditionnelle et les superstitions populaires perdent de leur prégnance, car si rien de ce qui est humain ne semble étranger, tout paraît sujet à discussion.

LA VIE BONNE

La sophistique inaugure une nouvelle façon de philosopher en créant un lien entre un technicien de la parole et ses clients. La démocratisation s'applique ainsi à l'acquisition du savoir, mais c'est un savoir pratique et technique. Le champ intellectuel s'autonomise alors et les spécialités s'affirment, conduisant à une relativisation de la philosophie auparavant totalisante. Durant la période postclassique (environ entre - 410 et 642), ce sont davantage des préoccupations liées à la vie bonne (le bonheur et la vertu) qui s'imposent, de même qu'une forme d'anti-intellectualisme. Certes, les grandes écoles philosophiques subsistent (l'Académie de Platon, le Lycée d'Aristote). Mais le stoïcisme, l'épicurisme, certaines formes de scepticisme et de matérialisme accompagnent le déclin des cités grecques face à la Macédoine : « *La philosophie est devenue, pour partie, un guide de vie et de développement personnel.* » Les travaux plus scientifiques eux se poursuivent et connaissent un âge d'or à Alexandrie pendant la période hellénistique, tandis que la philosophie prend un tour scolastique avant de revenir à une forme de pensée mystique et religieuse, avec Plotin notamment. Les auteurs du passé classique deviennent l'objet de compilations et de commentaires, sans plus d'originalité.

Cette séquence, V. Citot la voit à l'œuvre dans chacune des civilisations dont il rend compte. Leurs évolutions respectives présentent donc les mêmes trois phases (préclassique, classique et postclassique), et trois hégémonies successives (religion, philosophie et science). Le Japon eut beau se distinguer par l'importation de pensées étrangères (chinoise et bouddhiste) et un rythme de développement bien particulier, il présente la même évolution en trois temps. Les périodes peuvent être plus ou moins longues, plus ou moins décalées, et donc avoir leur histoire propre, mais elles se retrouvent dans tous les cas étudiés par V. Citot. Sur les huit traditions, quatre sont parvenues, selon lui, au bout du cycle : la Grèce, Rome, l'Inde et l'Islam. Pour les autres, la phase postclassique se poursuit et est, pour ce qui concerne l'Occident, « *loin d'être achevée* ». Ce qui laisse comme perspective d'avenir pour la philosophie occidentale une forme de glose généralisée (qu'on perçoit en effet dans la philosophie universitaire), puis un retour de la pensée religieuse. Il est des conjectures dont l'accomplissement a un goût un peu amer.

● THIERRY JOBARD

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

ÉCONOMIE

• ***La Main visible des marchés. Une histoire critique du marketing***
Thibault Le Texier, La Découverte, 2022, 648 p., 26 €

L'art d'attacher Pierre avec Paul

Prendre le marketing au sérieux. Tel est l'objet du livre du sociologue Thibault Le Texier. Objectif atteint, et de façon inédite, dans un ouvrage bien charpenté et documenté. Le marketing ou, plus précisément, la « rationalité marketing », soit « *un système cohérent de savoirs prescriptifs* », est ici jugé sur pièces. Car c'est depuis l'apparition du marketing, aux États-Unis dans les années 1920, jusqu'à nos jours qu'est déroulée l'histoire d'une discipline qui ne se veut pas une science mais s'apparente à un art, tout d'expérimentation et d'adaptation. Jusqu'à présent, le marketing était écartelé entre le trop et le trop peu. Le trop consistant à faire de lui, avec le concours de la publicité, une immense machinerie calculatrice et manipulatrice face à laquelle nous, consommateurs, serions sans défense. Le trop peu, en revanche, relevant du dédain avec lequel il était traité, éclipsé par l'économie, censément plus noble. C'est donc un sillon médian qui est ici tracé, plus profond et plus fertile. Plus profond en ce qu'il va réellement fouiller dans ces couches documentaires que sont les manuels et traités de marketing, mais également débusque les premières occurrences domestiques du terme au 18e siècle.

Le marketing désigne d'abord une façon de bien faire son marché pour les ménagères. Sa première application à grande échelle, dans la seconde moitié du 19e siècle, est celle des produits agricoles et englobe leur préparation à la vente, leur stockage, leur transport, leur emballage et leur étiquetage. Ensuite seulement, il prend ses atours modernes de connaissance et orientation des comportements des consommateurs. Autrement dit : « *L'art d'unir des consommateurs et des produits par le biais de canaux de distribution* », trois notions majeures successivement étudiées dans le livre.

Tout l'intérêt de l'analyse de T. Le Texier est d'entrer dans le détail du fonctionnement d'un nouveau type de rationalité, d'un certain type de pouvoir. À ce titre, on mesure la puissance d'une discipline qui formate autant le consommateur qu'elle lui donne quelques moyens d'être aussi un acteur avisé.

● THIERRY JOBARD

SOCIOLOGIE

• ***La Société civile au travail. Le professionnalisme irrésolu de l'action transnationale***
Philippe Adrin et Nathalie Ferré (dir.), Presses universitaires d'Aix-Marseille, 2022, 282 p., 28 €.

Quand les bénévoles passent la main

Longtemps incarnés par des associations ayant statut d'ONG, les acteurs des politiques transnationales ont bien changé. Depuis les années 1990, on assiste à un renouveau et à une diversification de ce que les deux directeurs de l'ouvrage nomment les « organisations de la société civile ». L'ambition de ces dernières est de dépasser les intérêts politiques nationaux pour soutenir des actions qui ne sont pas motivées par la recherche de profit. En lien avec l'Onu ou avec l'UE, elles interviennent dans les domaines les plus variés : santé, droit, éducation, agriculture…

Essentiellement rédigées par des chercheurs en science politique, la dizaine de contributions qui fournissent la matière de cet ouvrage s'appuient sur des cas concrets qui illustrent par le menu le contenu et la portée de telles actions. Si les terrains sont variés, le propos n'en est pas moins unifié. Les auteurs constatent que, depuis près de 30 ans déjà, le tiers secteur de l'action publique transnationale fait l'objet d'une rationalisation continue. Les acteurs des organisations de la société civile ont gagné en professionnalité et en responsabilité. Aujourd'hui, ils accompagnent les politiques publiques en siégeant dans des instances consultatives, en répondant à des appels à projets, en suggérant des façons d'agir. Sur le terrain, les organisations agissent par ailleurs en donnant vie à des projets, en recrutant et en mettant au travail des personnels du cru, en interagissant avec les autorités locales.

Pour parvenir à leurs fins, elles ont non seulement adopté des structures bureaucratiques mais elles ont également accepté de se plier à des exigences managériales de plus en plus affirmées. Il en a résulté des tensions avec des représentations qui, initialement, accordaient leur préférence à un modèle d'organisation citoyenne plus spontanée. Mais la mue est désormais achevée : ces organisations qui pèsent sur la gouvernance globale ne sont plus composées de bénévoles, mais de plus en plus souvent par des salariés hautement qualifiés.

● CLÉMENT LEFRANC

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

DROIT

• ***La Fabrique des jugements. Comment sont déterminées les sanctions pénales***
Arnaud Philippe,
La Découverte,
2022, 342 p., 22 €.

Immersion dans l'usine judiciaire

« *Chaque année, plus de 600 000 personnes sont condamnées par la justice française. Leurs sanctions s'étalent de légères amendes à de lourdes peines de prison.* » Comment sont-elles distribuées ? La sévérité des punitions dépend, bien entendu, de la nature et de la gravité de l'infraction. Pour autant, des sanctions hétérogènes sont appliquées pour des délits de même catégorie. La gravité des atteintes n'est donc pas le seul facteur pris en compte. Dans cet ouvrage, l'économiste Arnaud Philippe invite les lecteurs dans les coulisses du délibéré, à la découverte de l'ensemble des paramètres qui pèsent sur les verdicts. Pour tenter d'expliquer les disparités des sanctions pénales, il s'appuie sur une analyse inédite et minutieuse des données du casier judiciaire national français. Les deux parties du livre, « D'encre et de papier » et « De chair et d'os », reviennent tour à tour sur les contraintes institutionnelles et la dimension humaine à l'origine des décisions de justice. L'application du Code pénal représente la première force à l'œuvre dans la formation des jugements. Or, ce formalisme juridique repose sur la lisibilité des textes, laissant dans certains cas une large part d'appréciation aux magistrats. Formulées par des individus sociaux, les réponses pénales sont influencées par leurs identités, leurs valeurs et leur sensibilité.

Cette variable interpersonnelle a donc un poids, et diverses erreurs résultant de divers biais cognitifs exposés par l'auteur sont ainsi possibles. En outre, des injonctions politiques et des contraintes institutionnelles et matérielles agissent comme des filtres placés en amont et en aval des procès. Tandis que le pouvoir exécutif exerce un large contrôle sur le flux entrant dans le système judiciaire, les juges sont contraints de composer avec la disponibilité des dispositifs de leurs juridictions. L'opinion publique se plaint souvent du laxisme de la justice, mais A. Philippe cite une enquête britannique selon laquelle, en situation réelle, la majorité des jurés opteraient pour une peine moins lourde que les magistrats. Cette défiance masque surtout une certaine méconnaissance. En ce sens, son objectif d'éclairer la population sur la réalité des procédures pénales est atteint.

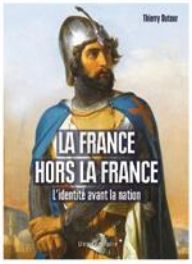
● PAULINE TRESSOLS

SCIENCES HUMAINES
NOUVEAUTÉ
Retrouvez cet ouvrage en scannant ce QRcode
GÉRALD GAILLARD
NICOLAS JOURNET

L'Anthropologie
Objets - Histoire - Courants
Éditions Sciences Humaines
OUVRAGES DE SYNTHÈSE
NOUVEAUTÉ
DE LA PARENTÉ AUX ZOONOSES, L'ANTHROPOLOGIE NE CESSE D'APPRÉHENDER L'ESPÈCE HUMAINE.

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM

HISTOIRE



• ***La France hors la France. L'identité avant la nation***
Thierry Dutour, Vendémiaire, 2022, 362 p., 24 €.

Avant l'Hexagone, la langue

C'est au détour d'une des quarante pages de notes qui suivent cette étude que Thierry Dutour, historien, révèle la source de son inspiration, à savoir la manière dont l'ethnologue américain James Clifford, dans les années 1990, déconstruisait l'anthropologie. Il s'agit donc de s'en prendre à un récit historique traditionnel supposé dominant.

L'histoire traditionnelle qu'attaque donc l'auteur est celle qui fait de la nation et de l'État les « *moteurs premiers* » et les « *sujets de l'action* », alors que « *pendant des siècles, l'identité culturelle des Français et leur identité politique n'ont pas coïncidé* ». On était Français tout en étant sujet du roi d'Angleterre, et le plus ancien manuscrit de la *Chanson de Roland* n'est-il pas anglo-normand ? Quant à la Grande Charte (fondatrice des libertés anglaises en 1215), elle est traduite du latin en français lors de sa proclamation. La dispersion de ces Français d'avant la nation s'étend « *depuis l'Arabie jusqu'à l'Irlande* » et inclut le domaine des Normands qui règnent sur le sud de la péninsule italienne (1040), sur les quatre royaumes d'Orient et jusqu'à Chypre. Sans souci de frontières, l'être français ne coïncide pas avec l'occupation d'un territoire, ni avec l'idée de nation (le mot « nationalité » n'apparaîtra qu'en 1800). La communauté décrite par le *Livre des assises de la Cour des Bourgeois* (recueil des lois encadrant les institutions du royaume de Jérusalem 1099) montre un roi qui est un membre du collectif et non pas son incarnation. Ce n'est qu'à partir de la fin du 14e siècle que la France développe un modèle de royauté conduisant à un État central, dont l'aboutissement administratif serait la carte d'identité, instaurée en 1940.

Un passé a existé, selon l'auteur, où la France se tenait là où l'on avait le sentiment de participer d'une communauté linguistique faite de dialectes mutuellement intelligibles. Il en découlerait une culture et une vision partagées de l'homme et de la vie en société. Une conséquence qui reste à démontrer.

● **GÉRALD GAILLARD**

• ***Le Miel, une autre histoire de l'humanité***
Marie-Claire Frédéric, Albin Michel, 2022, 248 p., 20,90 €.

Des abeilles et des hommes

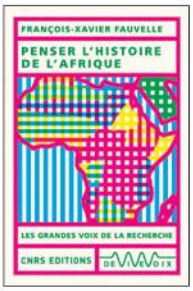
Le sucre est omniprésent dans notre alimentation. Il n'en a pas toujours été ainsi. Bien avant que nous sachions l'extraire de la betterave ou de la canne à sucre, nos ancêtres n'en avaient qu'une seule source : le précieux nectar des abeilles. La journaliste Marie-Claire Frédéric nous entraîne à la découverte de la coévolution des sociétés humaines et de ces insectes sociaux. On y apprend que les anciens Égyptiens ont laissé à l'abeille une place importante dans leur mythologie. Qu'il fallut attendre les 16e et 17e siècles pour qu'on commence à deviner que les abeilles avaient une reine – chose inconcevable pour une société supposée parfaite, donc forcément dirigée par un mâle ! Que des oiseaux sauvages (le bien nommé *Indicator indicator*) ont développé un partenariat qui a encore cours avec certains peuples chasseurs-cueilleurs d'Afrique : le volatile, incapable de s'attaquer aux abeilles, amène les humains vers les ruches, et ceux-ci lui abandonnent une part du butin.

L'auteure mobilise avec bonheur les diverses sciences humaines dans son exploration. On restera un peu sceptique devant les étymologies proposées, parfois un peu tirées par les cheveux. Mais on appréciera la quête tant littéraire qu'archéologique menée autour de l'hydromel. Cet alcool de miel est présent un peu partout, de la Chine préhistorique aux terres gauloises en passant par l'Éthiopie contemporaine, où on bonifie un hydromel parfumé aux plantes avec le même savoir-faire que le vin ailleurs. La facilité avec laquelle le miel déclenche une réaction de fermentation explique cette universalité. L'abeille nous a ainsi fourni, au fil du temps, du sucre et de l'alcool… De quoi améliorer l'ordinaire, mais aussi révéler les inégalités à ces biens de luxe dans les sociétés.

On regrettera une fin vite expédiée, survolant la production industrielle du miel, le tsunami de miel contrefait qui inonde les rayons des supermarchés – en France, 43 % des miels vendus étaient frelatés, dilués avec les sirops de maïs et de riz souvent produits en Asie. Pour un produit associé dans notre imaginaire à la bonne santé, ce n'est pas le moindre des paradoxes

● **LAURENT TESTOT**

Délivré à 353101 le 7/11/2022, 9:48:31 PM



• ***Penser l'histoire de l'Afrique***
François-Xavier Fauvelle, CNRS/De vive voix, 2022, 98 p., 8 €.

Itinéraire africain

Il est rare qu'une aventure intellectuelle colle à ce point avec un axe de recherche. Le sien, François-Xavier Fauvelle se l'est construit à la force de la truelle et des plongées dans les archives. Il y avait deux voies pour étudier l'histoire de l'Afrique : en affirmant ses spécificités, comme domaine à part, ou bien sa banalité, un terrain comme un autre. F.-X. Fauvelle a refusé ces positions « *forcées, défensives et tristes* », et cherché une troisième voie pour « *faire avancer la cause* ». Pour lui, « *penser l'histoire de l'Afrique veut dire penser avec l'histoire de l'Afrique* ». C'est-à-dire qu'il faut intégrer ce continent dans les grandes problématiques de l'évolution des sociétés humaines.

D'autant que l'Afrique y conserve une spécificité : « *Toutes les grandes innovations, y compris l'écriture, ont été connues en Afrique. Mais* (...) *aucune de ces innovations n'y a fait table rase du passé, à la différence de ce qui s'est produit en Eurasie.* (...) *Si bien que l'histoire de l'Afrique est riche, non seulement pour ce qu'elle nous apprend des trajectoires africaines, mais aussi parce qu'elle nous permet de réinterroger la trajectoire historique des sociétés européennes.* » Tout ceci, F.-X. Fauvelle ne l'a compris que peu à peu, avec des études en dents de scie, des échecs et des voies de garage, mais aussi par des rencontres motivantes et des opportunités qu'il a su saisir, dont il nous parle ici avec chaleur et sans nous abreuver de conseils « avisés » et de sentences convenues comme « *tout petit déjà, je rêvais de...* ». Ce qui encouragera les étudiants et les chercheurs qui peinent encore à tracer leur sillon. L'étude du Moyen Âge africain ne fait que commencer : une « *histoire optimiste* » qui clouera définitivement le bec de ceux qui pensent, « *suspicion étrange* », que « *l'historicité des sociétés africaines, parce qu'elles sont africaines,* (resterait) *à prouver* ». ● **G.G**

LES PÉPITES DU WEB

Atlas sonore des langues régionales de France

Prenez une fable millénaire d'Ésope contant une querelle entre le vent d'hiver et le Soleil, et faites-la prononcer, dans son parler local, par un Normand : à Barneville-Carteret (Manche) cela donnera : « *La bllase et le solé avaient du brit, chaqueun acertinaunt qu'il'tait le pus quoeuru* » (en français académique : « *La bise et le Soleil se disputaient, chacun assurant qu'il était le plus fort* »). Répétez l'opération plusieurs centaines fois, et projetez le tout sur une carte. Cela donne l'*Atlas sonore des langues régionales de France*, une réalisation du Limsi (CNRS), dirigé par les linguistes Philippe Boula de Mareüil et Albert Rilliart.

La page d'accueil donne le vertige : par où commencer, entre Crécy-en-Ponthieu (Picardie) et Bagnères-de-Luchon (Occitanie) ? Pour une vision plus claire, faites apparaître la carte des parlers dits « régionaux », puis rétablissez l'onglet « Enquêtes » et vous voilà prêt à reprendre l'exploration des 864 versions de *La Bise et le Soleil* en sachant un peu mieux où vous mettez l'oreille. Tous ces parlers hexagonaux ne sont pas de la même famille : l'alsacien et le francique (lorrain), le flamand (du Nord), le breton, le basque sont respectivement germaniques, celtiques et *sui generis*. Ce qui ne les empêche pas de présenter des variantes locales : ce qui se dit « *Tabut a oa savet etre an avel-viz hag an heol* » à Lannion se dit « *Cheu a oa etre an avel-viz hag an heol* » à Quimper (pour mémoire : « *La bise et le Soleil se disputaient* »).

Il en va de même pour les parlers d'ascendance romane, de sorte qu'il semble que chaque canton (sinon village) cultive sa différence. Ainsi, ce qui se dit « *Lai bige peus l'soulei s'pisagaint* » à Montsauche-les-Settons (Morvan) se dira plutôt « *Lai bise ai peûs le Sulô s'airgognínt* » cinquante kilomètres plus à l'est (Meilly-sur-Rouvre, Côte-d'Or). Tant de diversité vous laissera pantois. Enfin, si un petit tour en francophonie ultramarine vous tente, vous entendrez qu'en créole guadeloupéen, la même fable commence par « *Konpè van fwèt té adan on babyé èvè konpè solèy* ». Et ce n'est qu'un début : cet atlas sonore ayant fait des émules à l'étranger, il offre même quelques aperçus sur des versions tout aussi locales du fabliau d'Ésope recueillies dans l'espace européen, de l'Angleterre aux Balkans. Bon voyage.

https://atlas.limsi.fr/?tab=Hexagone

● **NICOLAS JOURNET**

Délivré à 353101 le 7/12/2022, 8:03:07 PM

SCIENCE POLITIQUE

• ***Guerres d'influence. Les États à la conquête des esprits***
Frédéric Charillon,
Odile Jacob, 352 p.,
23,90 €.

Stratégies de l'image

Nombreux exemples à l'appui, le politiste Frédéric Charillon analyse la façon dont les États s'y prennent pour séduire, attirer et gratifier les cibles qu'ils souhaitent influencer. Notion complexe, l'influence, telle qu'il l'envisage, est le fruit d'une politique au grand jour, d'un agenda consistant pour un État à modifier le comportement d'un autre État, à contrôler une instance internationale ou encore à redorer son propre blason dans l'opinion. Pour ce faire, les États disposent de différents outils et relais : acteurs locaux et collectivités, médias, séries télévisées, universités, diasporas, défense d'une cause éthique, diplomatie culturelle, etc. Les méthodes sont variées, allant du *smart power* au *sharp power* en passant par le *storytelling*.

L'auteur distingue trois modes d'influences à l'œuvre. Le premier s'appuie sur le modèle démocratique libéral et consiste à « *convaincre et attirer* », fort de la conviction de représenter un idéal civilisationnel suprême. Si ce modèle persiste, il a toutefois été remis en cause suite aux attentats du 11 septembre et à l'impopularité des États-Unis dans d'importantes franges de l'opinion mondiale. Notons aussi le cas de pays développés d'Asie (Japon, Corée du Sud, Taïwan) qui, pour divers motifs, mettent en avant leur image à la fois démocratique et d'Eldorado pour les investisseurs. Le second modèle dit « impérial » est incarné par des régimes autoritaires (Russie, Turquie et Chine), contempteurs des démocraties libérales : leur paradigme repose sur l'exaltation d'un passé grandiose, la désignation de l'Occident comme responsable des humiliations passées et l'appel à une révision de l'ordre mondial. Ces acteurs déploient un *sharp power*, mélange de politique agressive et subversive à l'égard de l'Occident. Ils se sont dotés de moyens considérables pour déployer leurs stratégies d'influence. Mais ces régimes autoritaires supportent mal les critiques et leur image ne parvient guère à séduire, ne serait-ce que pour des raisons de culture (Chine).

On trouve enfin le modèle des pays du Golfe, la séduction par l'image d'une prospérité conciliant tradition et modernité, islam et pétrole. Alors que se multiplient de nouvelles niches de l'influence, l'Union européenne, trop fragmentée, peine à s'affirmer d'une seule voix même si elle ne manque pas d'atouts. Sans doute la partie la plus intéressante de ce livre consiste dans l'œil critique que pose l'auteur sur la France, ses atouts (Ena, francophonie…) mais aussi ses travers : confusion entre présence et influence, croyance en l'existence de l'influence par simple décret… ● **TIGRANE YÉGAVIAN**

• ***La Gauche et les Juifs***
Robert Hirsch,
Le Bord de l'eau,
2022, 216 p., 18 €.

Histoire d'un divorce

Selon Robert Hirsch, en France, les liens entre la gauche et les Juifs seraient « *en train de se lézarder sérieusement* ». Ce constat résulte d'une enquête au long cours, menée par l'auteur. Historiquement, le *Bund*, réagissant à la violence antisémite dans la Pologne du 19e siècle, défendait à la fois une autonomie culturelle et un courant né en Autriche dit austro-marxiste. Le marxisme de Karl Marx ou de Rosa Luxemburg, prôné par de nombreux Juifs, préférait en revanche minimiser la question juive au profit de l'internationalisme. Le sionisme de Theodor Herzl, empreint de paternalisme et de nationalisme, a longtemps lui aussi été dominé par un courant de gauche socialiste. Il sera débordé progressivement par un sionisme de droite, sinon d'extrême droite. En Mai 68, les mouvements gauchistes comptèrent beaucoup de Juifs dans leurs rangs, du PCF à la dissidence communiste et divers trotskismes, au point qu'on a pu dire que ces derniers, avec leur capacité d'abstraction, étaient une « *idéologie du judaïsme déjudaïsé* ». D'origine étrangère, ces Juifs de gauche ne se sentaient pas Français et rêvaient d'un internationalisme où l'identité juive ne serait pas abolie.

Toutefois, à partir des années 2000, on assiste à un retour d'antisémitisme, lorsqu'à la suite de la seconde *intifada*, des jeunes de banlieue commencent à s'identifier aux Palestiniens. En 2001, après la chute des Twin Towers, les théories complotistes y voient l'œuvre d'Israël, et récemment certains antivax ont imputé la responsabilité de la pandémie aux Juifs. En l'espace de 20 ans, actes et agressions antisémites se sont multipliés, tandis que les Juifs de France sont en bonne partie passés à droite. La gauche, désormais centrée sur la défense des musulmans et la cause palestinienne, devrait pourtant se saisir mieux de la question de l'antisémitisme. Réciproquement, selon R. Hirsch, les Juifs devraient revenir à leur vocation progressiste. ● **RÉGIS MEYRAN**

Délivré à 353101 le 7/12/2022, 8:03:07 PM

• ***La Destitution du peuple***
Jean-Claude Milner, Verdier, 2022, 96 p., 7 €

Toutes les libertés ne se valent pas

Le linguiste Jean-Claude Milner est notamment l'auteur d'un *De l'école* (1975), bréviaire de certains enseignants, et des *Noms indistincts* (1983), l'une des meilleures introductions à l'œuvre de Jacques Lacan. Il analyse encore *Harry Potter* (2014) et dialogue avec Alain Badiou (2012), Jacques-Alain Miller (2004) Slavoj Žižek (2018) ou Philippe Petit (2017). Entre 2017 et 2022, les Gilets jaunes et les antivax occupent la scène du politique qu'il résume ici par les concepts de peuple, démocratie, souveraineté, pouvoir, liberté. Depuis 1789, cette dernière consiste à « *pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui* ».

Or, les Gilets jaunes naissent du « *droit de continuer à rouler de manière à risquer sa vie et celle des autres* » quand les antivax revendiquent « *celui de se contaminer soi-même et autrui* ». Dans les deux cas, le « moi » prime sur la multiplicité et montre une « *indifférence à autrui* » (dont les conduites baptisées « incivilités » seraient la version minimale). Les Gilets jaunes protestèrent contre le prix des carburants, la vie chère, les inégalités, les élites, et finalement Emmanuel Macron. Selon J.-C. Milner, ils visaient la fonction, et, à travers elle, le suffrage universel et la souveraineté du peuple. En démocratie parlementaire, celui-ci s'identifie au corps électoral, et lorsque le vote est au centre du politique, sa souveraineté ne brille que pour s'éclipser. La République équilibre une souveraineté majoritaire issue du vote en appliquant un droit qui refuse de sacraliser le nombre. C'est contre ce droit républicain que Gilets jaunes et antivax clament « *nous sommes la majorité* » en rêvant de substituer à l'entité « peuple », une forme de sociabilité faite d'une agrégation de moi(s) égocentrés, et un individu dit « sociétal ». Abandonné aux forces aveugles des marchés, selon l'auteur, il ne résistera pas aux « *séductions du premier démagogue venu* ». Pour l'auteur, sont coupables les corps intermédiaires (hauts gradés de l'administration, du journalisme, de l'armée, de la police, de la justice, des confédérations syndicales, etc.). Usant de ce « bras armé » qu'est le pouvoir administratif, cette oligarchie multiplie les entraves au sein de la société avec pour ambition la destitution du peuple. Or, l'individu sociétal qui revendique le pouvoir sans le droit ne distingue pas ces entraves des limites où s'affirme, au contraire, la liberté démocratique. Un livre amenant à penser mais parce que s'arrêtant au constat, reste en deçà des problèmes qu'il soulève. ● **G.G**

sciences HUMAINES
sciencehumaines.com

38, RUE RANTHEAUME, BP 256
89004 AUXERRE CEDEX
SAS SCIENCES HUMAINES COMMUNICATION
Représentante légale et directrice de publication :
Nadia Latrèche
Directrice générale :
Héloïse Lhérété

Relation clients
Ventes et abonnement :
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot - Mélina Lanvin
Bénédicte Marrière

RÉDACTION
Directrice de la rédaction
Héloïse Lhérété
@HeloiseLherete

Rédacteurs en chef adjoints
Cécile Peltier
cecile.peltier@scienceshumaines.fr
Christophe Rymarski
christophe.rymarski@scienceshumaines.fr

Rédacteurs
• Nicolas Journet
Chef de la rubrique *Lire*,
nicolas.journet@scienceshumaines.fr
• Maud Navarre
Cheffe de la rubrique *Référence*,
maud.navarre@scienceshumaines.fr
• Fabien Trécourt
Chef de la rubrique *Dossier*,
fabien.trecourt@scienceshumaines.fr
• Hugo Albandea
Iconographe - Rédacteur web et réseaux sociaux
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
• François Dosse
Chroniqueur *Histoire des idées*

Ont collaboré à ce numéro
Olivier Bories, Adèle Cailleteau, Justine Canonne, Ève Charrin, Gérald Gaillard, Régis Meyran, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Clément Lefranc, Thomas Lepeltier, Régis Meyran, Marc Olano, Romain Pigeaud, Jean-Marie Pottier, Chloé Rébillard, Laurent Testot, Pauline Tressols, Tigrane Yégavian.

Secrétariat de rédaction et révision
Renaud Beauval
Frédéric Peylet

Conseillère de la rédaction
Martine Fournier

Direction artistique
Isabelle Mouton

Chef de projet Web
Steve Chevillard

Assistant webmestre et secrétaire documentaliste
Alexandre Lepême
03 86 72 17 23

Promotion Publicité
Patricia Ballon : 03 86 72 17 28
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr

Diffusion : MLP
Contact : À juste titres,
Laetitia Canole :
04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs :
www.direct-editeurs.fr

Livres des Éditions Sciences Humaines
Agathe Guillot
agathe.guillot@scienceshumaines.fr

Responsable administratif et financier
Annick Total : 03 86 72 17 21
Comptabilité
Ophélie Keskas : 03 86 72 07 02

IMPRIMERIE SIEP
ZA Les Marchais
77590 Bois-le-Roi

Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.006 kg/t

Conception graphique et Conception de la couverture :
Rampazzo & Associés

Couverture
© Boligan

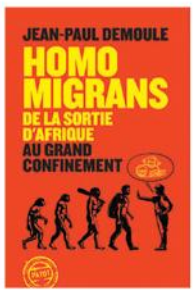
Titres et chapôs sont de la rédaction.

Commission paritaire :
0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution.

Un encart SH broché sur une partie des magazines.

Délivré à 353101 le 7/12/2022, 8:03:07 PM

PRÉHISTOIRE



• ***Homo migrans. De la sortie d'Afrique au grand confinement***
Jean-Paul Demoule, Payot, 2022, 432 p., 23 €.

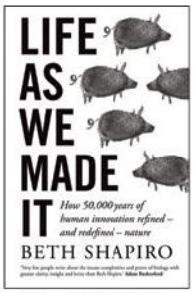
Une histoire du nomadisme humain

L'anthropologue Fritz Graebner (1877-1934) jugeait, au siècle dernier, qu'il était inutile de tenter de reconstituer les migrations humaines tant l'homme n'avait cessé de parcourir la Terre en tous sens. Tout au plus pouvait-on définir des « cercles de culture », ce à quoi il s'attacha. F. Graebner se trompait, car comme le montre ici Jean-Paul Demoule, on peut aujourd'hui retracer des migrations anciennes mais qui sont toutes issues de multiples métissages. C'est pourquoi à un Homo bipède, à un *Homo narrans* (celui qui raconte des histoires), à un *Homo habilis* (utilisateur d'outils), on peut ajouter un *Homo migrans*, qui est le sujet de ce livre. Ne sommes-nous pas grâce à la culture non seulement l'unique primate parmi les 182 espèces identifiées à avoir colonisé l'ensemble de la planète, mais même le seul animal à l'avoir fait ? Le livre de J.-P. Demoule s'attache à retracer cette aventure depuis le peu que nous savons de la conquête de l'Afrique par les Australopithèques, la sortie du continent des différents types d'*Homo erectus* (et leurs descendants), puis celle de *sapiens*, jusqu'aux migrations les plus récentes, y compris celles des retraités héliotropes, en passant par celles, triste constante, des persécutés de toutes sortes (fuites ou déportations de populations).

Il n'oublie pas une autre permanence, celle des migrations économiques : lorsque la densité est trop élevée, on migre déjà au Néolithique. Tout au long de cet ouvrage, J.-P. Demoule colle à l'histoire, à la fois longue (les Goths naissent du rassemblement de divers peuples confrontés à l'Empire romain) et proche, qui est traitée plus en détail (les guerres du Vietnam, d'Algérie et du Cambodge khmer rouge). Quelques pages de leçons clôturant les chapitres confirment sa mission à la fois scolaire et militante. Il y a du Yuval Noah Harari dans ce livre mais, contrairement à ce dernier, J.-P. Demoule évite les prédictions hasardeuses. Un livre donc lisible par tous, qui fait pendant à des travaux récents plus ardus tel que *Le Temps long du peuplement* (Lena Sanders *et al.*, 2020).

● **G.G.**

INTERNATIONAL



• ***Life as We Made It. How 50,000 years of human innovation refined – and redefined – nature***
Beth Shapiro, Oneworld, 2021, 344 p., 18,69 €.

Faut-il manipuler la nature ?

L'idée de transformer la nature inquiète ou rebute beaucoup de gens. Pourtant, comme le rappelle la paléobiologiste Beth Shapiro, l'humanité n'a jamais cessé de la modifier, depuis au moins 50 000 ans. Sans parler des loups qui ont été transformés en chihuahuas, un très grand nombre d'espèces animales et végétales ont été modifiées, au point de ne plus ressembler à ce qu'elles étaient avant ces interventions humaines. Par exemple, en termes de goût et d'aspect, il n'y a plus grand-chose à voir entre les carottes ou les bananes sauvages et celles que nous consommons de nos jours. Pendant longtemps, ces transformations se sont faites par sélection artificielle. Le procédé était long et hasardeux ; par manipulation directe du génome des organismes vivants, il est désormais mieux contrôlé et plus efficace. Pourtant, ce procédé fait peur. B. Shapiro reconnaît qu'il faut être prudent avec ces biotechnologies. Mais elle souligne qu'elles peuvent contribuer à apporter des solutions à nombre de problèmes humains et environnementaux. Elles peuvent ainsi permettre de sauver des espèces vouées à l'extinction, de rendre l'agriculture plus efficace, de résoudre des problèmes de pollution, de guérir les maladies, de rendre les animaux plus adaptés à leur milieu de vie, etc.

Dans ces conditions, améliorer les conditions de vie sur cette planète ne consiste pas, selon B. Shapiro, à préserver la nature telle qu'elle est, mais au contraire à la façonner intelligemment avec nos technologies les plus avancées. À ceux qui réclament de laisser les espèces évoluer selon leurs propres dynamiques, elle répond que c'est de toute façon trop tard : l'activité humaine est trop imbriquée avec le reste du vivant pour qu'il nous soit possible de nous en désolidariser. Dès lors, rejeter les biotechnologies par peur d'intervenir dans la nature n'aurait plus trop de sens. La question qui se pose ne serait même plus de savoir s'il faut modifier la nature, mais jusqu'où faut-il la modifier. À notre époque où les appels à préserver la nature sont nombreux, ce genre de position ne manquera pas de faire réagir. Mais, tout laisse à penser qu'il y a matière à débat.

● **T.L.**

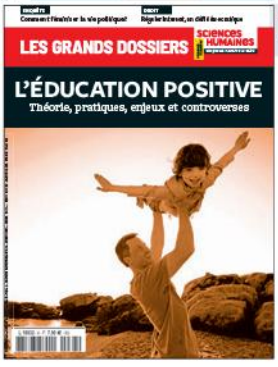
Délivré à 353101 le 7/12/2022, 8:03:07 PM

Sciences Humaines

BOUTIQUE EN LIGNE

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

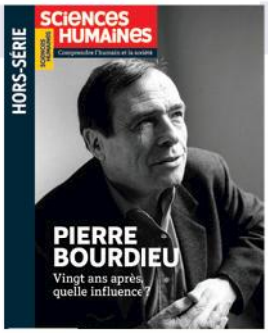
LE MENSUEL



LES GRANDS DOSSIERS

LES ESSENTIELS
Sciences Humaines
LES SAGESSES ANTIQUES
De Socrate à Marc Aurèle, des philosophies pour gouverner nos vies

LES ESSENTIELS



HORS-SÉRIE

L'HUMANOLOGUE

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

GAGNEZ DU TEMPS, **SCANNEZ CE QRCODE**

POUR DÉCOUVRIR NOS DERNIERS LIVRES, C'EST ICI : **HTTPS://WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS/**

Délivré à 353101 le 7/12/2022, 8:03:07 PM

© SAMUEL BERTHET

● NICOLAS JOURNET

LE MOT QUI FÂCHE
Race

Rien n'est plus facile que de trouver motif à querelle dans le champ du racisme et de ses antidotes. À commencer par le mot « race » lui-même.

Les juristes et les parlementaires français, depuis des années, se proposent périodiquement de nettoyer les textes officiels de ce mot chargé de crimes historiques. Mais c'est jusqu'à présent peine perdue, car les races humaines, à défaut d'exister aux yeux de la science, n'en donnent pas moins lieu aux pratiques que ces textes entendent précisément dénoncer : comment lutter contre le racisme sans reconnaître que les discriminations que révèlent les enquêtes sont raciales ? Il ne faut pas y voir un paradoxe : quand bien même Jésus n'aurait pas existé, le christianisme n'en serait pas moins une réalité. La race est un concept vague, qui n'a de sens que par les pratiques qu'on lui associe, et a connu des emplois variés. Jusqu'au 18e siècle, il s'appliquait de préférence à des lignages nobles (la race des Valois), ou à n'importe quelle communauté de travail (la race des charpentiers). Puis s'est développé ce qu'on appelle le racialisme, soit la division de l'humanité en quatre ou cinq races (blanche, noire, jaune, rouge, etc.), pourvues de qualités inégales. Au 19e siècle et jusqu'à la deuxième moitié du 20e, la race se déclina à l'infini, désignant aussi bien une variété d'animaux domestiques, une religion qu'une tribu, un peuple qu'une culture régionale. Ainsi, un livre intitulé *Les Merveilles des races humaines*, aujourd'hui illisible pour son ridicule, et encore offert aux enfants des écoles au début du 20e siècle, pouvait mentionner que « *le paysan souabe est sobre et courageux* » ou bien que « *les Congolais sont très affectueux avec leurs épouses* ». Si, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le mot « race » a été proscrit, c'est en raison des génocides qui ont été commis en son nom et à la faveur d'une conception pathologique des races comme autant d'espèces en lutte les unes contre les autres. Mais les discriminations raciales, c'est-à-dire plus ou moins indexées sur le phénotype, n'en sont pas moins restées un mal que les démocraties prétendent combattre en effaçant la race.

Aujourd'hui, il nous faut bien reconnaître que le racisme se pratique sans que la race existe autrement que par les inégalités de traitement qui la fabriquent. Mais faut-il pour autant s'employer à la rendre plus visible, au risque d'une nouvelle fois venir au secours d'un concept vague et lui redonner un sens que l'on croyait perdu ? Ainsi, le dernier cri en matière d'antiracisme est-il de s'indexer à la couleur de l'épiderme, que l'on classera, en « blanc » ou « non-blanc ». Le blanc, majoritaire en Europe, « n'a pas besoin d'y penser », alors que le « non-blanc », lui, subit des discriminations et vit en tout cas une condition de « racisé ». Une partie de la démarche militante consiste pour les premiers à prendre conscience de leur identité raciale « blanche » (ou « blanchité ») et des avantages qu'elle procure, et pour les seconds, à partager leur expérience de « racisés » et examiner les différentes manières dont la société qui les entoure exerce un « racisme systémique ». Cette double démarche de « racialisation » d'un côté et de « racisation » de l'autre peut mettre mal à l'aise, voire choque le citoyen, dans la mesure où le lexique racial est aussi bien celui du raciste convaincu et fier de l'être, remarque Sarah Mazouz. Mais ce malaise, dit-elle aussi, est salutaire, car il nous rappelle que la question n'est pas réglée. Ce dont on conviendra facilement. Pour autant, faut-il admettre avec elle que, « *tout comme pour le sexisme, la solution réside dans le fait de reconnaître que la question n'est en fait jamais réglée* » [1]. Un problème sans solution mérite-t-il qu'on s'y attaque avec ces moyens-là ? ●

> ***« Tout comme pour le sexisme, la solution réside dans le fait de reconnaître que la question n'est en fait jamais réglée. »***

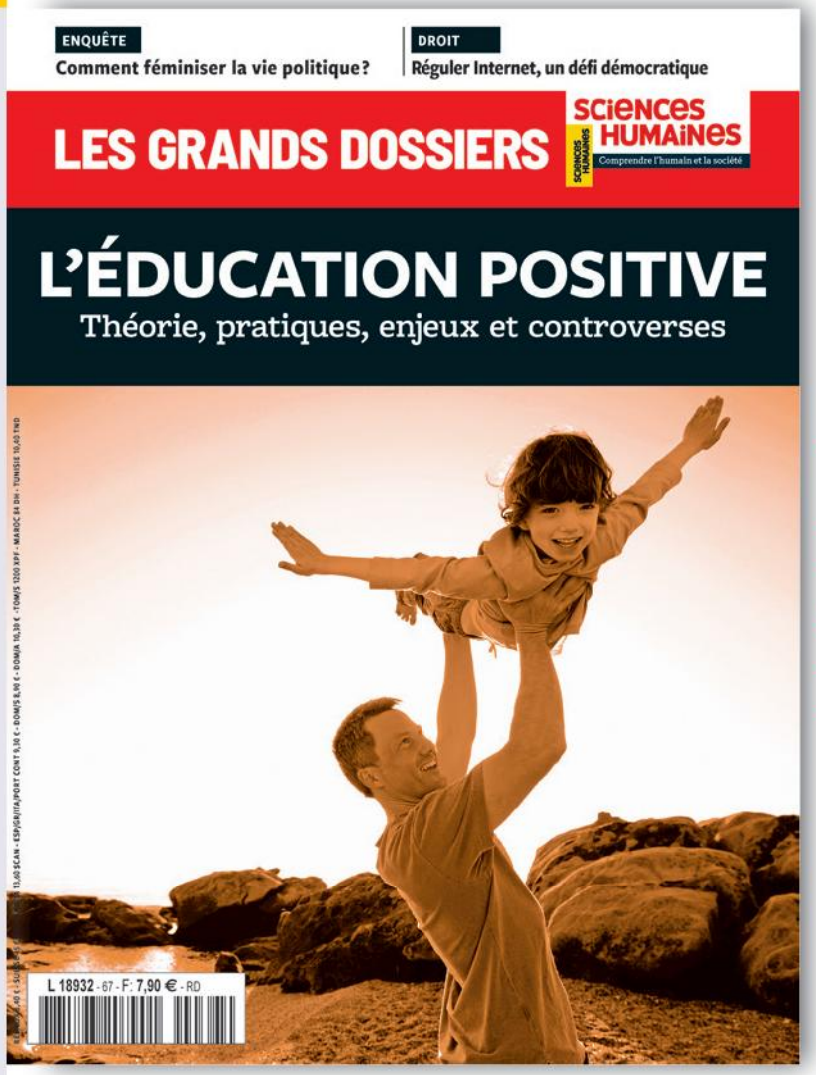
[1] Sarah Mazouz, *Race*, Anamosa, 2020.

Délivré à 353101 le 7/12/2022, 8:03:07 PM

sciences HUMAINES

BOUTIQUE EN LIGNE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX


ENQUÊTE
Comment féminiser la vie politique ?
DROIT
Réguler Internet, un défi démocratique
LES GRANDS DOSSIERS
sciences HUMAINES
Comprendre l'humain et la société
L'ÉDUCATION POSITIVE
Théorie, pratiques, enjeux et controverses
L 18932 - 67 - F: 7,90 € - RD

UN NOUVEL IDÉAL DE BONNE PARENTALITÉ ?

COMMANDEZ CE NUMÉRO (VERSION PAPIER OU DIGITALE) **EN SCANNANT CE QRCODE**

RETROUVEZ TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

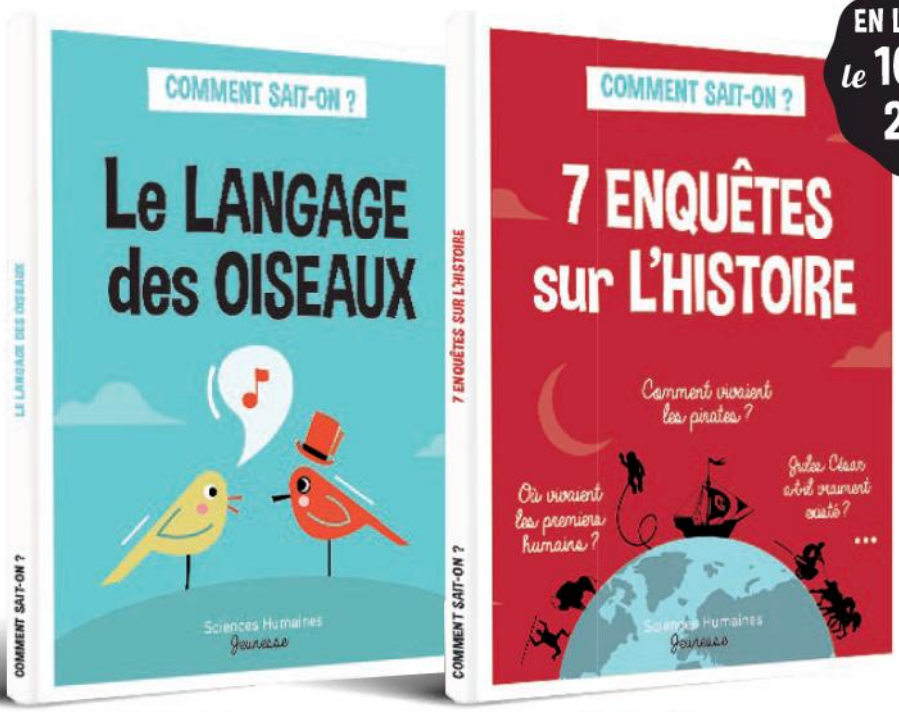
Délivré à 353101 le 7/12/2022, 8:03:07 PM

BOUTIQUE EN LIGNE
SCIENCES HUMAINES

NOUVEAUTÉ

Une initiation à l'esprit scientifique pour les enfants de 8 à 11 ans

EN LIBRAIRIE le 16 JUIN 2022


COMMENT SAIT-ON ?
Le LANGAGE des OISEAUX
Sciences Humaines Jeunesse
COMMENT SAIT-ON ?
7 ENQUÊTES sur L'HISTOIRE
Comment vivaient les pirates ?
Où vivaient les premiers humains ?
Jules César a-t-il vraiment existé ?
Sciences Humaines Jeunesse

13 € - 56 pages

Une exploration pour déchiffrer le chant des oiseaux.

14 € - 56 pages

7 enquêtes historiques pour comprendre comment se construit l'histoire.

COMMENT SAIT-ON ?

Une collection de documentaires jeunesse

RETROUVEZ LA COLLECTION EN SCANNANT CE QRCODE

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU SUR **WWW.SCIENCESHUMAINES.COM**

Délivré à 353101 le 7/12/2022, 8:03:07 PM